



LETTRES
CHOISIES
DE MME DE SÉVIGNÉ.
TOME DEUXIÈME.

LETTRES

CHOISIES

DE Mmes DE SÉVIGNÉ,

DE GRIGNAN, DE SIMIANE,

ET DE MAINTENON;

Précédées des RÉFLEXIONS de M. l'Abbé DE VAUXCELLES, et accompagnées des NOTES HISTORIQUES de M. GROUVELLE.

TOME DEUXIÈME.



A NAPLES ET A ROME,

Chez BOREL ET PICHARD, Libraires.

1810.

LETTRES
CHOISIES
DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

(69.) *à madame* DE GRIGNAN.

à Paris, lundi 6 juin 1672.

COMME je n'ai point reçu de vos lettres, et que c'est toujours un grand chagrin pour moi, je me suis imaginé que vous aviez été occupée à recevoir madame de Monaco : ce qui me console, c'est que vous êtes en lieu de planter choux, et que vos Alpes, ni votre mer Méditerranée ne sauroient plus vous faire périr. J'ai bien sué en pensant au péril de votre voyage.

Ma tante a reçu encore aujourd'hui le viatique dans la vue de faire le sien; elle y est appliquée avec une dévotion angélique; sa préparation, sa patience, sa résignation, sont des choses si peu naturelles, qu'il faut les considérer comme autant de miracles qui persuadent la Religion. Elle est entièrement détachée de la

terre ; son état, quoiqu'infiniment douloureux, est la chose du monde la plus souhaitable à ceux qui sont véritablement chrétiens : elle nous chasse tous, comme je vous ai déjà dit ; et quoique nous ayons dessein de lui obéir, nous croyons quelquefois qu'elle s'en ira encore plutôt que nous. Enfin, nous voyons un jour ; et si je n'étois accoutumée depuis quelque tems à ne point faire ce que je désire, je vous manderois dès aujourd'hui de ne point m'écrire ; mais non, j'aime mieux recevoir quelqu'une de vos lettres à Grignan, que d'en manquer ici.

Voilà les nouvelles de M. de Pompone : il est déjà question d'un nom de connoissance qui afflige ; Dieu nous fasse la grâce de n'en point voir d'autres. M. de la Rochefoucauld ne sait encore rien : il sera sensiblement touché ; car il est patriarche, et connoît quasi aussi bien que moi la tendresse maternelle ; il me pria fort aussi de vous faire mille amitiés pour lui.

Madame de la Fayette me pria fort hier de vous dire l'état où elle est, afin que vous ne soyez point étonnée de ne point

voir de ses lettres ; la fièvre tierce l'a reprise. Elle vous conjure de croire que ce n'est ni un Prêtre, ni un Conseiller qui cause l'ennui de la Marans ; c'est un des mieux chaussés, dont nous ne savons ni le nom, ni la devise, ni les couleurs, mais que nous jugeons bien qui est à la guerre, à voir les sombres horreurs dont elle est accablée ; si elle aimoit un Conseiller, elle seroit gaillarde. Dans ma lettre qui a été perdue, je crois que je vous répondois sur quelque chagrin que vous aviez d'une méchanceté qu'on vous avoit faite ; je vous mandois que si vous en aviez dit davantage, on auroit peut-être bien pu deviner d'où cette malice pouvoit venir.

J'ai appris quelque chose depuis de ce qui vous fâchoit ; il y a des gens fort alertes pour s'éclaircir des soupçons qu'ils ont sur certaines gens. Nous sommes éveillés aussi par un Premier-Président (1), que nous croyons que M. de Marseille fera faire à Saint-Germain, au Conseil de la Reine, en l'absence du Roi et de M. de Pompone, avec M. Colbert et M. le Tel-

(1) Du Parlement d'Aix.

lier. Je mis hier Langlade en campagne pour parler à des gens qui doivent nous instruire, et que nous voulons instruire à notre tour : il trouve que l'amitié me donne de l'esprit et des vues; je n'exécute rien qu'avec de bons conseils. J'ai vu une lettre de vous à Sainte-Marie, dont je vous loue et vous remercie mille fois; je n'ai jamais rien vu de si honnête ni de si politique : vous faites mieux que moi. M. de Coulanges et M. Guitaut m'en ont montré d'autres, dont vous êtes louable d'une autre façon.

Vous savez bien que le marquis de Villeroi a quitté Lyon et madame de Coulanges, pour s'en aller comme le Chevalier des armes noires dans l'armée de l'électeur de Cologne, voulant servir le Roi au moins dans l'armée de ses Alliés. Il y a plusieurs avis pour savoir s'il a bien ou mal fait. Le Roi n'aime pas qu'on lui désobéisse, peut-être aussi qu'il aimera cette ardeur martiale : le succès fera voir ce que l'on doit en juger.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 27, d'Aix et de Lambesc. Je pensois

déjà que vous ne m'écriviez rien du tout, à cause de votre Princesse (*de Monaco*) : c'est la plus raisonnable excuse que vous puissiez me donner, je la comprends très-bien ; vous n'avez pas tous les jours de telles compagnies ; il faut bien profiter de ces occasions, que le bonheur et le hasard vous envoient. Parlez-moi des déplaisirs qu'elle a eus de la mort de MADAME, et des espérances qu'elle a pour Paris.

Vous avez donc eu des comédiens ; je vous réponds que de quelque façon que votre théâtre fût garni, il l'étoit toujours mieux que celui de Paris. J'en parlois l'autre jour en m'amusant avec Beaulieu ; il me disoit : Madame, il n'y a plus que des garçons de boutique à la comédie ; il n'y a pas seulement des filoux, ni des pages, ni de grands laquais, tout est à l'armée : quand on voit un homme avec une épée dans les rues, les petits enfans crient sur lui. Voilà quel est Paris présentement, mais il changera de face dans quelques mois.

Vous faites bien de me demander pardon, de dire que vous me laissez reposer de vos grandes lettres ; vous avez réparé

cette faute très-promptement : hélas ! ma fille, ce sont des petites qu'il faut que je me repose. Vous êtes d'un très-bon commerce ; je n'eusse jamais cru que le mien vous eût été si agréable : je m'en estime bien plus que je ne faisois. Vous me dites plaisamment que vous croiriez m'ôter quelque chose en polissant vos lettres : gardez-vous bien d'y toucher, vous en feriez des pièces d'éloquence. Cette pure nature dont vous parlez est précisément ce qui est bon et ce qui plaît uniquement. Gardez bien votre aimable esprit, il a les yeux plus grands que ceux de votre tête, qui sont pourtant fort jolis, pour ce qu'ils contiennent! Vôtre comparaison est plaisante d'une femme grosse de neuf, dix, onze, ou douze mois ; oui, ma fille, vous accoucherez enfin heureusement ; votre enfant ne sera point pétrifié. Ne m'envoyez point vos eaux ni vos gants, vous me les donnerez à Grignan ; je ne ferai point d'autre provision que celle-là : je vous manderai que je pars à l'heure que vous y penserez le moins. La maréchale de Villeroi (1) se porte mieux. Il n'y a point de meilleures

(1) Madeleine de Créqui.

nouvelles que celles que je vous envoie ; j'en demande toujours, et l'on prend plaisir à m'en dire, parce qu'on sait bien que ce n'est pas pour moi. Il m'est impossible de ne pas souhaiter au moins d'être à demain, afin d'avoir encore de vos nouvelles, et de cette fièvre que vous dites qui n'aura point de suite.

(70.) *A la même.*

À Livry, dimanche au soir 3 juillet 1672.

Ah ma fille, j'ai bien des excuses à vous faire de la lettre que je vous ai écrite ce matin en partant pour venir ici. Je n'avois point reçu votre lettre ; mon ami de la poste m'avoit mandé que je n'en avois point ; j'étois au désespoir. J'ai laissé le soin à madame de la Troche de vous mander toutes les nouvelles, et je suis partie là-dessus. Il est dix heures du soir ; et M. de Coulanges que j'aime comme ma vie, et qui est le plus joli homme du monde, m'envoie votre lettre qui étoit dans son paquet ; et pour me donner cette joie, il ne craint point de faire partir son laquais au clair de la lune : il est vrai, mon enfant, qu'il ne s'est point trompé dans

l'opinion de m'avoir fait un grand plaisir. Je suis fâchée que vous ayez perdu un de mes paquets ; comme ils sont pleins de nouvelles, cela vous dérange, et vous ôte du train de tout ce qui se passe.

Vous devez avoir reçu des relations très-exactes ; elles vous auront fait voir que le Rhin étoit mal défendu ; le grand miracle, c'est de l'avoir passé à la nage. M. le Prince et ses Argonautes (1) furent dans un bateau : les premières troupes qu'ils rencontrèrent au-delà, demandoient quartier, quand le malheur voulut que M. de Longueville, qui sans doute ne l'entendit pas, s'approche de leurs retranchemens, et poussé d'une bouillante ardeur, arrive à la barrière, où il tue le premier qui se trouve sous sa main : en même tems, on le perce de cinq ou six coups. M. le Duc le suit, M. le Prince suit son fils, et tous les autres suivent M. le Prince : voilà où se fit la tuerie, qu'on auroit, comme vous voyez, très-bien évitée, si l'on avoit su l'envie que ces gens-là avoient de se rendre :

(1) C'est le nom qui fut donné à l'élite des Princes Grecs qui suivirent Jason à Colchos pour la conquête de la Toison d'or.

mais tout est marqué dans l'ordre de la Providence.

Le comte de Guiche a fait une action dont le succès le couvre de gloire ; car si elle eût tourné autrement , il étoit criminel. Il se charge de reconnoître si la rivière est guéable : il dît qu'oui : elle ne l'est pas ; des escadrons entiers passent à la nage sans se déranger ; il est vrai qu'il passe le premier : cela ne s'est jamais hasardé ; cela réussit, il enveloppe des escadrons, et les force à se rendre : vous voyez bien que son honneur et sa valeur ne se sont point séparés ; mais vous devez avoir de grandes relations de tout cela.

Un chevalier de Nantouillet étoit tombé de cheval : il va au fond de l'eau, il revient, il y rentre, il revient encore ; enfin, il trouve la queue d'un cheval ; il s'y attache, ce cheval le mène à bord, il monte sur le cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau, et revient gaillard : voilà qui est d'un sang-froid qui me fait souvenir d'Oronte, prince des Massagètes.

Au reste, il n'est rien de plus vrai que M. de Longueville avoit été à confesse avant que de partir : comme il ne se vantoit jamais de rien, il n'en avoit pas même fait sa cour à Madame sa mère; mais ce fut une confession conduite par nos amis (*de Port-Royal*), et dont l'absolution fut différée plus de deux mois : cela s'est trouvé si vrai, que madame de Longueville n'en peut pas douter : vous pouvez penser quelle consolation. Il faisoit une infinité de libéralités et de charités que personne ne savoit, et qu'il ne faisoit qu'à condition qu'on n'en parlât point : jamais un homme n'a eu tant de solides vertus; il ne lui manquoit que des vices; c'est-à-dire, un peu d'orgueil, de vanité, de hauteur; mais du reste, jamais on n'a été si près de la perfection : *pago lui, pago il mondo;* il étoit au-dessus des louanges; pourvu qu'il fût content de lui, c'étoit assez. Je vois souvent des gens qui sont encore fort éloignés de se consoler de cette perte; mais pour tout le gros du monde, ma pauvre enfant, cela est passé; cette triste nouvelle n'a assommé que trois ou quatre

jours ; la mort de MADAME (1) dura bien plus long-tems. Les intérêts particuliers de chacun pour ce qui se passe à l'armée, empêchent la grande application pour les malheurs d'autrui. Depuis ce premier combat, il n'a été question que de villes rendues, de Députés qui viennent demander la grâce d'être reçus au nombre des sujets nouvellement conquis de Sa Majesté.

N'oubliez pas d'écrire un petit mot à la Troche, sur ce que son fils s'est distingué dans ce passage de rivière; on l'a loué devant le Roi, comme un des plus hardis. Il n'y a nulle apparence qu'on se défende contre une armée si victorieuse. Les François sont jolis assurément; il faut que tout leur cède pour les actions d'éclat et de témérité : enfin, il n'y a plus de rivière présentement qui serve de défense contre leur excessive valeur.

Au reste, voici bien des nouvelles; j'avois amené ici ma petite enfant pour y passer l'été ; j'ai trouvé qu'il y fait sec, il n'y a point d'eau; la nourrice craint de s'y

(1) Henriette-Anne d'Angleterre.

ennuyer : que fais-je à votre avis ? Je la ramenerai après-demain chez moi tout paisiblement ; elle sera avec *la mère Jeanne*, qui fera leur petit ménage ; madame de Sanzei sera à Paris ; elle ira la voir, j'en saurai des nouvelles très-souvent ; voilà qui est fait, je change d'avis ; ma maison est jolie, et ma petite ne manquera de rien : il ne faut pas croire que Livry soit charmant pour une nourrice, comme pour moi. Adieu, ma divine enfant ; pardonnez le chagrin que j'avois d'avoir été si long-tems sans recevoir de vos lettres ; elles me sont toujours si agréables, qu'il n'y a que vous qui puissiez me consoler de n'en point avoir.

(71.) *A la même.*

à Paris, jeudi 2 novembre 1673.

Enfin, ma chère enfant, me voilà arrivée après quatre semaines de voyage, ce qui m'a pourtant moins fatiguée, que la nuit que je viens de passer dans le meilleur lit du monde : je n'ai pas fermé les yeux ; j'ai compté toutes les heures de ma mon-

tre; et enfin, à la petite pointe du jour, je me suis levée : *car que faire en un lit, à moins que l'on ne dorme ?* J'avois le pot au feu, c'étoit un *oill* et un *consommé* qui cuisoient séparément. Nous arrivâmes hier, jour de la Toussaint, bon jour, bonne œuvre; nous descendîmes chez M. de Coulanges : je ne vous dirai point mes foiblesses, ni mes sottises en rentrant dans Paris : enfin, je vis l'heure et le moment que je n'étois pas visible ; mais je détournai mes pensées, et disant que le vent m'avoit rougi le nez, je trouve M. de Coulanges qui m'embrasse ; M. de Raré, un moment après ; madame de Coulanges, mademoiselle de Méri, un autre moment après : arrivent ensuite madame de Sanzei, madame de Bagnols, M. l'Archevêque de Rheims tout transporté d'amour pour le Coadjuteur; un autre moment après, madame de la Fayette, M. de la Rochefoucauld, madame Scarron, d'Hacqueville, la Garde, l'abbé de Grignan, l'abbé Têtu : vous voyez d'où vous êtes tout ce qui se dit, et la joie qu'on témoigne ; *et madame de Grignan, et votre voyage ?*

et tout ce qui n'a point de liaison ni de suite. Enfin on soupe, on se sépare, et je passe cette belle nuit. Ce matin à neuf heures, la Garde, l'abbé de Grignan, Brancas, d'Hacqueville, sont entrés dans ma chambre, pour ce qui s'appelle raisonner pantoufle ; premièrement, je vous dirai que vous ne sauriez trop aimer Brancas, la Garde et d'Hacqueville ; pour l'abbé de Grignan, cela s'en va sans dire. J'oubliois de vous mander qu'hier au soir avant toutes choses je lus vos quatre lettres des 15, 18, 22 et 25 octobre : je sentis tout ce que vous expliquez si bien ; mais puis-je assez vous remercier, ni de votre bonne et tendre amitié, ni du soin que vous prenez de me parler de toutes vos affaires ? Ah ! ma fille, c'est une grande justice ; car rien au monde ne me tient tant au cœur que tous vos intérêts, quels qu'ils puissent être : vos lettres sont ma vie, en attendant mieux.

J'admire que le mal de M. de Grignan ait prospéré au point que vous me le mandez, c'est-à-dire, qu'il faut prendre garde en Provence au pli de sa chaussette :

je souhaite qu'il se porte bien, et que la fièvre le quitte; car il faut mettre flamberge au vent : je hais fort cette petite guerre (1).

Je reviens à vos trois hommes, que vous devez aimer très-solidement : ils n'ont tous que vos affaires dans la tête, ils ont trouvé à qui parler, et notre conférence a duré jusqu'à midi. La Garde m'assure fort de l'amitié de M. de Pompone : ils sont tous contens de lui. Si vous me demandez ce qu'on dit à Paris, et de quoi il est question, je vous dirai que l'on n'y parle que de M. et madame de Grignan, de leurs affaires, de leurs intérêts, de leur retour : enfin, jusqu'ici je ne me suis pas aperçue qu'il s'agisse d'autres choses; les bonnes têtes vous diront ce qu'il leur semble de votre retour; je ne veux pas que vous m'en croyiez, croyez-en M. de la Garde. Nous avons examiné combien de choses doivent vous obliger de venir rajuster ce qu'a dérangé votre bon ami * et envers le maître,

(1) Il s'agissoit du siége d'Orange.

* Sans doute l'Evêque de Marseille qui cabaloit à Paris contre M. de Grignan.

et envers tous les principaux : enfin, il n'y a point de porte où il n'ait heurté, et rien qu'il n'ait ébranlé par ses discours, dont le fond est du poison chamarré d'un faux agrément : il sera bon même de dire tout haut que vous venez, et vous l'y trouverez peut-être encore, car il a dit qu'il reviendra ; et c'est alors que M. de Pompone et tous vos amis vous attendent pour régler vos allures à l'avenir ; tant que vous serez éloignée, vous leur échapperez toujours ; et en vérité, celui qui parle ici, a trop d'avantage sur celui qui ne dit mot. Quand vous irez à Orange, c'est-à-dire, M. de Grignan, écrivez à M. de Louvois l'état des choses, afin qu'il n'en soit point surpris. J'ai vu tantôt M. de Pompone, M. de Bezons, madame d'Huxelles, madame de Villars, l'abbé de Pontcarré, madame Raré, tout cela vous fait mille complimens, et vous souhaite ; enfin, croyez-en la Garde, voilà tout ce que j'ai à vous dire. On ne vous conseille point ici d'envoyer des ambassadeurs, on trouve qu'il faut M. de Grignan et vous : on se moque de la raison de la guerre.

M. de Pompone a dit à d'Hacqueville que les affaires ne se démêleroient pas en Provence, et que quelquefois on a la paix, lorsqu'on parle le plus de la guerre.

Voici des plaisanteries : madame de R..... et madame de Bu..... se querelloient pour douze pistoles ; la Bu..... lassée lui dit : Ce n'est pas la peine de tant disputer, je vous les quitte. Ah ! Madame, dit l'autre, cela est bon pour vous, qui avez des amans qui vous donnent de l'argent. Madame, dit la B...., je ne suis pas obligée de vous dire ce qui en est; mais je sais bien que quand j'entrai, il y a dix ans, dans le monde, vous en donniez déjà aux vôtres *.

Despréaux a été avec Gourville voir M. le Prince. M. le Prince voulut qu'il vît son armée. Hé bien, qu'en dites-vous, dit M. le Prince ? Monseigneur, dit Despréaux, je crois qu'elle sera fort bonne quand elle sera majeure. C'est que le plus âgé n'a pas dix-huit ans.

* Pour qui a lu les Mémoires du tems, il n'y a point de témérité à entendre, sous l'une de ces initiales, madame de Rambures, joueuse et galante, et déjà vieille à cette époque.

La princesse de Modène (1) étoit sur mes talons à Fontainebleau ; elle est arrivée ce soir, elle loge à l'Arsenal; le Roi viendra la voir demain ; elle ira voir la Reine à Versailles, et puis adieu.

Vendredi au soir, 3 *novembre*.

M. de Pompone m'est venu faire une visite de civilité : j'attends demain son heure pour l'aller entretenir chez lui. Il n'a pas ouï parler d'une lettre de suspension ; voici un pays où l'on voit les choses d'une autre manière qu'en Provence ; toutes les bonnes têtes la voudroient, cette suspension, crainte que vous ne soyez trompés, et dans la vue d'une paix qu'ils veulent absolument; cependant on vous croit en lieu de voir plus clair sur l'événement du Syndic; ainsi on ne veut pas faire une chose qui pourroit vous déplaire; la distance qui est entre nous, ôte toute sorte de raisonnement juste. Lisez bien les lettres de d'Hacqueville ; tout ce qu'il mande est

(1) Marie d'Est, qui alloit épouser le duc d'Yorck, frère de Charles II, roi d'Angleterre, après la mort duquel le duc d'Yorck fut proclamé Roi sous le nom de Jacques II.

d'importance ; vous ne sauriez trop l'aimer. Votre frère se porte très-bien : il ne sait encore où il passera l'hiver. Je suis instruite sur tous vos intérêts, et je dis bien mieux ici qu'à Grignan. Nous avons ri du soin que vous prenez de me dire d'envoyer querir la Garde et l'abbé de Grignan : hélas ! les pauvres gens étoient au guet, et ne respiroient que moi. Je suis à vous, ma très-aimable, et je ne trouve de bien employé que le tems que je vous donne : tout cède au moindre de vos intérêts. J'embrasse ce pauvre Comte : dois-je l'aimer toujours ? En êtes-vous contente ?

(72.) *A la même.*

à Paris, vendredi 10 novembre 1673.

Je vous aime trop, ma chère belle, pour être contente ici sans vous : hélas ! j'ai apporté la Provence et toutes vos affaires avec moi : *In van si fugge, quel che nel cor si porta.* Je l'éprouve, et je ne fais que languir sans vous. J'ai peu de résignation pour l'ordre de la Providence, dans l'arrangement qu'elle a fait de nous ;

jamais personne n'a eu tant de besoin de dévotion que j'en ai : mais, mon enfant, parlons de nos affaires. J'avois écrit à M. de Pompone selon vos désirs; et parce que je n'ai point envoyé ma lettre, et que je la trouvois bonne, je l'ai montrée à mademoiselle de Méri pour contenter mon amour-propre. J'ai dîné céans avec l'abbé de Grignan et la Garde; après-dînée, nous avons été chez d'Hacqueville, nous avons fort raisonné; et comme ils ont le meilleur esprit du monde, et que je ne fais rien sans eux, je ne puis jamais manquer. Ils ont trouvé qu'il n'y eut jamais un voyage plus nécessaire que celui de M. de Grignan. Vous me direz : Et le moyen d'avoir un congé, puisque la guerre est déclarée ? Je vous répondrai qu'elle est plus déclarée dans les gazettes qu'ici : tout est suspendu en ce pays; on attend quelque chose, on ne sait ce que c'est; mais enfin l'assemblée de Cologne n'est point rompue, et M. de Chaulnes, à ce qu'on m'a assuré aujourd'hui, ne tiendra point nos Etats; c'est M. de Lavardin qui arriva hier, et part lundi avec M. Boucherat : tout cela fait

espérer quelque négociation. On ne parle point ici de la guerre ; enfin on verra entre-ci et peu de tems ; il faut toujours vous tenir en état, ne rien faire qui puisse vous couper la gorge en détournant votre voyage, et vous fier à vos amis, qui ne voudroient pas vous faire demander votre congé mal-à-propos : ils n'approuvent point que vous envoyiez un ambassadeur ; il faut vous-même, ou rien du tout. Quand vous serez ici, vous verrez les choses d'un autre œil qu'en Provence. Hé, mon Dieu ! quand il n'y auroit que cette raison, venez vous sauver la vie, venez vous empêcher d'être dévorée, venez mettre cuire d'autres pensées, venez reprendre de la considération, et détruire tous les maux qu'on vous a faits. Si j'étois seule à tenir ce langage, je vous conseillerois de ne m'en pas croire ; mais les gens qui vous donnent ce conseil ne sont pas aisés à corrompre, et n'ont pas accoutumé de me flatter.

Nous avons été, l'abbé de Grignan, la Garde et moi, rendre visite à votre Premier-président ; il est retourné à Orléans. Il salua le Roi avant-hier, et le Roi lui

dit : Vous aurez d'étranges esprits à gouverner en Provence. C'est un homme qui mettra le bon sens et la raison partout ; c'est un homme enfin.... Je m'ennuie de voir que vous ne recevez encore qne mes lettres des chemins : hé, bon Di u ! ne parlerez-vous jamais notre langue ? Hé ! qu'il y a loin, ma fille, du coin de mon feu au coin du vôtre ! Hé ! que j'étois heureuse quand j'y étois ! J'ai bien senti cette joie, je ne me reproche rien ; j'ai bien tâché à retenir tous les momens, et ne les ai laissé passer qu'à l'extrémité.

La Reine a prié *Quantova* * qu'on lui fît revenir auprès d'elle une Espagnole qui n'étoit pas partie. La chose a été faite : la Reine est ravie, et dit qu'elle n'oubliera jamais cette obligation. J'ai été étonnée que madame de Monaco ne m'ait pas envoyé un compliment à cause de vous. On n'est pas persuadé que madame de Louvigny soit si occupée de son mari. J'ai eu bien des visites et des civilités de Versailles. Mon fils se porte très-bien. M. de Turenne

* Madame de Montespan.

est toujours *dans l'armée de mon fils*. Ils sont à Philisbourg ; les Impériaux sont très-forts : vous savez bien qu'ils ont fait un pont sur le Mein. Je trouvai Guitaut dans une telle fatigue de ces nouvelles, qu'il en mouroit ; je lui dis que rien ne m'avoit fait résoudre à quitter la Provence que le déplaisir de ne savoir plus de nouvelles, ou de les voir d'un autre œil. L'abbé Têtu est entêté de madame de Coulanges jusqu'à votre retour, à ce qu'il dit. Je soupe quasi tous les soirs chez elle : le cabinet de M. de Coulanges est trois fois plus beau qu'il n'étoit ; vos petits tableaux sont en leur lustre, et placés dignement. On conserve ici un souvenir pour vous plein de respect, d'estime et d'approbation; peu s'en faut que je ne dise de tendresse, mais ce dernier sentiment ne peut pas être si général. J'embrasse M. de Grignan, et lui souhaite toutes sortes de bonheurs. Voilà Brancas qui vous embrasse, et M. de Caumartin qui ne vous embrasse pas, mais qui a eu une conversation admirable avec le bon-homme M. Marin, pour instruire

son fils (1) de la conduite qu'il doit tenir avec M. de Grignan.

(1) M. Marin venoit d'être nommé à la place de premier-président du parlement d'Aix.

* M. Marin étoit spirituel et enjoué. Il se trouvoit dans la bibliothèque d'un homme bien connu pour être d'origine juive. Il remarqua sur le dos de ses livres, des armoiries qui étoient fausses comme tant d'autres. Que vois-je là, dit-il; — ce sont mes armes. — Je pensois, reprit le Président, que ce fussent des caractères hébraïques.

(73.) *A la même.*

à Paris, vendredi 24 novembre 1673.

Je vous assure que je suis très-inquiétée de votre siége d'Orange : je ne puis avoir aucun repos que M. de Grignan ne soit hors de cette ridicule affaire. D'abord on a cru ici qu'il ne falloit que des pommes cuites pour ce siége. Guilleragues * disoit que c'étoit un duel, un combat seul à seul entre M. de Grignan et le Gouverneur d'Orange ; qu'il falloit faire le procès et couper la tête à M. de Grignan. Nous

* Il étoit secrétaire du cabinet du Roi ; il fut depuis ambassadeur à Constantinople. Boileau lui adressa sa cinquième épître qui commence par ce vers :

Esprit né pour la Cour, et maître en l'art de plaire.

avons un peu répandu la vérité contre ces méchantes plaisanteries : bien des gens la savent présentement, et l'on passe d'une extrémité à l'autre, disant que M. de Grignan en aura l'affront ; et que sans autre troupe que le Régiment des Galères, qu'on n'estime pas beaucoup pour un siége, il ne doit pas entreprendre de forcer deux cents hommes qui ont du canon. M. le Duc et M. de la Rochefoucauld sont persuadés qu'il n'en viendra pas à bout. Vous reconnoissez le monde, toujours dans l'excès. L'événement réglera tout : je le souhaite heureux, n'espérant ni joie, ni tranquillité, que lorsque je saurai la fin de cette affaire.

M. le Duc me demanda fort de vos nouvelles l'autre jour. M. et madame de Noailles, mesdames de Leuville et d'Effiat, les Rarés, les Beuvrons, que vous dirai-je encore ? tout le monde se souvient de vous et de M. de Grignan. J'ai vu madame de Monaco ; elle me parut toujours entêtée de vous, et me dit cent choses très-tendres, et madame de Louvigny aussi. On répète la musique d'un Opéra qui effacera *Venise.*

Madame Colonne * a été trouvée dans un bateau sur le Rhin, avec des paysannes : elle s'en va je ne sais où, dans le fond de l'Allemagne.

Si vous m'aimez, ma fille, et si vous en croyez vos amis, vous ferez l'impossible pour venir cet hiver : vous ne le pourrez jamais mieux, et vous n'aurez jamais plus d'affaires qui vous y engagent. J'embrasse les Grignan ; l'aîné me tient bien tendrement au cœur. Je voudrois bien savoir comment vous vous portez, et si vous êtes bien dévorée : cette pensée me dévore, et cette grande beauté dont on vous parle ne dort pas toute la nuit : il s'en faut beaucoup, ma chère enfant.

* Nièce du cardinal de Mazarin, femme du connétable Colonne.

(74.) *A la même.*

à Paris, lundi 11 décembre 1673.

Je viens de Saint-Germain, où j'ai été deux jours entiers avec madame de Coulanges et M. de la Rochefoucauld; nous logions chez lui. Nous fîmes le soir notre

cour à la Reine, qui me dit bien des choses obligeantes pour vous : mais s'il falloit vous dire tous les bons jours, tous les complimens d'hommes et de femmes, vieux et jeunes, qui m'accablèrent et me parlèrent de vous, ce seroit nommer quasi toute la Cour; je n'ai rien vu de pareil : Et comment se porte madame de Grignan ? quand reviendra-t-elle ? et ceci, et cela : enfin, représentez-vous que chacun n'ayant rien à faire et me disant un mot, me faisoit répondre à vingt personnes à la fois. J'ai dîné avec madame de Louvois ; il y avoit presse à qui nous en donneroit. Je voulois revenir hier ; on nous arrêta d'autorité, pour souper chez M. de Marsillac, dans son appartement enchanté, avec madame de Thianges, madame Scarron, M. le Duc, M. de la Rochefoucauld, M. de Vivonne : et une musique céleste. Ce matin nous sommes revenues.

Voici une querelle qui faisoit la nouvelle de Saint-Germain. M. le chevalier de Vendôme et M. de Vivonne font les amoureux de madame de Lude : M. le chevalier de Vendôme veut chasser M. de Vivonne : on

s'écrie, Et de quel droit? Sur cela, il dit qu'il veut se battre contre M. de Vivonne : on se moque de lui; non, il n'y a point de raillerie : il veut se battre, et monte à cheval, et prend la campagne. Voici ce qui ne peut se payer, c'est d'entendre Vivonne : il étoit dans sa chambre, très-mal de son bras, recevant les complimens de toute la Cour; car il n'y a point eu de partage. « Moi, Messieurs, dit-il, moi me battre ; » il peut fort bien me battre s'il veut; mais » je le défie de faire que je veuille me » battre : qu'il se fasse casser l'épaule, » qu'on lui fasse dix-huit incisions; et puis » (on croit qu'il va dire, *et puis nous nous* » *battrons*); et puis, dit-il, nous nous » accommoderons : mais se moque-t-il de » vouloir tirer sur moi ? voilà un beau des- » sein, c'est comme qui voudroit tirer » dans une porte cochère (1). Je me repens » bien de lui avoir sauvé la vie au passage » du Rhin : je ne veux plus faire de ces » actions, sans faire tirer l'horoscope de » ceux pour qui je les fais; eussiez-vous » jamais cru que c'eût été pour me percer

(1) M. de Vivonne étoit excessivement gros.

» le sein, que je l'eusse remis sur la selle »?
Mais tout cela d'un ton et d'une manière si folle, qu'on ne parloit d'autre chose à Saint-Germain.

J'ai trouvé votre siége d'Orange fort étalé à la Cour : le Roi en avoit parlé agréablement, et on trouva très-beau que sans ordre du Roi, et seulement pour suivre M. de Grignan, il se soit trouvé sept cents gentilshommes à cette occasion ; car le Roi avoit dit *sept cents*, tout le monde dit *sept cents* : on ajoute qu'il y avoit deux cents litières, et de rire ; mais on croit sérieusement qu'il y a peu de Gouverneurs qui pussent avoir une pareille suite.

J'ai causé deux heures en deux fois avec M. de Pompone ; j'en suis contente au-delà de ce que j'espérois : mademoiselle l'Avocat est dans notre confidence ; elle est très-aimable, elle sait notre syndicat, notre procureur, notre gratification, notre opposition, notre délibération, comme elle sait la carte et les intérêts des Princes, c'est-à-dire, sur le bout du doigt : on l'appelle le *petit Ministre* : elle est dans tous nos intérêts. Il y a des entr'actes à nos conversa-

tions, que M. de Pompone appelle des traits de rhétorique, pour captiver la bienveillance des auditeurs. Il y a des articles dans vos lettres, sur lesquels je ne réponds pas : il est ordinaire d'être ridicule, quand on répond de si loin. Vous savez quel déplaisir nous avions de la perte de je ne sais quelle ville, lorsqu'il y avoit dix jours qu'à Paris on se réjouissoit que le prince d'Orange en eût levé le siége ; c'est le malheur de l'éloignement. Adieu, ma très-aimable : je vous embrasse bien tendrement.

(75.) *A la même.*

à Paris, lundi premier jour de l'an 1674.

Je vous souhaite une heureuse année, ma chère fille ; et dans ce souhait, je comprends tant de choses, que je n'aurois jamais fait, si je voulois vous en faire le détail.

On a révoqué tous les édits qui nous étrangloient dans notre Province : le jour que M. de Chaulnes le dit aux Etats, ce fut un cri de *vive le Roi* qui fit pleurer tout le monde ; chacun s'embrassoit, on

étoit hors de soi : on ordonna un *Te Deum*, des feux de joie et des remercîmens publics à M. de Chaulnes : mais savez-vous ce que nous donnons au Roi pour témoigner notre reconnoissance ? Deux millions six cent mille livres, et autant pour le don gratuit ; c'est justement cinq millions deux cent mille livres : que dites-vous de cette petite somme ? Vous pouvez juger par-là de la grâce qu'on nous a faite de nous ôter les édits.

Mon pauvre fils est arrivé, comme vous savez, et s'en retourne jeudi avec plusieurs autres. M. de Monterei est habile homme ; il fait enrager tout le monde : il fatigue notre armée, et la met hors d'état de sortir et d'être en campagne avant la fin du printems. Toutes les troupes étoient bien à leur aise pour leur hiver ; et quand tout sera bien crotté à Charleroi, il n'aura qu'un pas à faire pour se tirer ; en attendant, M. de Luxembourg ne sauroit se désopiler. Selon toutes les apparences, le Roi ne partira pas sitôt que l'année passée. Si, tandis que nous serons en train, nous faisions quelque insulte à quelques grandes

villes, et qu'on voulût s'opposer aux deux héros (1), comme il est à présumer que les ennemis seroient battus, la paix seroit quasi assurée : voilà ce qu'on entend dire aux gens du métier. Il est certain que M. de Turenne est mal avec M. de Louvois ; mais comme il est bien avec le Roi et M. Colbert, cela ne fait aucun éclat.

On a fait cinq Dames (*du Palais*). Mesdames de Soubise, de Chevreuse, la Princesse d'Harcourt, madame d'Albret, et madame de Rochefort. Les filles ne servent plus ; et madame de Richelieu (*Dame d'honneur*) ne servira plus aussi ; ce sont les Gentilshommes-servans et les Maîtres-d'hôtel, comme on faisoit autrefois. Il y aura toujours derrière la Reine, madame de Richelieu, et trois ou quatre Dames, afin que la Reine ne soit pas seule de femme. Brancas est ravi de sa fille (*Madame d'Harcourt*) qu'on a si bien clouée.

Le Grand-Maréchal de Pologne (2) a écrit au Roi, que si Sa Majesté vouloit faire quelqu'un Roi de Pologne, il le

(1) M. le Prince et M. de Turenne.

(2) Jean Sobieski, élu roi de Pologne le 20 mai 1674.

serviroit de ses forces ; mais que si elle n'a personne en vue, il lui demande sa protection. Le Roi la lui donne ; mais on ne croit pas qu'il soit élu, parce qu'il est d'une religion contraire au peuple.

La dévotion de la Marans est toute des meilleures que vous ayez jamais vues ; elle est parfaite, elle est toute divine ; je ne l'ai point encore vue, je m'en hais. Il y a une femme qui a pris plaisir à lui dire que M. de Longueville avoit une véritable tendresse pour elle, et sur-tout une estime singulière, et qu'il avoit prédit que quelque jour elle seroit une sainte. Ce discours dans le commencement lui a si bien frappé la tête, qu'elle n'a point eu de repos qu'elle n'ait accompli les prophéties. On ne voit point encore ces petits Princes ; l'aîné a été trois jours avec père et mère ; il est joli, mais personne ne l'a vu. Je vous embrasse, ma chère enfant. Je saurai ce qu'on peut faire pour votre ami qui a si généreusement assassiné un homme.

(76.) *A la même.*

à Paris, vendredi 26 janvier 1674.

D'HACQUEVILLE et la Garde sont toujours persuadés que vous ne sauriez mieux faire que de venir : venez donc, ma chère enfant, et vous ferez changer toutes choses : *se me miras, me miran*; cela est divinement bien appliqué : il faut mettre votre cadran au soleil, afin qu'on le regarde. Votre Intendant ne quittera pas sitôt la Provence : il a mandé à madame d'Herbigny que vous lui faisiez tort de croire que la justice seule le mît dans vos intérêts, puisque votre beauté et votre mérite y avoient part.

Il n'y eut personne au bal de mercredi dernier ; le Roi et la Reine avoient toutes les pierreries de la Couronne ; le malheur voulut que ni MONSIEUR, ni MADAME, ni MADEMOISELLE, ni mesdames de Soubise, Sully, d'Harcourt, Ventadour, Coëtquen, Grancey, ne purent s'y trouver par des diverses raisons ; ce fut une pitié ; Sa Majesté en étoit chagrine.

Je revins hier du Mêni, où j'étois allée pour voir le lendemain M. d'Andilly; je fus six heures avec lui; j'eus toute la joie que peut donner la conversation d'un homme admirable : je vis aussi mon oncle de Sévigné (1), mais un moment. Ce Port-Royal est une Thébaïde; c'est un Paradis; c'est un désert où toute la dévotion du christianisme s'est rangée; c'est une sainteté répandue dans tout le pays à une lieue à la ronde; il y a cinq ou six solitaires qu'on ne connoît point, qui vivent comme les pénitens de Saint-Jean-Climaque; les Religieuses sont des anges sur terre. Mademoiselle de Vertus y achève sa vie avec des douleurs inconcevables et une résignation extrême : tout ce qui les sert, jusqu'aux charretiers, aux bergers, aux ouvriers, tout est modeste. Je vous avoue que j'ai été ravie de voir cette divine solitude, dont j'avois tant ouï parler; c'est un vallon affreux, tout propre à inspirer le goût de faire son salut. Je revins coucher au Mêni, et hier ici, après avoir

(1) M. d'Andilly et M. de Sévigné s'étoient retirés depuis plusieurs années à Port-Royal-des-Champs.

encore embrassé M. d'Andilly en passant. Je crois que je dînerai demain chez M. de Pompone ; ce ne sera pas sans parler de son père et de ma fille : voilà deux chapitres qui nous tiennent au cœur. J'attends tous les jours mon fils ; il m'écrit des tendresses infinies ; il est parti plutôt, et revient plus tard que les autres ; nous croyons que cela roule sur une amitié qu'il a à Sézanne ; mais comme ce n'est pas pour épouser, je n'en suis point inquiète.

Il est vrai que l'on a attaqué M. de Villars et ses gens en revenant d'Espagne : c'étoient les gens de l'Ambassadeur (d'Espagne) qui revenoit de France. C'est un assez ridicule combat ; les maîtres s'exposèrent, on tiroit de tous côtés ; il y a eu quelques valets de tués. On n'a point fait de complimens à madame de Villars ; elle a son mari, elle est contente. M. de Luxembourg est ici ; on parle fort de la paix, c'est-à-dire, selon les désirs de la France, plus que sur la disposition des affaires * ;

* Que dire d'une guerre commencée avec tant d'ardeur, tant de préparatifs, tant de moyens, et dont, après moins de deux ans, on est déjà si las et si dégoûté ? Cependant

cependant on peut la vouloir de telle sorte qu'elle se feroit.

J'espère, ma fille, que vous serez plus contente et plus décidée, quand vous aurez votre congé. On ne doute point ici que votre retour n'y soit très-bon : si vous n'étiez bien en ce pays, vous vous en sentiriez bientôt en Provence ; *se me miras, me miran ;* rien ne peut être mieux dit, il en faut revenir là. M. et madame de Coulanges, la Sanzei et le *bien bon* vous souhaitent avec impatience, et veulent tous, comme moi, que vous ameniez le Coadjuteur qui vous fortifiera considérablement. J'ai fort entretenu la Garde ; vous ne sauriez trop estimer ses conseils : il parloit l'autre jour à Gordes de vos affaires ; il les sait, et les range, et les dit en perfection ; il donne un tour admirable à tout ce qu'il faut dire à Sa Majesté : vous ne pouvez consulter personne qui connoisse mieux ce pays-ci que lui.

On est toujours charmé de mademoi-

cette guerre finit par le glorieux traité de Nimègue, dont les avantages ne firent malheureusement qu'exalter l'ambition et l'orgueil de Louis XIV.

selle de Blois et du Prince de Conti. D'Hacqueville vous parlera des nouvelles de l'Europe, et comme l'Angleterre est présentement la grande affaire. C'est M. le duc du Maine (1) qui a les Suisses ; ce n'est plus M. le comte du Vexin, lequel en récompense a l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

(1) Louis-Auguste de Bourbon, né le 31 mars 1670.

(77.) *A la même.*

à Paris, lundi 5 février 1674.

Il y a aujourd'hui (1) bien des années, ma fille, qu'il vint au monde une créature destinée à vous aimer préférablement à toutes choses : je prie votre imagination de n'aller ni à droite, ni à gauche ; *cet homme-là, Sire, c'étoit moi-même* (2). Il y eut hier trois ans que j'eus une des plus sensibles douleurs de ma vie ; vous partîtes pour la Provence, où vous êtes encore ; ma lettre seroit longue, si je vou-

(1) Le 5 février 1626, jour de la naissance de madame de Sévigné.

(2) Vers de Marot, dans son Épître à François premier.

lois vous expliquer toutes les amertumes que je sentis, et que j'ai senties depuis en conséquence de cette première. Mais revenons : je n'ai point reçu de vos lettres aujourd'hui, je ne sais s'il m'en viendra; je ne le crois pas, il est trop tard : j'en attendois cependant avec impatience; je voulois apprendre votre départ d'Aix, afin de pouvoir supputer un peu juste votre retour; tout le monde m'en assassine, et je ne sais que répondre. Je ne pense qu'à vous et à votre voyage : si je reçois de vos lettres, après avoir envoyé celle-ci, soyez en repos; je ferai assurément tout ce que vous me manderez. Je vous écris aujourd'hui un peu plutôt qu'à l'ordinaire. Je m'en vais à un petit opéra de Molière, beau-père d'Itier, qui se chante chez Pélissari; c'est une musique très-parfaite; M. le Prince, M. le Duc et madame la Duchesse y seront. Je m'en irai peut-être de là souper chez Gourville avec madame de la Fayette, M. le Duc, madame de Thianges, M. de Vivonne, à qui l'on dit adieu, et qui s'en va demain. Si cette partie est rompue, j'irai chez madame de Chaulnes; j'en suis

extrêmement priée par la maîtresse du logis et par les cardinaux de Retz et de Bouillon qui me l'avoient fait promettre : ce premier est dans une extrême impatience de vous voir, il vous aime chèrement.

On avoit cru que mademoiselle de Blois avoit la petite-vérole, mais cela n'est pas. On ne parle point des nouvelles d'Angleterre; cela fait juger qu'elles ne sont pas bonnes. Il n'y a eu qu'un bal ou deux à Paris dans tout ce carnaval; on y a vu quelques masques, mais peu. La tristesse est grande; les assemblées de St.-Germain sont des mortifications pour le Roi, et seulement pour marquer la cadence du carnaval.

Le Père Bourdaloue fit un sermon le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde; il étoit d'une force à faire trembler les courtisans; jamais prédicateur évangélique n'a prêché si hautement ni si généreusement les vérités chrétiennes : il étoit question de faire voir que toute puissance doit être soumise à la loi, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui fut présenté au temple; enfin, ma fille, cela fut porté au

point de la plus haute perfection, et certains endroits furent poussés comme les auroit poussés l'Apôtre S. Paul.

L'Archevêque de Rheims * revenoit hier fort vite de St.-Germain, c'étoit comme un tourbillon : il croit bien être grand Seigneur, mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passoient au travers de Nanterre, *tra, tra, tra*; ils rencontrent un homme à cheval, *gare, gare*: ce pauvre homme veut se ranger; son cheval ne veut pas; et enfin le carrosse et les six chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus que le carrosse en fut versé et renversé : en même tems l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais de l'Archevêque et le cocher, et l'Archevêque même, se mettent à crier : *Arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups.* L'Archevêque, en racontant ceci, disoit:

* Frère de Louvois.

Si j'avois tenu ce maraud-là, je lui aurois rompu les bras et coupé les oreilles.

Je dînai, hier encore, chez Gourville avec madame de Langeron, madame de la Fayette, madame de Coulanges, Corbinelli, l'abbé Têtu, Briole et mon fils; votre santé y fut célébrée, et un jour pris pour vous y donner à dîner. Adieu, ma très-chère et très-aimable; je ne puis vous dire à quel point je vous souhaite. Je vous adresse encore cette lettre à Lyon, c'est la troisième : il me semble que vous devez y être, ou jamais *.

* Madame de Grignan arriva, peu de jours après la date de la lettre précédente, à Paris, où elle resta jusqu'à la fin de mai 1675.

(78.) *A la même.*

à Livri, lundi 27 mai 1675.

Quel jour, ma fille, que celui qui ouvre l'absence! comment vous a-t-il paru? Pour moi je l'ai senti avec toute l'amertume et toute la douleur que j'avois imaginées, et que j'avois appréhendées

depuis si long-tems. Quel moment que celui où nous nous séparâmes ! quel adieu et quelle tristesse d'aller chacune de son côté, quand on se trouve si bien ensemble ! Je ne veux point vous en parler davantage, ni célébrer, comme vous dites, toutes les pensées qui me pressent le cœur : je veux me représenter votre courage, et tout ce que vous m'avez dit sur ce sujet, qui fait que je vous admire. Il me parut pourtant que vous étiez un peu touchée en m'embrassant. Pour moi, je revins à Paris (1), comme vous pouvez vous l'imaginer : M. de Coulanges se conforma à mon état : j'allai descendre chez M. le cardinal de Retz, où je renouvellai tellement toute ma douleur, que je fis prier M. de la Rochefoucauld, madame de la Fayette et madame de Coulanges, qui vinrent pour me voir, de trouver bon que je n'eusse point cet honneur : il faut cacher ses foiblesses devant les forts. M. le Cardinal entra dans les miennes ; la sorte

(1) Les adieux de la mère et de la fille s'étoient faits à Fontainebleau, jusqu'où madame de Sévigné et M. de Coulanges avoient été conduire madame de Grignan.

d'amitié qu'il a pour vous le rend fort sensible à votre départ. Il se fait peindre par un Religieux de Saint-Victor ; je crois que, malgré Caumartin, il vous donnera l'original. Il s'en va dans peu de jours ; son secret est répandu ; ses gens sont fondus en larmes : je fus avec lui jusqu'à dix heures. Ne blâmez point, mon enfant, ce que je sentis en rentrant chez moi : quelle différence ! quelle solitude ! quelle tristesse ! votre chambre, votre cabinet, votre portrait ! ne plus trouver cette aimable personne ! M. de Grignan comprend bien ce que je veux dire et ce que je sentis. Le lendemain, qui étoit hier, je me trouvai toute éveillée à cinq heures ; j'allai prendre Corbinelli pour venir ici avec l'Abbé. Il y pleut sans cesse, et je crains fort que vos chemins de Bourgogne ne soient rompus. Nous lisons ici des maximes que Corbinelli m'explique ; il voudroit bien m'apprendre à gouverner mon cœur ; j'aurois beaucoup gagné à mon voyage, si j'en rapportois cette science. Je m'en retourne demain ; j'avois besoin de ce moment de repos pour remettre un

peu ma tête, et reprendre une espèce de contenance.

(79.) *A la même.*

à Paris, vendredi 7 juin 1675.

Enfin, ma fille, me voilà réduite à faire mes délices de vos lettres : il est vrai qu'elles sont d'un grand prix ; mais quand je songe que c'étoit vous-même que j'avois, et que j'ai eue quinze mois de suite, je ne puis retourner sur ce passé sans une grande tendresse et une grande douleur. Il y a des gens qui ont voulu me faire croire que l'excès de mon amitié vous incommodoit ; que cette grande attention à vouloir découvrir vos volontés, qui tout naturellement devenoient les miennes, vous faisoit assurément une grande fadeur et un grand dégoût. Je ne sais, ma chère enfant, si cela est vrai ; ce que je puis vous dire, c'est qu'assurément je n'ai pas eu dessein de vous donner cette sorte de peine. J'ai un peu suivi mon inclination, je l'avoue ; et je vous ai vue autant que je l'ai pu, parce que je n'ai pas eu assez

de pouvoir sur moi pour me retrancher ce plaisir; mais je ne crois point vous avoir été pesante. Enfin, ma fille, aimez au moins la confiance que j'ai en vous, et croyez qu'on ne peut jamais être plus dénuée ni plus touchée que je le suis en votre absence. La Providence m'a traitée bien durement, et je me trouve fort à plaindre de n'en savoir pas faire mon salut. Vous me dites des merveilles de la conduite qu'il faut avoir pour se gouverner dans ces occasions; j'écoute vos leçons, et je tâche d'en profiter. Je suis dans le train de mes amies, je vais, je viens; mais quand je puis parler de vous, je suis contente, et quelques larmes me font un soulagement non-pareil. Je sais les lieux où je puis me donner cette liberté; vous jugez bien que vous ayant vue partout, il m'est difficile dans ces commencemens de n'être pas sensible à mille choses que je trouve en mon chemin. Je vis hier les Villars, dont vous êtes révérée; nous étions en solitude aux Tuileries; j'avois dîné chez M. le Cardinal, où je trouvai bien mauvais de ne pas vous voir. J'y causai avec l'abbé de

Saint-Michel, à qui nous donnons, ce me semble, comme en dépôt, la personne de son Éminence ; il me parut un fort honnête homme, un esprit droit et tout plein de raison, qui a de la passion pour lui, qui le gouvernera même sur sa santé, et l'empêchera bien de prendre le feu trop chaud sur la pénitence. Ils partiront mardi ; et ce sera encore un jour douloureux pour moi, quoiqu'il ne puisse être comparé à celui de Fontainebleau. Songez, ma fille, qu'il y a déjà quinze jours, et qu'ils vont enfin, de quelque manière qu'on les passe. Tous ceux que vous m'avez nommés apprendront votre souvenir avec bien de la joie ; j'en suis mieux reçue. Je verrai ce soir notre Cardinal ; il veut bien que je passe une heure ou deux chez lui les soirs avant qu'il se couche, et que je profite ainsi du peu de tems qui me reste. Corbinelli étoit ici quand j'ai reçu votre lettre; il a pris beaucoup de part au plaisir que vous avez eu de confondre un Jésuite : il voudroit bien avoir été témoin de votre victoire. Madame de la Troche a été charmée de ce que vous dites pour elle. Soyez

en repos de ma santé, ma chère enfant, je sais que vous n'entendez pas de raillerie là-dessus. Le chevalier de Grignan est parfaitement guéri. Je m'en vais envoyer votre lettre chez M. de Turenne. Nos frères sont à Saint-Germain ; j'ai envie de vous envoyer la lettre de la Garde ; vous y verrez en gros la vie qu'on fait à la Cour. Le Roi a fait ses dévotions à la Pentecôte : madame de Montespan les a faites de son côté * ; sa vie est exemplaire ; elle est très-occupée de ses ouvriers, et va à Saint-Cloud où elle joue au hoca.

A propos, les cheveux me dressèrent l'autre jour à la tête, quand le Coadjuteur me dit qu'en allant à Aix il y avoit trouvé M. de Grignan jouant au hoca ; quelle fureur ! au nom de Dieu, ne le souffrez point ; il faut que ce soit là une de ces choses que vous devez obtenir, si

* Il se fit une séparation momentanée du Roi et de madame de Montespan. Mais Bossuet, par les exhortations duquel elle s'étoit décidée, ne jouit pas long-tems de ce succès. Les amans ne se furent pas revus et n'eurent pas causé un quart-d'heure, qu'ils congédièrent toute l'assistance, et il en advint (dit madame de Caylus) la duchesse d'Orléans et le comte de Toulouse.

l'on vous aime. J'espère que Pauline se porte bien, puisque vous ne m'en parlez point ; aimez-la pour l'amour de son parrain (*M. de la Garde*). Madame de Coulanges a si bien gouverné la princesse d'Harcourt, que c'est elle qui vous fait mille excuses de ne s'être pas trouvée chez elle quand vous allâtes lui dire adieu ; je vous conseille de ne point la chicaner là-dessus. Ce que vous dites des arbres qui changent est admirable ; la persévérance de ceux de Provence est triste et ennuyeuse (1) ; il vaut mieux reverdir que d'être toujours vert. Corbinelli dit qu'il n'y a que Dieu qui doit être immuable ; toute autre immuabilité est une imperfection ; il étoit bien en train de discourir aujourd'hui. Madame de la Troche et le Prieur de Livry étoient ici : il s'est bien diverti à leur prouver tous les attributs de la Divinité. Adieu, ma très-aimable, je vous embrasse ; mais quand pourrai-je

(1) On voit en Provence plusieurs sortes d'arbres qui ne se dépouillent jamais de leurs feuilles, lesquelles demeurent vertes toute l'année ; tels sont l'olivier, l'oranger, les chênes-verts, et les lauriers, etc.

vous embrasser de plus près ? La vie est si courte ; ah ! voilà sur quoi il ne faut pas s'arrêter : c'est maintenant vos lettres que j'attends avec impatience.

(80.) *A la même.*

à Paris, mercredi 19 juin 1675.

Je vous assure, ma très-chère, qu'après l'adieu que je vous dis à Fontainebleau, et qui ne peut être comparé à nul autre, je n'en pouvois faire un plus douloureux que celui que je fis hier au cardinal de Retz, chez M. de Caumartin, à quatre lieues d'ici. J'y fus lundi dernier ; je le trouvai au milieu de ses trois fidèles amis ; leur contenance triste me fit venir les larmes aux yeux ; et quand je vis son Eminence avec sa fermeté, mais avec toute sa bonté et sa tendresse pour moi, j'eus peine à soutenir cette vue. Après le dîner, nous allâmes causer dans les plus agréables bois du monde, nous y fûmes jusqu'à six heures dans plusieurs sortes de conversations si bonnes, si tendres, si aimables, si obligeantes, et pour vous et pour moi,

que j'en suis pénétrée ; et je vous redis encore que vous ne sauriez trop l'aimer ni l'honorer. Madame de Caumartin arriva de Paris, et avec tous les hommes qui étoient restés au logis, elle vint nous trouver dans ce bois. Je voulus m'en retourner à Paris; ils m'arrêtèrent à coucher, sans beaucoup de peine : j'ai mal dormi : le matin, j'ai embrassé notre cher Cardinal avec beaucoup de larmes, et sans pouvoir dire un mot aux autres. Je suis revenue tristement ici, où je ne puis me remettre encore de cette séparation ; elle a trouvé la fontaine assez en train ; mais en vérité, elle l'auroit ouverte, quand elle auroit été fermée. Celle de madame de Savoie (1) doit ouvrir tous ses robinets. N'êtes-vous pas bien étonnée de cette mort du duc de Savoie (*Charles-Emmanuel*), si prompte et si peu attendue à quarante ans? Je suis fâchée que ce que vous mandez sur l'assemblée du Clergé n'ait point été lu ; la fidélité de la poste est quelquefois incommode. Ces Prélats donnent quatre millions

(1) Marie-Jeanne-Baptiste de Savoie-Nemours, duchesse de Savoie.

cinq cent mille livres ; c'est une fois plus qu'à l'autre assemblée : la manière dont on y traite les affaires est admirable ; M. le Coadjuteur vous en rendra compte. J'ai trouvé fort plaisant ce que vous dites de Lannoi (1), et de ce que l'on demande sous le nom d'établissement. Je dirai à mesdames de Villars et de Vins votre souvenir : c'est à qui sera nommé dans mes lettres.

Il y a eu quelques petites *tranchées* en Bretagne ; il y a eu même à Rennes une colique *pierreuse*. M. de Chaulnes voulut par sa présence dissiper le peuple ; il fut repoussé chez lui à coups de pierres ; il faut avouer que cela est bien insolent. La petite personne mande à sa sœur qu'elle voudroit être à Sully, et qu'elle meurt de peur tous les jours : vous savez bien ce qu'elle cherche en Bretagne.

M. le Duc fait le siége de Limbourg. M. le Prince est demeuré auprès du Roi ; vous pouvez juger de son horrible inquiétude. Je ne crois pas que mon fils soit à ce siége, non plus qu'à celui de Huy. Il

(1) Madame de Montrevel.

vous embrasse mille fois : j'attends toujours de ses lettres ; mais des vôtres, mon enfant, puis-je vous dire avec quelle impatience! je trouve comme vous, et peut-être plus que vous, qu'il y a loin d'un ordinaire à l'autre : ce tems qui me fâche quelquefois de courir si vite, s'arrête tout court, comme vous dites ; et enfin, nous ne sommes jamais contens. Je ne puis encore m'accoutumer à ne point vous voir, ni trouver, ni rencontrer ; ni espérer : je suis accablée de votre absence, et je ne sais point bien détourner mes idées. M. le Cardinal vous auroit un peu effacée ; mais vous êtes tellement mêlée dans notre commerce, qu'après y avoir bien regardé, il se trouve que c'est vous qui me le rendez si chér ; ainsi, je profite mal de votre philosophie : je suis ravie que vous vous sentiez aussi un peu de la foiblesse humaine.

Voilà un portrait qui s'est fait brusquement sur le Cardinal : celui qui l'a fait n'est point son intime ami ; il n'a nul dessein que le Cardinal le voie ; il n'a point prétendu le louer : le portrait m'a paru très-bon par toutes ces raisons : je vous

l'envoie, et vous prie de n'en donner aucune copie. On est si lassé de louanges en face, qu'il y a du ragoût à pouvoir être assuré que l'on n'a eu nul dessein de faire plaisir, et que voilà ce qu'on dit, quand on dit la vérité toute nue, toute naïve. On attend des nouvelles de Limbourg et d'Allemagne, cela tient tout le monde en inquiétude. Adieu, ma chère fille; votre portrait est aimable, on a envie de l'embrasser, tant il sort bien de la toile; j'admire de quoi je fais mon bonheur présentement.

Portrait de M. le Cardinal de Retz (1), *par M. le duc de la Rochefoucauld.*

« Paul de Gondi, cardinal de Retz, a » beaucoup d'élévation, d'étendue d'es- » prit, et plus d'ostentation que de vraie » grandeur de courage. Il a une mémoire » extraordinaire, plus de force que de

(1) Comme ce portrait n'a été imprimé ni dans la *Galerie des Peintures*, ni dans les *Mémoires* de MADEMOISELLE, où sont insérés la plupart des portraits qui furent faits dans ce tems-là, on a présumé que celui-ci seroit vu avec d'autant plus de plaisir, qu'il est fait de main de maître.

» politesse dans ses paroles ; l'humeur fa-
» cile, de la docilité et de la foiblesse à
» souffrir les plaintes et les reproches de
» ses amis ; peu de piété, quelque appa-
» rence de religion. Il paroît ambitieux
» sans l'être ; la vanité, et ceux qui l'ont
» conduit, lui ont fait entreprendre de
» grandes choses, presque toutes opposées
» à sa profession ; il a suscité les plus
» grands désordres de l'Etat, sans avoir
» un dessein formé de s'en prévaloir ; et
» bien loin de se déclarer ennemi du car-
» dinal Mazarin pour occuper sa place, il
» n'a pensé qu'à lui paroître redoutable, et
» à se flatter de la fausse vanité de lui être
» opposé. Il a su néanmoins profiter avec
» habileté des malheurs publics pour se
» faire Cardinal ; il a souffert sa prison
» avec fermeté, et n'a dû sa liberté qu'à sa
» hardiesse. La paresse l'a soutenu avec
» gloire durant plusieurs années, dans
» l'obscurité d'une vie errante et cachée ;
» il a conservé l'archevêché de Paris contre
» la puissance du cardinal Mazarin ; mais
» après la mort de ce Ministre, il s'en est
» démis, sans connoître ce qu'il faisoit,

» et sans prendre cette conjoncture pour
» ménager les intérêts de ses amis et les
» siens propres. Il est entré dans divers
» Conclaves, et sa conduite a toujours
» augmenté sa réputation. Sa pente natu-
» relle est l'oisiveté; il travaille néanmoins
» avec activité dans les affaires qui le pres-
» sent, et il se repose avec nonchalance
» quand elles sont finies. Il a une grande
» présence d'esprit; et il sait tellement
» tourner à son avantage les occasions que
» la fortune lui offre, qu'il semble qu'il
» les ait prévues et désirées. Il aime à ra-
» conter; il veut éblouir indifféremment
» tous ceux qui l'écoutent, par des aven-
» tures extraordinaires, et souvent son
» imagination lui fournit plus que sa mé-
» moire. Il est faux dans la plupart de ses
» qualités; et ce qui a le plus contribué à
» sa réputation, est de savoir donner un
» beau jour à ses défauts. Il est insensible
» à la haine et à l'amitié, quelques soins
» qu'il ait pris de paroître occupé de l'une
» ou de l'autre. Il est incapable d'envie et
» d'avarice, soit par vertu, soit par inap-
» plication. Il a plus emprunté de ses

» amis, qu'un particulier ne pouvoit es-
» pérer de pouvoir leur rendre ; il a senti
» de la vanité à trouver tant de crédit, et
» à entreprendre de s'acquitter. Il n'a
» point de goût ni de délicatesse ; il s'a-
» muse à tout, et ne se plaît à rien ; il
» évite avec adresse de laisser pénétrer
» qu'il n'a qu'une légère connoissance de
» toutes choses. La retraite qu'il vient de
» faire, est la plus éclatante et la plus
» fausse action de sa vie ; c'est un sacrifice
» qu'il fait à son orgueil, sous prétexte de
» dévotion ; il quitte la Cour, où il ne
» peut s'attacher ; il s'éloigne du monde
» qui s'éloigne de lui ».

(81.) *A la même.*

a Paris, mercredi 3 juillet 1675.

Mon Dieu, ma fille, que je m'accoutume peu à votre absence ! j'ai quelquefois de si cruels momens, quand je considère comme nous voilà placées, que je ne puis respirer ; et quelque soin que je prenne de détourner cette idée, elle revient toujours. Je demande pardon à votre philo-

sophie de vous faire voir tant de foiblesse ; mais une fois entre mille, ne soyez point fâchée que je me donne le soulagement de vous dire ce que je souffre si souvent, sans en rien dire à personne. Il est vrai que la Bretagne va encore nous éloigner ; c'est une rage : il semble que nous voulions nous aller jeter chacune dans la mer, et laisser toute la France entre nous deux : Dieu nous bénisse.

Je reçus, il y a deux jours, une lettre de M. le Cardinal, qui est à la veille d'entrer dans sa solitude ; je crois qu'elle ne lui ôtera de long-tems l'amitié qu'il a pour vous : je suis plus que satisfaite, en mon particulier, de celle qu'il me témoigne.

Je vous vois user de votre autorité pour faire prendre médecine à votre fils : je crois que vous faites fort bien. Ce n'est pas un rôle qui vous convienne mal que celui du commandement ; mais vous êtes heureuse que votre enfant ne vous ait jamais vu avaler une médecine ; votre exemple détruiroit vos raisonnemens. Je songe à votre frère : vous souvient-il comme il

vous contrefaisoit ? Je suis ravie que ce petit Marquis soit guéri : vous vous servirez du pouvoir que vous avez sur lui, pour le conduire ; j'ai bonne opinion de lui de vous aimer. Pour moi, je me suis fait saigner pour l'amour de vous ; je m'en porte fort bien. Un Médecin que j'ai vu chez madame de la Fayette, m'a priée de ne me point faire purger sitôt : il me donnera des pilules admirables : c'est le premier Médecin de MADAME, qui vaut mieux que tous les autres premiers Médecins.

Mais à propos, vous attendez mon conseil pour aller voir madame la Grande-Duchesse à Montélimart : M. de Grignan vous conseille d'y aller, et vous n'avez point d'équipage ; je ne comprends pas trop bien comme il l'entend ; mon avis c'est d'y aller tout doucement à pied : je devine à peu près le parti que vous aurez pris, et je l'approuve. On l'attend ici comme une espèce de *Colonne* et de *Mazarin*, pour la folie d'avoir quitté son mari, après quinze ans de séjour ; car pour tout le reste, on fait honneur à qui

il est dû : sa prison sera rude ; mais elle croit qu'on l'adoucira. Je suis persuadée qu'elle aimeroit fort cette *maison* *, qui n'est point à louer : ah ! qu'elle n'est point à louer ! et que l'autorité et la considération seront poussées loin, si la conduite du retour est habile !

Cela est plaisant, que tous les intérêts de *Quanto* et toute sa politique s'accordent avec le christianisme, et que le conseil de ses amis ne soit que la même chose avec celui de M. de Condom (*Bossuet*). Vous ne sauriez vous représenter le triomphe où elle est au milieu de ses ouvriers, qui sont au nombre de douze cents : le palais d'Apollidon et les jardins d'Armide en sont une légère description. La femme de son ami solide (*la Reine*) lui fait des visites, toute la famille tour à tour ; elle passe nettement devant toutes les Duchesses ; et celle (*madame de Richelieu*) qu'elle a placée, témoigne tous

* On comprend bien que cette *maison* est le cœur du Roi. On disoit en effet que la Grande-Duchesse n'avoit quitté l'Italie que dans l'espoir insensé de faire cette conquête.

les jours sa reconnoissance par les pas qu'elle a fait faire. Vous êtes bonne sur vos lamentations de Bretagne : je voudrois avoir Corbinelli ; vous l'aurez à Grignan, je vous le recommande ; et moi j'irai voir ces coquins qui jettent des pierres dans le jardin du patron. On dit qu'il y a cinq ou six cents bonnets bleus en Basse-Bretagne qui auroient bon besoin d'être pendus pour leur apprendre à parler : la Haute-Bretagne est sage, et c'est mon pays.

Mon fils me mande qu'il y a un détachement de dix mille hommes ; il n'en est pas : M. le Prince y est et M. le Duc ; mais on me dit hier qu'il n'y aura rien de dangereux, et qu'ils étoient pêle-mêle avec les ennemis, la rivière entre deux, comme disent les goujats. On ne dit rien de M. de Turenne, sinon qu'il est posté à souhait pour ne faire que ce qu'il lui plaira.

Il m'a paru que l'envie d'être approuvé de l'Académie d'Arles pourra vous faire avoir quelques *maximes* de M. de la Rochefoucauld. Le *portrait* vient de lui ; et ce qui me le fit trouver bon, et le montrer

au Cardinal, c'est qu'il n'a jamais été fait pour être vu : c'étoit un secret que j'ai forcé, par le goût que je trouvai à des louanges en absence, de la part d'un homme qui n'est ni intime ami, ni flatteur. Notre Cardinal trouva le même plaisir que moi, à voir que c'étoit ainsi que la vérité forçoit à parler de lui quand on ne l'aimoit guère, et qu'on croyoit qu'il ne le sauroit jamais *. Nous apprendrons bientôt comme il se trouve dans sa retraite : il faut souhaiter que Dieu s'en mêle, sans cela tout est mauvais.

Nous avons eu un froid étrange ; mais j'admire bien plus le vôtre ; il me semble qu'au moins de Juin je n'avois pas froid en Provence. Je vous vois dans une parfaite soltiude ; je vous plains moins qu'une autre; je garde ma pitié pour bien d'autres sujets, et pour moi-même la première. Je trouve qu'il est commode de connoître les lieux où sont les gens à qui l'on pense tou-

* Le cardinal de Retz qui, à cette époque, n'avoit point encore écrit ses *Mémoires*, paroît s'être ressouvenu de ce portrait, quand il y traça le caractère de M. de la Rochefoucauld.

jours : ne savoir où les prendre, fait une obscurité qui blesse l'imagination : votre chambre et votre cabinet me font mal ; et pourtant j'y suis quelquefois toute seule à songer à vous ; c'est que je ne me soucie point de tant m'épargner. Ne faites-vous point rétablir votre terrasse ? Cette ruine me déplaît, et vous ôte votre unique promenade. Voilà une lettre infinie ; mais savez-vous que cela me plaît de causer avec vous ? Tous mes autres commerces languissent, par la raison que les gros poissons mangent les petits. J'embrasse le petit Marquis ; dites-lui qu'il a encore une autre Maman au monde ; je crois qu'il ne se souvient pas de moi.

(82.) *A la même.*

à Paris, vendredi 12 juillet 1675.

C'EST une des belles chasses qu'il est possible, que celle que nous faisons après M. de B..... et M. de M..... Ils courent, ils se relaissent, ils se forlongent, ils rusent, mais nous sommes toujours sur la voie, nous avons le nez bon, et nous

les poursuivons toujours : si jamais nous les attrapons, comme je l'espère, je vous assure qu'ils seront bien bourrés; et puis je vous promets encore que, suivant le procédé noble des lévriers, nous les laisserons là pour jamais, et n'y toucherons pas. Je vous manderai la fin de tout ceci : je ne pense pas à quitter cette affaire; mais comme je vous empêche, sur l'amitié, d'être le plus grand Capitaine du monde, l'Abbé (*de Coulanges*) m'empêche d'être la personne la plus agitée et la plus occupée de vos affaires : il m'efface par son activité; il est vrai qu'étant jointe à son habileté, il doit battre plus de pays que moi; il le fait aussi, et dès sept heures du matin, il sort pour consulter les mots, les points et les virgules de cette transaction. Au reste, il y a quelquefois des disputes avec mademoiselle de Méri; mais savez-vous ce qui les cause? c'est assurément l'exactitude de l'Abbé, beaucoup plus que l'intérêt : mais quand l'arithmétique est offensée, et que la règle de deux et deux sont quatre est blessée en quelque chose, le bon Abbé est hors de lui; c'est son

humeur, il faut le prendre sur ce pied-là : d'un autre côté, mademoiselle de Méri a un style tout différent ; quand, par esprit ou par raison, elle soutient un parti, elle ne finit plus, elle le pousse ; l'Abbé se sent suffoqué par un torrent de paroles ; il se met en colère, et en sort par faire l'oncle, et dire qu'on se taise : on lui dit qu'il n'a point de politesse ; *politesse* est un nouvel outrage, et tout est perdu, on ne s'entend plus ; il n'est plus question de l'affaire ; ce sont les circonstances qui sont devenues le principal : en même tems, je me mets en campagne, je vais à l'un, je vais à l'autre, comme le cuisinier de la Comédie (1) ; mais je finis mieux, car on en rit ; et au bout du compte, que le lendemain mademoiselle de Méri retourne au bon Abbé, et lui demande son avis, bonnement il le lui donnera, et la servira ; il a ses humeurs, quelqu'un est-il parfait ? Je vous réponds toujours d'une chose, c'est qu'il n'y aura qu'à rire de leurs disputes, tant que j'en serai témoin.

Adieu, ma très-chère enfant, je ne sais

(1) *Voy.* la scène IV de l'acte IV de l'*Avare* de Molière.

point de nouvelles. Notre Cardinal se porte très-bien ; écrivez-lui, et qu'il ne s'amuse point à ravauder et répliquer à Rome ; il faut qu'il obéisse, et qu'il use ses vieilles calottes, comme dit le gros Abbé (*de Pontcarré*), qui se plaint de votre silence. M. de la Rochefoucauld vous mande que sa goutte est parfaitement revenue, et qu'il croit que la pauvreté reviendra aussi ; du moins il ne sent point le plaisir d'être riche, avec les douleurs qui le font mourir.

(83.) *A la même.*

à Paris, vendredi 26 juillet 1675.

Il me semble, ma très-chère, que je ne vous écrirai aujourd'hui qu'une petite lettre, parce qu'il est fort tard. Croiriez-vous bien que je reviens de l'Opéra avec M. et madame de Pompone, l'abbé Arnauld (1), madame de Vins, la bonne Troche et d'Hacqueville? La fête se faisoit pour l'abbé Arnauld, qui n'en a pas vu depuis Urbain VIII, qu'il étoit à Rome

(1) Frère aîné de M. de Pompone.

avec M. d'Angers (1) : il a été fort content. Je suis chargée des complimens de toute sa loge ; mais sur-tout de M. de Pompone, qui vous prie bien sérieusement de compter sur son amitié, malgré votre absence.

Je vis hier madame la Grande-Duchesse; elle me parut comme vous me l'aviez dépeinte : l'ennui est écrit et gravé sur son visage ; mais je crois qu'elle reprendra ici sa joie et sa beauté : elle a fort bien réussi à Versailles ; le Roi la trouve aimable, et lui adoucira sa prison : sa beauté n'effraie pas, et l'on se fait une belle âme de la plaindre et de la louer. Elle fut transportée de Versailles et des caresses de sa noble famille : elle n'avoit point vu M. le Dauphin, ni MADEMOISELLE. Comme sa réputation n'a jamais eu, ni tour, ni atteinte, il y aura une sorte de charité à la divertir. Elle me parla fort de vous et de votre beauté : je lui dis, comme de moi, ce

(1) Henri Arnauld, oncle de M. de Pompone, connu d'abord sous le nom d'abbé de Saint-Nicolas, depuis évêque d'Angers, et l'un des plus saints Prélats qu'ait eu l'église de France.

que vous me mandez ; c'est que vous subsistez encore sur l'air de Paris ; elle le croit, et que les airs et les pays chauds donnent la mort ; elle ne pouvoit se taire du mauvais souper qu'elle vous avoit donné (1) : elle étoit fort contente de M. de Grignan, et de Ripert qui l'avoit relevée de son carrosse versé. Elle a dans la tête madame de C...... comme la plus folle, la plus hardie, la plus coquette, la plus extravagante personne qu'elle ait jamais vue ; et qu'on lui dise que madame la Grande-Duchesse n'a remarqué qu'elle dans la Provence, quelle gloire ! et voilà ce que c'est.

J'ai si bien fait que madame de Monaco est toujours malade : si elle avoit de la santé, il faudroit quitter la partie ; sa faveur est délicieuse entre MONSIEUR et MADAME. Je crains que madame de Langeron ne se console, et si j'ai fait de mon mieux. Vous expliquez et comprenez fort bien le *fantôme* ; on le dit présentement

(1) A Pierrelate, petite ville du Bas-Dauphiné, où madame de Grignan s'étoit rendue pour saluer madame la Grande-Duchesse à son passage.

pour dire un *stratagême*. Nos voyages sont suspendus, comme je vous ai dit; je m'en irai avec M. d'Harouïs, nous prendrons notre tems; la Bretagne est plus enflammée que jamais. Madame de Chaulnes n'est pas prisonnière en forme; mais une de ses amies voudroit de tout son cœur qu'elle ne fût pas à Rennes, d'où elle ne peut sortir, à cause des désordres qui sont tels que je vous les ai dits.

La Cour s'en va à Fontainebleau; c'est MADAME qui le veut. Il est certain que l'ami de *Quantova* (*madame de Montespan*) dit à sa femme et à son Curé par deux fois, Soyez persuadés que je n'ai pas changé les résolutions que j'avois en partant; fiez-vous à ma parole, et instruisez les curieux de mes sentimens.

Mademoiselle d'Armagnac est mariée à ce Cadaval (1); elle est belle et jolie; c'est le chevalier de Lorraine qui l'épouse: elle fait pitié d'aller chercher si loin la consommation. Adieu, ma très-chère enfant, je ne sais si c'est que le cardinal de Retz

(1) Nugno-Alvare Péréira de Mello, duc de Cadaval en Portugal.

m'a priée d'avoir soin de vos intérêts ; mais je languis quand je ne fais rien pour vous ; sa recommandation fait plus en moi que sa bénédiction. Mandez-moi toujours extrêmement de vos nouvelles : rien n'est petit à cet égard, rien n'est indifférent.

(84.) *à M. de Grignan.*

à Paris, ce 31 juillet 1675.

C'est à vous que je m'adresse, mon cher Comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France ; c'est celle de M. de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles : le Roi en a été affligé, comme on doit l'être de la mort du plus grand Capitaine et du plus honnête homme du monde ; toute la Cour fut en larmes, et M. de Condom pensa s'évanouir. On étoit prêt d'aller se divertir à Fontainebleau, tout a été rompu ; jamais un homme n'a été regretté si sincèrement ; tout ce quartier où il a logé, et tout Paris,

et tout le peuple étoit dans le trouble et dans l'émotion ; chacun parloit et s'attroupoit pour regretter ce Héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort : après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent pas d'admirer, vous n'avez plus qu'à y ajouter le dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avoit le plaisir de voir décamper l'armée des ennemis devant lui ; et le 27, qui étoit samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche : son dessein étoit de donner sur l'arrière-garde, et il mandoit au Roi à midi que dans cette pensée, il avoit envoyé dire à Brissac qu'on fît les prières de quarante heures. Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il enverra un courrier pour apprendre au Roi la suite de cette entreprise : il cachette sa lettre, et l'envoie à deux heures. Il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes : on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon, qui le coupe par le milieu du corps, et vous pouvez penser les cris et

les pleurs de cette armée : le courrier part à l'instant, il arriva lundi, comme je vous ai dit ; de sorte qu'à une heure l'une de l'autre, le Roi eut une lettre de M. de Turenne, et la nouvelle de sa mort. Il est arrivé depuis un Gentilhomme de M. de Turenne, qui dit que les armées sont assez près l'une de l'autre ; que M. de Lorges commande à la place de son oncle, et que rien ne peut être comparable à la violente affliction de cette armée. Le Roi a ordonné en même tems à M. le Duc d'y courir en poste en attendant M. le Prince qui doit y aller ; mais comme sa santé est assez mauvaise, et que le chemin est long, tout est à craindre dans cet entretems : c'est une cruelle chose que cette fatigue pour M. le Prince, Dieu veuille qu'il en revienne. M. de Luxembourg demeure en Flandres pour y commander en chef : les Lieutenans-Généraux de M. le Prince, sont messieurs de Duras et de la Feuillade. Le maréchal de Créqui demeure où il est. Dès le lendemain de cette nouvelle, M. de Louvois proposa au Roi de réparer cette perte, en faisant huit Généraux au lieu

d'un, c'est y gagner *. En même tems on fit huit Maréchaux de France ; savoir : M. de Rochefort (1), à qui les autres doivent un remercîment ; messieurs de Luxembourg, Duras, la Feuillade, d'Estrades, Navailles, Schomberg et Vivonne ; en voilà huit bien comptés : je vous laisse méditer sur cet endroit. Le Grand-Maître (2) étoit au désespoir, on l'a fait Duc ; mais que lui donne cette dignité ? Il a les honneurs du Louvre par sa charge ; il ne passera point au Parlement à cause des conséquences, et sa femme ne veut de tabouret qu'à Bouillé (3) : cependant c'est une grâce ; et s'il étoit veuf, il épouseroit quelque jeune veuve. Vous savez la haine du comte de Grammont pour Rochefort ; je le vis

* Madame de Cornuel disoit que c'étoit *la monnoie de Turenne* : il est singulier que ce joli mot, si connu, ait échappé à madame de Sévigné.

(1) M. de Louvois voulant faire M. de Rochefort maréchal de France, n'y pouvoit parvenir qu'en proposant les sept autres, qui étoient plus anciens lieutenans-généraux que M. de Rochefort.

(2) Le comte du Lude, grand-maître de l'artillerie.

(3) Renée-Eléonore de Bouillé, première femme du comte du Lude, passoit sa vie à Bouillé, par un goût singulier qu'elle avoit pour la chasse.

hier, il est enragé ; il lui a écrit, et l'a dit au Roi. Voici la lettre :

Monseigneur,

La faveur l'a pu faire autant que le mérite (1).

C'est pourquoi je ne vous en dirai pas davantage.

Le comte de Grammont.

Adieu, Rochefort.

Je crois que vous trouverez ce compliment, comme on l'a trouvé ici. Il y a un Almanach que j'ai vu, c'est de Milan : on y lit au mois de Juillet : *Mort subite d'un Grand ;* et au mois d'Août : *Ah, que vois-je !* On est ici dans des craintes continuelles : cependant nos six mille hommes sont partis pour abîmer notre Bretagne ; ce sont deux Provençaux (1) qui ont cette commission. M. de Pompone a recommandé nos pauvres terres. M. de Chaulnes et M. de Lavardin sont au désespoir : voilà

(1) Vers du *Cid.*

(2) Le bailli de Forbin, dont il a été mention ci-devant, et le marquis de Vins, capitaine-lieutenant de la seconde compagnie des Mousquetaires du Roi.

ce qui s'appelle des dégoûts. Si jamais vous faites les fous, je ne souhaite pas qu'on vous envoie des Bretons pour vous corriger: admirez combien mon cœur est éloigné de toute vengeance. Voilà, mon cher Comte, tout ce que nous savons jusqu'à l'heure qu'il est : en récompense d'une très-aimable lettre, je vous en écris une qui vous donnera du déplaisir ; j'en suis, en vérité, aussi fâchée que vous. Nous avons passé tout l'hiver à entendre conter les divines perfections de ce Héros : jamais un homme n'a été si près d'être parfait ; et plus on le connoissoit, plus on l'aimoit, et plus on le regrette. Adieu, Monsieur et Madame, je vous embrasse mille fois. Je vous plains de n'avoir personne à qui parler de cette grande nouvelle ; il est naturel de communiquer tout ce qu'on pense là-dessus. Si vous êtes fâchés, vous êtes comme nous sommes ici.

(85.) *à Madame* DE GRIGNAN.

à Paris, vendredi 15 août 1675.

JE voudrois mettre tout ce que vous m'écrivez de M. de Turenne dans une oraison funèbre : vraiment votre style est d'une énergie et d'une beauté extraordinaires, vous étiez dans les bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. Ne croyez point, ma fille, que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci ; ce fleuve qui entraîne tout, n'entraîne pas sitôt une telle mémoire, elle est consacrée à l'immortalité. J'étois l'autre jour chez M. de la Rochefoucauld avec madame de Lavardin, madame de la Fayette et M. de Marsillac. M. le Premier y vint : la conversation dura deux heures sur les divines qualités de ce véritable Héros : tous les yeux étoient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire comme la douleur de sa perte est profondément gravée dans les cœurs : vous n'avez rien par-dessus nous que le soulagement de soupirer tout haut,

et d'écrire son panégyrique. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme ; tout le monde en étoit plein pendant sa vie ; et vous pouvez penser ce que fait sa perte pardessus ce qu'on étoit déjà : enfin, ne croyez point que cette mort soit ici comme celle des autres. Vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, sans croire que la dose de votre douleur l'emporte sur la nôtre. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avoit pour lui ; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état : on ne sauroit comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur : sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême ; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il étoit plein sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes ; une charité généreuse et

chrétienne. Vous ai-je dit comme il r'habilla ce régiment Anglois ? il lui en coûta quatorze mille francs, et il resta sans argent. Les Anglois ont dit à M. de Lorges, qu'ils acheveroient de servir cette campagne pour venger la mort de M. de Turenne; mais qu'après cela ils se retireroient, ne pouvant obéir à d'autres que lui. Il y avoit de jeunes soldats qui s'impatientoient un peu dans les marais, où ils étoient dans l'eau jusqu'aux genoux; et les vieux soldats leur disoient; « Quoi, vous » vous plaignez; on voit bien que vous ne » connoissez pas M. de Turenne; il est » plus fâché que nous quand nous sommes » mal; il ne songe, à l'heure qu'il est, » qu'à nous tirer d'ici; il veille quand » nous dormons; c'est notre père; on voit » bien que vous êtes jeunes » : et c'est ainsi qu'ils les rassuroient. Tout ce que je vous mande est vrai; je ne me charge point des fadaises dont on croit faire plaisir aux gens éloignés; c'est abuser d'eux, et je choisis bien plus ce que je vous écris que ce que je vous dirois, si vous étiez ici. Je reviens à son âme : c'est donc une chose à remar-

quer que nul dévot ne s'est avisé de douter que Dieu ne l'eût reçue à bras ouverts, comme une des plus belles et des meilleures qui soient jamais sorties de ses mains : méditez sur cette confiance générale de son salut, et vous trouverez que c'est une espèce de miracle qui n'est que pour lui. Vous verrez dans les nouvelles les effets de cette grande perte.

Le Roi a dit d'un certain homme, dont vous aimiez assez l'absence cet hiver, qu'il n'avoit ni cœur, ni esprit; rien que cela. Madame de Rohan, avec une poignée de gens, a dissipé et fait fuir les mutins qui s'étoient attroupés dans son Duché de Rohan. Les troupes sont à Nantes, commandées par Forbin ; car de Vins est toujours subalterne. L'ordre de Forbin est d'obéir à M. de Chaulnes ; mais comme ce dernier est dans son Fort-Louis, Forbin avance et commande toujours. Vous entendez bien ce que c'est que ces sortes d'honneurs en idée, que l'on laisse sans action à ceux qui commandent. M. de Lavardin avoit fort demandé le commandement; il a été à la tête d'un vieux régi-

ment (1), et prétendoit que cet honneur lui étoit dû ; mais il n'a pas eu contentement. On dit que nos mutins demandent pardon ; je crois qu'on leur pardonnera, moyennant quelques pendus. On a ôté M. de Chamillard qui étoit odieux à la Province, et l'on a donné pour Intendant de ces troupes M. de Marillac, qui est fort honnête homme. Ce ne sont plus ces désordres qui m'empêchent de partir, c'est autre chose que je ne veux pas quitter ; je n'ai pu même aller à Livry, quelqu'envie que j'en aie, il faut prendre le tems comme il vient ; on est assez aise d'être au milieu des nouvelles, dans ces terribles conjonctures.

Ecoutez, je vous prie, encore un mot de M. de Turenne. Il avoit fait connoissance avec un Berger qui savoit très-bien les chemins et le pays ; il alloit seul avec lui, et faisoit poster ses troupes, selon le récit que cet homme lui faisoit : il aimoit ce Berger, et le trouvoit d'un sens admirable : il disoit que le colonel Bec étoit venu comme cela, et qu'il croyoit que ce

(1) Du régiment de Navarre, l'un des six vieux.

Berger feroit sa fortune comme lui. Quand il eut fait passer ses troupes à loisir, il se trouva content, et dit à M. de Roye : « Tout de bon, il me semble que cela » n'est pas trop mal ; et je crois que M. de » Montécuculli trouveroit assez bien ce » que l'on vient de faire ». Il est vrai que c'étoit un chef-d'œuvre d'habileté. Madame de Villars a vu une autre relation depuis le jour du combat, où l'on dit que dans le passage du Rhin, le chevalier de Grignan fit encore des merveilles de valeur et de prudence : Dieu le conserve ; car le courage de M. de Turenne semble être passé à nos ennemis : ils ne trouvent plus rien d'impossible.

Depuis la défaite du maréchal de Créqui, M. de la Feuillade a pris la poste, s'en est venu droit à Versailles, où il surprit le Roi, et lui dit : « Sire, les uns » font venir leurs femmes (*c'est Rochefort*), les autres viennent les voir : pour » moi, je viens voir une heure Votre » Majeste, et la remercier mille et mille » fois ; je ne verrai que Votre Majesté, » car ce n'est qu'à Elle que je dois tout ».

Il causa assez long-tems, et puis prit congé, et dit : « Sire, je m'en vais, je vous sup-» plie de faire mes complimens à la Reine, » à M. le Dauphin, à ma femme et à mes » enfans », et s'en alla remonter à cheval; et en effet, il n'a vu âme vivante. Cette petite équipée a fort plu au Roi, qui a raconté, en riant, comme il étoit chargé des complimens de M. de la Feuillade. Il n'y a qu'à être heureux, tout réussit.

(86.) *A la même.*

à Paris, lundi 26 août 1675.

Je revins samedi matin de Livry; j'allai l'après-dînée chez madame de Lavardin, qui vous a écrit un billet, en vous envoyant une relation : cette Marquise vous aime beaucoup, et vous lui répondez sans doute, comme vous savez si bien faire; elle s'en va de son côté, et d'Harouïs et moi du nôtre : les vacances de la chicane font partir bien des gens. La Cour est partie ce matin pour Fontainebleau; le souvenir qui m'est resté de ce lieu * me fait encore

* Où elle s'étoit séparée de sa fille.

trembler ; mais enfin, on y va pour se divertir : Dieu veuille que nous ne soyons point assommés pendant ce tems-là. Le siége de Trèves se pousse vivement : s'il y a quelque balle qui ait reçu la commission de tuer le maréchal de Créqui, elle n'aura pas de peine à le trouver, car on dit qu'il s'expose comme un désespéré.

M. le Prince est à l'armée d'Allemagne; il a dit à un homme qui l'a vu depuis peu : « Je voudrois bien avoir causé seulement » deux heures avec l'ombre de M. de » Turenne, pour prendre la suite de ses » desseins, pour entrer dans ses vues, et » me mettre au fait des connoissances qu'il » avoit de ce pays, et des manières de » peindre du Montécuculli ». Et quand cet homme-là lui dit : « Monseigneur, » vous vous portez bien, Dieu vous con- » serve, pour l'amour de vous et de la » France » ! M. le Prince ne répondit qu'en haussant les épaules.

Mon fils me mande que le prince d'Orange fait mine de vouloir assiéger le Quesnoy, et que si cela est, ils sont à la veille d'une action. M. de Luxembourg a

bien envie de faire parler de lui; il est bien heureux, car il a bien entretenu l'ombre de M. le Prince : enfin, on tremble de tous côtés. J'ai demandé à M. de Louvois le régiment de Sanzei à pur et à plein, avec la permission de vendre le guidon, bien entendu que le pauvre Sanzei seroit mort, dont on n'a encore aucune nouvelle. Le vicomte de Marsilly est mon résident auprès du Ministre, et s'est chargé de la réponse; je voudrois qu'elle fût apportée par M. de Sanzei. Vous croyez bien que si madame de Sanzei pouvoit y avoir la moindre prétention, je ne l'aurois pas barrée, moi qui respecte Saint-Hérem pour le régiment Royal : mais le Roi qui avoit donné ce petit régiment à Sanzei, le donnera à quelqu'autre. Pour celui de Picardie, il n'y faut pas penser, à moins que de vouloir être abîmé dans deux ans; mais c'est mal dit *abîmé*, c'est *déshonoré*; car, comme il n'est plus permis de se ruiner ni d'emprunter, comme autrefois, on demeure tout court, avec infamie. Ce second Chénoise, neveu de Saint-Hérem, est ressuscité depuis deux jours; il étoit

prisonnier des Allemands ; c'est là où nous devrions trouver M. de Sanzei. Pour le pauvre petit Froulai, il a fallu remuer et retourner, et regarder quinze cents hommes morts en un endroit du combat, pour trouver ce pauvre garçon qu'on a enfin reconnu, percé de dix ou douze coups : sa pauvre mère demande sa charge de Grand-Maréchal-des-logis (*de la Maison du Roi*), qu'elle a achetée ; elle crie et pleure ; on lui répond qu'on verra ; et vingt-deux ou vingt-trois personnes demandent cette charge. Pour dire le vrai, on reconnoît tous les jours que jamais une défaite n'a été si remplie de désordre et de confusion, que celle du maréchal de Créqui. Je vis samedi la Maréchale chez M. de Pompone ; elle n'est pas reconnoissable.

Ne croyez pas, ma fille, que la mort de M. de Turenne ait passé ici aussi vite que les autres nouvelles ; on en parle et on le pleure encore tous les jours : heureux ceux, comme vous dites, qui n'ont pas fait la moindre attention sur cette perte ! La déroute qui est arrivée depuis, a bien

renouvelé les éloges du Héros. Vous m'avez fait grand plaisir d'avoir frissonné de ce qu'a dit Saint-Hilaire ; il n'est pas mort, il vivra avec son bras gauche, et jouira de la beauté et de la fermeté de son âme. Je crois que vous aurez été bien étonnée de voir une petite défaite de notre côté ; vous n'en avez jamais vu, depuis que vous êtes au monde. Il n'y a que le Coadjuteur qui en ait profité, en donnant un air si nouveau et si spirituel à sa harangue, que cet endroit en a fait tout le prix, au moins pour les Courtisans ; car toutes les bonnes têtes l'ont loué depuis le commencement jusqu'à la fin. Je dînai samedi avec le Coadjuteur et le bel Abbé : je suis ravie quand je vois quelque Grignan.

Enfin, ma chère enfant, cherchez bien dans toute la Cour et dans toute la France, il n'y a que moi qui, ayant une fille si parfaitement aimée, soit privée de la joie de la voir et de passer ma vie avec elle : ce sont des règles de la Providence, auxquelles je ne puis me soumettre qu'avec des peines infinies : nous faisons donc bien

de nous écrire, puisque c'est tout ce que nous avons. Je comprends l'occupation que vous donnent mes lettres, et combien elles vous détournent de certains devoirs : vous perdez connoissance, dites-vous; je souffre deux fois la semaine que l'on m'en dise autant : il ne faut point d'autre livre que ces abominables lettres que je vous écris; je vous défie de les lire tout de suite; mais, ma fille, vous en êtes contente, c'est assez. Voilà le gros Abbé qui me dit cent folies de mon voyage de Bretagne : nous trouvons que je n'ai pris ma résolution que depuis ce que j'ai su du désordre des séditieux; il dit que je ne veux pas perdre une si belle occasion, que je ne retrouverai peut-être de ma vie.

Le chevalier de Lorraine est arrivé auprès de Monsieur, comme si de rien n'étoit; il a trouvé quelque charitable personne qui l'a remis dans le bon ou le mauvais chemin : cette petite nouvelle n'a pas donné beaucoup d'attention; elle a paru une misère qui n'a pas tenu sa place devant la mort de M. de Turenne, et tout ce qui s'en est ensuivi. Madame d'Armagnac est

accouchée d'un fils, et madame de Louvigny d'un fils aussi; madame la princesse d'Harcourt d'une fille, madame la Duchesse d'une fille; mais il y a déjà huit jours.

Notre Cardinal est encore à Saint-Michel, je m'en vais lui écrire, il le trouve bon. L'abbé de Pontcarré est très-digne de vos lettres; il les aime et sait les lire; il m'en fait part, et puis il les cache précieusement; vous ne sauriez croire le tour surprenant et agréable que vous donnez sans y penser à toutes choses.

Mademoiselle est arrivée pour se baigner; elle ne va point à Fontainebleau. J'embrasse de tout mon cœur M. de Grignan et mes petits-enfans; mais, ma très-belle et très-aimable, je suis à vous par-dessus tout : vous savez combien je suis loin de la radoterie qui fait passer violemment l'amour maternel aux petits-enfans; le mien est demeuré tout court au premier étage, et je n'aime ce petit peuple que pour l'amour de vous.

(87.) *A la même.*

à Paris, vendredi 6 septembre 1675.

Je vous regrette, ma chère enfant; et cette rage de m'éloigner encore de vous, et de voir pour quelques jours notre commerce dégingandé, me donne une véritable tristesse. Pour achever l'agrément de mon voyage, *Hélène* ne vient pas avec moi; j'ai tant tardé qu'elle est dans son neuf; j'ai *Marie* qui jette sa gourme, comme vous savez; mais ne soyez point en peine de moi, je m'en vais un peu essayer de n'être pas servie si fort à ma mode, et d'être un peu dans la solitude; j'aimerai à connoître la docilité de mon esprit, et je suivrai les exemples de courage et de raison que vous me donnez. Madame de Coulanges ne fait-elle pas aussi des merveilles de s'ennuyer à Lyon? Ce seroit une belle chose que je ne susse vivre qu'avec les gens qui me sont agréables : je me souviendrai de vos sermons; je m'amuserai à payer mes dettes, et à manger mes provisions : je penserai beaucoup à vous, ma

très-belle, je lirai, je marcherai, j'écrirai, je recevrai de vos lettres; hélas! la vie ne se passe que trop : on respire partout. Je porte une infinité de remèdes bons ou mauvais; il n'y en a pas un qui n'ait été la médecine de mes voisins : j'espère que cette boutique me sera fort inutile, car je me porte extrêmement bien.

Je fus avant-hier toute seule à Livry, me promener délicieusement avec la lune; il n'y avoit aucun serein; j'y fus depuis six heures du soir jusqu'à minuit, et me suis fort bien trouvée de cette petite équipée; je devois bien cet adieu à la belle Diane et à l'aimable Abbaye. Il n'a tenu qu'à moi d'aller à Chantilly, en très-bonne compagnie; mais je ne me suis pas trouvée assez libre pour faire un si joli voyage; ce sera pour le printems qui vient. J'ai été tantôt chez Mignard, pour voir le portrait de Louvigny : il est parlant; mais je n'ai pas vu Mignard; il peignoit madame de Fontevrauld, que j'ai regardée par le trou de la porte; je ne l'ai pas trouvée jolie : l'abbé Têtu étoit auprès d'elle, dans un charmant badinage; les Villars étoient à

ce trou avec moi : nous étions plaisantes.

M. le Prince est un peu étonné d'être sur la défensive, et de se reculer et se retrancher vers Schlestat : la goutte et le mois d'octobre ne diminueront pas son chagrin. Pour moi, j'emporte l'inquiétude de mon fils ; il me semble que je m'en vais avoir la tête dans un sac pendant dix ou douze jours ; et vous jugez bien que, sans de bonnes raisons, je ne quitterois pas Paris dans ce tems de nouvelles. Saint-Thou avoit songé, la veille qu'il a été tué, qu'il avoit eu un démêlé avec le prince d'Orange, et qu'il lui avoit dit de si bonnes injures, que ce Prince l'avoit fait maltraiter par ses gardes : il conta ce songe, et ce fut par ses gardes qu'il fut tué sottement ; car il ne voulut jamais de quartier, quoiqu'il fût seul contre deux cents : c'est une belle pensée ; tout le monde se moque de lui, quoique Voiture nous ait appris que c'est fort mal fait de se moquer des trépassés. La pauvre Sanzei est tiraillée par de ridicules espérances que son mari n'est point mort, et veut attendre la fin du siége de Trèves pour prendre son deuil.

Adieu, ma très-aimable, je ne puis vous dire combien je suis à vous, quoique je dise un peu plus que vous ce que je sens.

(88.) *A la même.*

Mardi 17 septembre 1675.

Voici une bizarre date. *Je suis dans un bateau, dans le courant de l'eau, fort loin de mon château :* je pense même que je puis achever, *ah, quelle folie !* car les eaux sont si basses, et je suis si souvent engravée, que je regrette mon équipage qui ne s'arrête point et qui va son train. On s'ennuie sur l'eau, quand on y est seule ; il faut un petit comte des Chapelles et une mademoiselle de Sévigné. Mais enfin, c'est une folie de s'embarquer, quand on est à Orléans, et peut-être même à Paris ; c'est pour dire une gentillesse : il est vrai cependant qu'on se croit obligé de prendre des bateliers à Orléans, comme à Chartres d'acheter des chapelets.

Je vous ai mandé comme j'avois vu

l'abbé d'Effiat dans sa belle maison : je vous écrivis de Tours ; je vins à Saumur, où nous vîmes Vineuil ; nous repleurâmes M. de Turenne ; il en a été vivement touché ; vous le plaindrez, quand vous saurez qu'il est dans une Ville où personne n'a vu le Héros. Vineuil est bien vieilli, bien toussant, bien crachant, et dévot, mais toujours de l'esprit ; il vous fait mille et mille complimens. Il y a trente lieues de Saumur à Nantes ; nous avons résolu de les faire en deux jours, et d'arriver aujourd'hui à Nantes : dans ce dessein, nous allâmes hier deux heures de nuit : nous nous engravâmes, et nous demeurâmes à deux cents pas de notre hôtellerie, sans pouvoir aborder. Nous revînmes au bruit d'un chien, et nous arrivâmes à minuit dans un *tugurio* plus pauvre, plus misérable qu'on ne peut vous le représenter : nous n'y avons trouvé que deux ou trois vieilles femmes qui filoient, et de la paille fraîche, sur quoi nous avons tous couché sans nous déshabiller ; j'aurois bien ri, sans l'Abbé, que je meurs de honte d'exposer ainsi à la fatigue d'un

voyage. Nous nous sommes rembarqués à la pointe du jour, et nous étions si parfaitement établis dans notre gravier, que nous avons été près d'une heure avant que de reprendre le fil de notre discours : nous voulons, contre vent et marée, arriver à Nantes; nous ramons tous. J'y trouverai de vos lettres; et comme on m'a dit que la poste va passer à Ingrande, je vais y laisser celle-ci chemin faisant. Je me porte très-bien, il ne me faudroit qu'un peu de causerie. Je vous écrirai de Nantes, comme vous pouvez penser. Je suis impatiente de savoir de vos nouvelles, et de l'armée de M. de Luxembourg; cela me tient fort au cœur; il y a neuf jours que j'ai ma tête dans ce sac. L'histoire des Croisades est très-belle, sur-tout pour ceux qui ont lu le Tasse, et qui revoient leurs vieux amis en prose et en histoire; mais je suis servante du style de l'Auteur. La vie d'Origène est divine *.

* C'est l'ouvrage de Dufossé de Port-Royal. Il venoit de paroître avec la *Vie de Tertullien* du même Auteur.

(89.) *A la même.*

Aux Rochers, dimanche 29 septembre 1675.

Je vous ai écrit, ma fille, de tous les lieux où je l'ai pu ; et comme je n'ai pas eu un soin si exact pour notre cher d'Hacqueville, ni pour mes autres amis, ils ont été dans des peines de moi, dont je leur suis trop obligée : ils ont fait l'honneur à la Loire, de croire qu'elle m'avoit abîmée : hélas, la pauvre créature ! je serois la première à qui elle eût fait ce mauvais tour ; je n'ai eu d'incommodité que parce qu'il n'y avoit pas assez d'eau dans cette rivière. D'Hacqueville me mande qu'il ne sait que vous dire de moi, et qu'il craint que son silence sur mon sujet ne vous inquiète. N'êtes-vous pas trop aimable d'avoir bien voulu paroître assez tendre à mon égard, pour qu'on vous épargne sur les moindres choses ? Vous m'avez si bien persuadée la première, que je n'ai eu d'attention qu'à vous écrire très-exactement. Je partis donc de la Silleraye le lendemain du jour que je vous écrivis, qui fut le mercredi ; M. de

Lavardin me mit en carrosse, et M. d'Harouïs m'accabla de provisions. Nous arrivâmes ici jeudi ; je trouvai d'abord mademoiselle du Plessis plus affreuse, plus folle et plus impertinente que jamais : son goût pour moi me déshonore ; *je jure sur ce fer* de n'y contribuer d'aucune douceur, d'aucune amitié, d'aucune approbation ; je lui dis des rudesses abominables ; mais j'ai le malheur qu'elle tourne tout en raillerie : vous devez en être persuadée après le soufflet dont l'histoire a pensé faire mourir Pomenars de rire. Elle est donc toujours auprès de moi ; mais elle fait la grosse besogne, je ne m'en incommode point ; la voilà qui me coupe des serviettes. J'ai trouvé ces bois d'une beauté et d'une tristesse extraordinaires ; tous les arbres que vous avez vus petits sont devenus grands et droits, et beaux en perfection ; ils sont élagués, et font une ombre agréable ; ils ont quarante et cinquante pieds de hauteur : il y a un petit air d'amour maternel dans ce détail ; songez que je les ai tous plantés, et que je les ai vus, comme dit M. de Montbazon (1),

(1) M. de Montbazon l'avoit dit de ses propres enfans.

pasplus grands que cela. C'est ici une solitude faite exprès pour y bien rêver; vous en feriez bien votre profit, et je n'en use pas mal : si les pensées n'y sont pas tout à fait noires, elles y sont tout au moins gris-brun; j'y pense à vous à tout moment; je vous regrette, je vous souhaite : votre santé, vos affaires, votre éloignement, que pensez-vous que tout cela fasse entre chien et loup? Il faut regarder la volonté de Dieu bien fixement, pour envisager sans désespoir tout ce que je vois, dont assurément je ne vous entretiendrai pas.

Ne soyez point en peine de l'absence d'*Hélène*, *Marie* me fait fort bien; je ne m'impatiente point; ma santé est comme il y a six ans : je ne sais d'où me revient cette fontaine de Jouvence : mon tempérament fait précisément ce qui m'est nécessaire : je lis et je m'amuse; j'ai des affaires que je fais devant l'Abbé, comme s'il étoit derrière la tapisserie; tout cela avec cette jolie espérance, empêche, comme vous dites, qu'on ne fasse la dépense d'une corde pour se pendre. Je trouvai l'autre jour une lettre de vous, où vous m'appelez *ma bonne maman*; vous

aviez dix ans, vous étiez à Sainte-Marie, et vous me contiez la culbute de madame Amelot, qui de sa salle se trouva dans une cave ; il y a déjà du bon style à cette lettre. J'en ai trouvé mille autres qu'on écrivoit à mademoiselle de Sévigné : toutes ces circonstances sont bien heureuses pour me faire souvenir de vous ; car sans cela, où pourrois-je prendre cette idée ? Je n'ai point reçu de vos lettres le dernier ordinaire, j'en suis toute triste. Je ne sais non plus des nouvelles du Coadjuteur, de la Garde, du Mirepoix, du Bellièvre, que si tout étoit fondu ; je m'en vais un peu les réveiller.

N'admirez-vous point le bonheur du Roi ? On me mande la mort de *Son Altesse, mon père* (1), qui étoit un bon en-

(1) Charles IV, duc de Lorraine, mort le 17 septembre. Madame de l'Isle-Bonne sa fille, en parlant de lui, disoit : *Son Altesse, mon père.*

* Ce Prince étoit tout mensonge et toute contradiction. Sa destinée, sa conduite et son caractère ont été bien peints dans une pièce de vers de Pavillon qu'il intitula, *Testament de Charles IV.* Elle finit par cette épitaphe :

Ci gît un pauvre Duc sans terres,
Qui fut, jusqu'à ses derniers jours,

nemi, et que les Impériaux ont repassé le Rhin, pour aller défendre l'Empereur du Turc, qui le presse en Hongrie : voilà ce qui s'appelle des étoiles heureuses ; cela nous fait craindre en Bretagne de rudes punitions. Je m'en vais voir la bonne Tarente ; elle m'a déjà envoyé deux complimens, et me demande toujours de vos nouvelles ; si elle le prend par-là, elle me fera fort bien sa cour. Vous dites des merveilles sur Saint-Thou ; *au moins on ne l'accusera pas de n'avoir conté son songe qu'après son malheur* ; cela est plaisant. Je vous plains de ne pas lire toutes vos lettres : mais quoiqu'elles fassent toutes ma chère

Peu fidèle dans ses amours,
Et moins fidèle dans ses guerres.

Il donna librement sa foi
Tour à tour à chaque couronne ;
Il se fit une étrange loi
De ne la garder à personne.

Il entreprit tout au hasard,
Se fit tout blanc de son épée ;
Il fut brave comme César,
Et malheureux comme Pompée.

Il se vit toujours maltraité
Par sa faute et par son caprice ;
On le détrôna par justice,
On l'enterra par charité.

et unique consolation, que j'en connoisse tout le prix, je suis bien fâchée d'en tant recevoir. Adieu, ma très-aimable et très-chère; je reçois fort souvent des lettres de mon fils; il est bien affligé de ne pouvoir sortir de ce malheureux guidonnage; mais il doit comprendre qu'il y a des gens présens et pressans qu'on a sur les bras, à qui on doit des récompenses, qu'on préférera toujours à un absent qu'on croit placé, et qui ne fait simplement que s'ennuyer dans une longue subalternité dont on ne se soucie guère. Ha, que c'est bien précisément ce que nous disions, après une longue navigation, se trouver à neuf cent lieues d'un cap, et le reste!

(90.) *A la même.*

Aux Rochers, dimanche 6 octobre 1675.

Vraiment, ma fille, vous me contez une histoire bien lamentable de vos pauvres lettres perdues; et c'est *Baro* qui a fait cette sottise? On est gaie, gaillarde, on croit avoir entretenu tous ses bons amis; pour M. l'Archevêque, je le plains encore davantage, car il n'écrit que pour des

choses importantes, et il se trouve que toute la peine qu'on a prise, c'est pour être dans un bourbier, dans un précipice. Voilà M. de Grignan rebuté d'écrire pour le reste de sa vie : quelle aventure pour un paresseux! vous verrez que désormais il n'écrira plus, de peur de perdre sa peine. Si vous mandez ce malheur au Coadjuteur, il en fera bien son profit. Je comprends ce chagrin le plus aisément du monde; mais j'entre bien aussi dans celui que vous allez avoir de quitter Grignan pour aller dans la contrainte des villes : la liberté est un bien inestimable; vous le sentez mieux que personne, et je vous plains au-delà de ce que je puis vous dire. Vous n'aurez ni Vardes, ni Corbinelli; c'eût été pourtant une bonne compagnie. Vous deviez bien me nommer les quatre Dames qui venoient vous assassiner : pour moi, j'ai le tems de me fortifier contre ma méchante compagnie; je les sens venir par un côté, et je m'égare par l'autre; c'est un tour que je fis hier à une Sénéchale de Vitré; et puis je gronde qu'on ne m'ait pas avertie : demandez-moi ce que je veux dire; ce sont des friponneries

qu'on est tenté de faire dans ce parc. Vous souvient-il d'un jour que nous évitâmes les Fouesnels? Je me promène fort; ces allées sont admirables : je travaille comme vous; mais, Dieu merci, je n'ai point une friponne de Montgobert qui me réduise aux traînées, c'est une humiliation que je ne comprends pas que vous puissiez souffrir : je ne noircis point ma soie avec ma laine, je me trouve fort bien d'aller mon grand chemin; il me semble que je n'ai que dix ans, et qu'on me donne un petit bout de canevas pour me jouer; il faudroit que vos chaises fussent bien laides pour n'être pas aussi belles que votre lit. J'aime fort tout ce que me mande Montgobert; elle me plaît toujours, je la trouve salée, et tous ces tons me font plaisir; c'est un bonheur d'avoir dans sa maison une compagnie comme celle-là; j'en avois une autrefois dont je m'accommodois fort : monsieur d'Angers me mandoit l'autre jour que c'étoit une sainte.

J'ai trouvé la réponse du maréchal d'Albret très-plaisante; il y a plus d'esprit que dans son style ordinaire; elle m'a paru d'une

grande hauteur ; *l'affectionné serviteur* est d'une dure digestion : voilà *le Monseigneur* bien établi. Vous avez donc ri, ma fille, de tout ce que je vous mandois d'Orléans ; je le trouvai plaisant aussi ; c'étoit le reste de mon sac, qui me paroissoit assez bon. N'êtes-vous point trop aimable d'aimer les nouvelles de mes bois et de ma santé ? C'est bien précisément pour l'amour de moi : je me relève un peu par les affaires de Danemarck. On menace Rennes de transférer le Parlement à Dinan ; ce seroit la ruine entière de cette Province : la punition qu'on veut faire à cette ville ne se passera pas sans beaucoup de bruit.

Mon fils me mande que selon toutes les apparences, il viendra bientôt me reprendre ici. N'avez-vous point encore M. de la Garde ? Et notre Coadjuteur, où est-il ? Vous avez trouvé sa harangue comme je vous avois dit ; et cet endroit des *armes journalières* étoit la plus heureuse et la plus agréable chose du monde ; jamais rien aussi n'a été tant approuvé. On me mande que M. de Villars s'en va Ambassadeur en Savoie ; il me semble qu'il y auroit à cela

de *l'évêque meunier* (1), sans que d'Hacqueville me parle de douze mille écus de pension ; cette augmentation est considérable. Mais que deviendra la Saint-Géran ? N'est-elle pas assez sage pour vivre sur sa réputation ? Que deviendroient ses épargnes, si elle ne les dépensoit ?

J'ai reçu des lettres de Nantes : si le marquis de Lavardin et d'Harouïs faisoient l'article de cette ville dans la gazette, vous y auriez vu assurément mon arrivée et mon départ. Je vous rends bien, ma très-chère, l'attention que vous avez à la Bretagne ; tout ce qui vous entoure à vingt lieues à la ronde, m'est considérable. Il vint ici l'autre jour un Augustin ; c'est une manière de *Frater ;* il a été par toute la Province ; il me nomma cinq ou six fois M. de Grignan et M. d'Arles ; je le trouvai fort habile homme ; je suis assurée qu'à Aix je ne l'aurois pas regardé.

A propos, vous ai-je parlé d'une lunette admirable, qui faisoit notre amusement dans le bateau ? C'est un chef-d'œuvre ; elle

(1) Il avoit été ambassadeur extraordinaire en Espagne en 1672.

est encore plus parfaite que celle que l'Abbé vous a laissée à Grignan ; cette lunette rapproche fort bien les objets de trois lieues ; que ne les rapproche-t-elle de deux cents! Vous pouvez penser l'usage que nous en faisions sur ces bords de la Loire ; mais voici celui que j'en fais ici : vous savez que par l'autre bout elle éloigne, et je la tourne sur mademoiselle du Plessis, et je la trouve tout d'un coup à deux lieues de moi : je fis l'autre jour cette expérience sur elle et sur mes voisins ; cela fut plaisant, mais personne ne m'entendit : s'il y avoit eu quelqu'un que j'eusse pu regarder seulement, cette folie m'auroit bien réjouie. Quand on se trouve bien oppressé de méchante compagnie, il n'y a qu'à faire venir sa lunette et la tourner du côté qui éloigne : demandez à Montgobert, si elle n'auroit pas ri ; voilà un beau sujet pour dire des sottises. Si vous avez Corbinelli, je vous recommande la lunette. Adieu, ma chère enfant, nous ne sommes pas comme vous dites, des montagnes, et j'espère vous embrasser autrement que de deux cents lieues : vous allez vous éloigner encore, j'ai envie

d'aller à Brest. Je trouve bien rude que madame la Grande-Duchesse ait une Dame d'honneur, et que ce ne soit pas la bonne Rarai ; les *Guisardes* lui ont donné la Sainte-Même. On me mande que la bonne mine de la Trousse est augmentée de la moitié, et qu'il aura la charge de Froulai (1).

(1) Ce fut M. de Cavoye qui obtint la charge de grand-maréchal-des-logis, vacante par la mort de M. de Froulai, tué à Consarbruck.

(91.) *A la même.*

Aux Rochers, mercredi 23 octobre 1675.

J'AI reçu votre lettre justement comme j'allois à Vitré. Ce que vous me mandiez de la Princesse étoit si naturel, si à propos, si précisément ce que je souhaitois, que je vous en remerciai mille fois intérieurement. Je lus à madame de Tarente tout ce qui la regardoit ; elle en fut ravie : sa fille est malade ; elle en reçoit pourtant des lettres, mais d'un style qui n'est point fait ; ce sont des *chères mamans* et des tendresses d'enfant, quoiqu'elle ait vingt ans. Tous ses amans sont à la guerre. MA-

DAME écrit en allemand de grandes lettres à madame de Tarente : je me les fais expliquer : elle lui parle avec beaucoup de familiarité et de tendresse, et la souhaite fort. Il me paroît que madame de Monaco auroit sujet de craindre la Princesse, si celle-ci étoit Catholique, car sa place seroit bien son fait. MADAME lui dit qu'elle ne peut être contente qu'en la voyant établie auprès d'elle. Madame de Monaco voulut donner un jour sur la bonne Tarente; MADAME, malgré cette belle passion, la fit taire brusquement.

Madame de Chaulnes vint voir la Princesse à Vitré, et c'est-là que j'irai rendre mes devoirs à la Gouvernante et à la petite personne * ; ce me sera une grande commodité. J'ai eu ici madame de Marbeuf pendant vingt-quatre heures; c'est une femme qui m'aime, et qui, en vérité, a de bonnes qualités, et un cœur noble et sincère. Elle a vu tous les désordres de cette Province de fort près; elle me les joua au naturel : ce sont des choses à pâmer de rire, et que vous ne croiriez pas si je vous les écrivois;

* Mademoiselle de Murinais, depuis madame de Karman.

mais pour vous endormir quelque jour, cela sera merveilleux. Cette marquise de Marbeuf s'en va à Digne pour un rhumatisme; elle ira vous voir; je vous prierai de la recevoir en ce tems-là comme une de mes amies. D'Hacqueville me mande que, pendant votre assemblée, il ne vous laissera point manquer de nouvelles; je le remercie fort de ses soins. Il m'apprend que notre Parlement est transféré, et qu'il y a des troupes à Rennes (1), mais *de sa propre main*.

Notre Cardinal non-seulement est *recardinalisé*, mais vous savez bien qu'en même tems il a eu ordre du Pape de sortir de Saint-Michel; de sorte qu'il est à Commerci : je crois qu'il y sera fort en retraite, et qu'il n'aura plus de ménagerie : le voilà revenu à ce que nous souhaitions tous. Sa Sainteté a parfaitement bien fait, ce me semble : la lettre du consistoire est un panégyrique : je serois fâchée de mourir sans avoir embrassé encore une fois cette chère Eminence. Vous devez lui écrire, et ne

(1) Il mandoit de Paris, à madame de Sévigné, ce qui se passoit en Bretagne, où elle étoit.

point l'abandonner, sous prétexte qu'il est dans la troisième région : on n'y est jamais assez pour aimer les apparences d'oubli de ceux qui doivent nous aimer. Vous avez donc été bien étonnée de cette pièce d'argent (1); elle est comme je vous l'ai dépeinte : je la place dessus ou dessous la table de votre beau cabinet.

Vous avez peur, ma fille, que les loups ne me mangent ; c'est depuis que nous savons qu'ils n'aiment pas les cotrets. Il est vrai qu'ils feroient un assez bon repas de ma personne ; mais j'ai tellement mon infanterie autour de moi que je ne les crains point. *Beaulieu* (2) vous prie de croire que dans ses assiduités auprès de moi, entouré des petits laquais de *ma mère*, il a le dessein de vous faire sa cour. Sa femme n'est point encore accouchée ; ces créatures-là ne comptent point juste. Vous me priez, ma très-chère, de vous laisser dans la capucine, pendant que je me promenerai ; je ne le veux point ; je ferois ma promenade trop

(1) C'étoit cette cassolette dont M. le cardinal de Retz faisoit présent à madame de Grignan.

(2) Un valet-de-chambre de madame de Sévigné.

courte ; vous viendrez toujours avec moi, malgré vous, quand vous devriez sentir un peu de serein ; il n'est point dangereux ici, c'est de la pommade. Je ne saurois m'appliquer à démêler les droits de l'*autre* (1); je suis persuadée qu'ils sont grands ; mais quand on aime d'une certaine façon, et que tout le cœur est rempli, je pense qu'il est difficile de séparer si juste : enfin, sur cela, chacun fait à sa mode et comme il peut. Je ne trouve pas qu'on soit si fort maîtresse de régler les sentimens de ce pays-là ; on est bien heureux quand ils ont l'apparence raisonnable. Je crois que de toute façon, vous m'empêchez d'être ridicule ; je tâche aussi de me gouverner assez sagement pour n'incommoder personne : voilà tout ce que je sais.

Madame de Tarente a une étoile merveilleuse pour les entêtemens : c'est un grand mal quand, à son âge, cela sort de la famille. Je vous conterai mille choses plaisantes, qui vous feront voir l'extravagance et la grande puissance de l'*orviétan* ;

(1) Il est question des droits de l'amour et de l'amitié, et par l'autre, c'est l'amour qui est désigné.

cela vous divertira et vous fera pitié. C'est un mal terrible que cette disposition à se prendre par les yeux. La Princesse m'a donné le plus beau petit chien du monde ; c'est un épagneul ; c'est toute la beauté, tout l'agrément, toutes les petites façons, hormis qu'il ne m'aime point ; il n'importe, je me moquerai de ceux qui se sont moqués de la pauvre *Marphise* ; cela est joli à voir briller et chasser devant soi dans une allée. M. l'Archevêque (*d'Arles*) nous mande le grand ordre qu'il a mis dans vos affaires : Dieu en soit béni, et prenne soin de l'avenir : il nous parle du mariage de mademoiselle de Grignan ; je le trouve admirable : il faudroit tâcher de suivre fidèlement cette affaire, et ne point se détourner de ce dessein : mettez-y d'Hacqueville en l'absence du Coadjuteur ; c'est un homme admirable pour surmonter les lenteurs et les difficultés, par son application et sa patience. Vous avez besoin d'une tête comme la sienne pour conduire cette barque chez M. de Montausier ; c'est un coup de partie, et voilà les occasions où d'Hacqueville n'a point son pareil.

Je croyois avoir été trop rude de refuser ce portrait à madame de Fontevrauld (1); il me sembloit que, puisque tout le monde s'offroit en corps et en âme, j'avois été peu du monde et de la Cour, de ne pas faire comme les autres : mais vous ne me blâmez point, et je suis pleinement contente. Ne vous ai-je point parlé d'une rudesse qu'avoit faite l'ami de *Quanto* (*le Roi*) au fils de M. de la Rochefoucauld (*Marsillac*)? La voici d'un bon auteur. On parloit de vapeurs; le fils dit qu'elles venoient d'un certain charbon, que l'on sent en voyant accommoder les fontaines. L'ami dit tout haut à *Quanto* : « Mon Dieu ! que les gens » qui veulent se mêler de raisonner sont » haïssables! pour moi, je ne trouve rien » de si sot ». Comme ce style n'est point naturel, tout le monde en fut surpris, et l'on ne savoit où se mettre : mais cela fut réparé par mille bontés, et il n'en fut plus question. Voyez combien les vapeurs sont bizarres. Adieu, ma très-chère, je ne veux plus vous parler de mon amitié; mais parlez-moi de la vôtre, et de tout ce qui

(1) Sœur de madame de Montespan.

vous regarde. Madame d'Escars est en Poitou avec sa fille : qu'elle est heureuse !

Il y a un homme en ce pays * qui écrit beaucoup de lettres, et qui, de peur de prendre l'une pour l'autre, a soin de mettre le dessus avant que d'écrire le dedans : cela m'a fait rire.

* Cet homme est l'abbé de Coulanges, qu'elle ne nomme point, croyant apparemment que cette espèce de retenue rend plus vénielle sa petite malice.

(92.) *A la même.*

Aux Rochers, dimanche 10 novembre 1675.

Je suis fâchée, ma très-chère, je n'ai point reçu de vos lettres cet ordinaire; et je sens, par ce petit chagrin, quelle consolation c'est d'avoir des nouvelles d'une personne que l'on aime beaucoup : cela rapproche; on est occupé des pensées que cela jette dans l'esprit ; et quoiqu'elles soient quelquefois mêlées de tristesse, on les aime bien mieux que l'ignorance. Nous avons un petit été de Saint-Martin, froid et gaillard, que j'aime mieux que la pluie ; je suis toujours dehors faite comme un loup-garou : le dessus de mon humeur dépend

fort du tems ; de sorte que pour savoir comme je suis, vous n'avez qu'à consulter les astres : mais votre Provence vous dira toujours des merveilles ; le beau tems ne vous est de rien ; vous y êtes trop accoutumée ; pour nous, nous voyons si peu le soleil, qu'il nous fait une joie particulière. Il y a de belles moralités à dire là-dessus ; mais c'est assez parler de la pluie et du beau tems.

M. de Vins a été un mois à Rennes, disant tous les jours qu'il venoit ici, qu'il étoit de mes amis, et proche parent des Grignans. M. et madame de Chaulnes, madame de Marbeuf, Tonquedec, Coëtlogon, lui parloient de moi, de mes belles allées ; il prenoit leur ton ; mais c'est ce qui s'appelle brave jusqu'au dégaîné ; car il a passé à la Guerche, qui n'est qu'à trois lieues d'ici, sans oser approcher de moi ; j'eusse parié d'avance qu'il n'y fût pas venu : ma fille, il y a des gens qui vont, et d'autres qui ne vont pas. Forbin et lui ont touché le cœur de deux Dames de Rennes, elles sont sœurs ; ce sont de constantes amours ; nos champs n'ont point de

fleurs plus passagères ; mais on ne veut pas perdre la saison d'aimer.

Madame de Lavardin m'envoie ses relations de Paris ; c'est une plaisante chose ; ces commerces sont agréables : c'est la marquise d'Uxelles, l'abbé de la Victoire, Longueil et quelques autres. Rien ne fut plus agréable que la surprise qu'on fit au Roi : il n'attendoit M. du Maine que le lendemain ; il le vit entrer dans sa chambre marchant et mené seulement par la main de madame de Maintenon ; ce fut un transport de joie. M. de Louvois alla voir, en arrivant, cette Gouvernante, elle soupa chez madame de Richelieu, les uns lui baisant la main, les autres la robe, et elle se moquant d'eux tous, si elle n'est bien changée ; mais on dit qu'elle l'est. Madame de Coulanges revient, je n'en ai jamais douté. On ne parle que de cette admirable oraison funèbre de M. de Tulle ; il n'y a qu'un cri d'admiration sur cette action ; son texte étoit : *Domine, probasti me et cognovisti me*, et cela fut traité divinement : j'ai bien envie de la voir imprimée.

10.

Voilà, ma chère enfant, ce qui s'appelle causer; car vous comprendrez toujours que je ne prétends pas vous apprendre des nouvelles de mille lieues loin. Il y a des commerces qui sont assurément fort agréables; je vous conseille de prier M. de Coulanges qu'il vous mande en mon absence, de certaines bagatelles qu'on aime quelquefois bien autant que les gazettes. On dit qu'il n'est pas vrai que M. de Bailleul vende sa charge; je pense que sur cela, vous diriez comme de la bouche de M. de Champlâtreux, qui étoit auprès de son œil, n'est-elle pas aussi bien là qu'ailleurs? Est-il vrai que l'armée de Catalogne s'en va punir Bordeaux comme on a puni Rennes? Je ne crois pas à Ruyter : vous avez beau me dire qu'il est sur votre Méditerranée, c'est une vision : ne disoit-on pas la même chose l'année passée sur notre mer? Vous savez bien que cela étoit faux. Mon fils croit que M. de Louvois lui continuera ses aimables distinctions, en lui faisant acheter l'enseigne pour y monter; c'est bien pis que les neuf cents lieues : mais que faire? Cette jolie circonstance rend son voyage incertain.

(93.) *A la même.*

Aux Rochers, mercredi 27 novembre 1675.

Il faut s'y accoutumer, ma fille, je reçois vos deux paquets à la fois : la saison a dérangé un de nos jours de poste, et c'est le plus grand mal qu'elle puisse me faire ; je me moque du froid, de la neige, de la gelée, et de ses autres désagrémens. M. de Coulanges est à Paris ; j'en ai reçu une grande lettre très-gaillarde : il veut aussi vous écrire ; ses plumes me paroissent bien taillées, il ne demande qu'à les exercer. Nous nous disons les uns aux autres, où est mon fils ? Il y a long-tems qu'il est parti de l'armée ; il n'est point à Paris, où pourroit-il être ? Pour moi, je n'en suis point en peine, et je suis assurée qu'il chante vêpres auprès de sa jolie Abbesse ; vous savez que c'est toujours son chemin de passer chez elle. Je vous envoie ce troisième petit tome des *Essais de morale*, dont je vous ai parlé : lisez-le, ma fille, sans préjudice de *Josephe*, que je souhaite que vous acheviez, et mandez-moi si vous ne trouvez

pas ce petit livre digne du premier que vous avez approuvé. Mademoiselle de Méri est revenue de la Trousse; je m'en réjouis pour vous : elle est fort embarrassée pour une maison : ceci est un peu vous parler des vaisseaux et des galères ; mais vous savez que je cause.

N'ayez pas peur que je mande à Paris ce que vous m'avez écrit touchant vos affaires de Provence : comme je me suis assurée que la moindre plaisanterie fâcheroit M. de Pompone, je me garderois bien d'en écrire un seul mot, ni même à d'Hacqueville qui a les mêmes sentimens. C'est samedi, le jour de Saint-André, que l'on fera votre Consul : je me souviens de cette fête, et j'admire que vous ayez réussi à y faire ce que vous voulez, pêle-mêle avec ceux qui m'en paroissent les patrons ; c'est que vous êtes fort aimés : nous sommes étonnés de voir qu'en quelque lieu du monde on puisse aimer un Gouverneur. Nos Députés, qui étoient courus si extravagamment porter la nouvelle du don, ont eu la satisfaction que notre présent a été reçu sans chagrin ; et, contre l'espérance de toute la

Province, ils reviennent, sans rapporter aucune grâce. Je suis accablée des lettres des Etats, chacun se presse de m'instruire : ce commerce de traverse me fatigue un peu. On tâche d'y réformer les libéralités et les pensions, et l'on reprend de vieux réglemens qui couperoient tout par la moitié : mais je parie qu'il n'en sera rien, et comme cela tombe sur nos amis les Gouverneurs, Lieutenans-Généraux, Commissaires du Roi, Premiers-Présidens et autres, on n'aura, ni la hardiesse, ni la générosité de rien retrancher.

Madame de Quintin est à Dinan : son style est enflé comme sa personne ; ceux qui sont destinés à faire des harangues, puisent là toutes leurs grandes périodes : c'est une chose bien dangereuse qu'une Provinciale de qualité, et qui a pris, à ce qu'elle croit, l'air de la Cour. Il y a ici une petite Madame de N....., qui n'y entend pas tant de finesse ; elle est belle et jeune ; elle est de la maison de M...., et n'a point été changée en nourrice. Voilà ce qui s'appelle bien précisément des nouvelles de Bretagne.

Nous travaillons à finir une sotte affaire avec un Président, pour recevoir le reste du paiement d'une terre : c'est ce qui nous arrête présentement.

Le mariage du joli Prince (*de Marsan*) n'est pas tout-à-fait rompu ; mais on dit que tous les trésors dont on a parlé, seront réduits à cent mille écus : ah ! pour cent mille écus, je ne voudrois pas coucher avec cette sorcière *. Je suis persuadée, ma fille, que vous passerez le mois de décembre à Grignan ; vous coupez toujours tout ce que vous pouvez sur le séjour d'Aix ; vous vous moquez de la Durance : pour moi, je ne reviens pas de l'étonnement de sa furie et de sa violence ; je n'oublierai jamais les Chartreux de Bompas (1), *bon repas* : car, vous souvient-il quelle bonne chère nous y fîmes ? ah ! mon enfant, j'étois avec vous ; ce souvenir m'est tendre ; je vous épargne toutes mes pensées et tous mes sentimens sur ce sujet : vous avez une humeur et un

* Il s'agit de la maréchale d'Aumont.

(1) Maison de Chartreux, située dans le Comtat, au bord de la Durance, et précisément au passage de cette rivière pour entrer en Provence.

courage qui ne s'accommodent point de tout ce qui me nourrit. Je m'amuse les soirs à lire l'histoire de la prison et de la liberté de M. le Prince : on y parle sans cesse de notre Cardinal. Il me semble que je n'ai que dix-huit ans : je me souviens de tout : cela divertit fort. Je suis plus charmée de la grosseur des caractères, que de la bonté du style ; c'est la seule chose que je consulte pour mes livres du soir. Adieu, ma très-chère enfant ; vous êtes ma véritable tendresse, et tout ce qui me plaît le plus au monde : il ne me faut qu'un doigt pour compter ce qui est sur ce ton-là.

(94.) *A la même.*

Aux Rochers, dimanche 8 décembre 1675.

J'attendois deux de vos paquets par le dernier ordinaire, et je n'en ai point reçu du tout. Comme les pensées noires voltigent assez dans ces bois, j'ai d'abord voulu être en peine de vous ; mais le bon Abbé et mon fils m'assurent que vous m'auriez fait

écrire ; et j'aime mieux accuser la poste de l'excès de ce déréglement, et espérer demain de vos nouvelles.

D'Hacqueville est enrhumé avec la fièvre ; j'en suis en peine ; car je n'aime la fièvre à rien : on dit qu'elle *consume*, mais c'est la vie. Quoiqu'on dise *les d'Hacquevilles*, il n'y en a, en vérité, qu'un au monde comme le nôtre. N'a-t-il point déjà commencé de vous parler d'un voyage incertain que le Roi doit faire en Champagne ou en Picardie ? Depuis que, pour notre malheur, une nouvelle de cet agrément est répandue, c'est pour trois mois ; il faut voir aussi ce que je fais de cette feuille volante, qui s'appelle les *Nouvelles*. Pour la lettre de d'Hacqueville, elle est tellement pleine de mon fils, et de ma fille, et de notre pauvre Bretagne, qu'il faudroit être dénaturée pour ne pas se crever les yeux à la déchiffrer (1). M. de Lavardin est mon résident aux Etats ; il m'instruit de tout ; et comme nous mêlons quelquefois de l'italien dans nos lettres, je

(1) L'écriture de M. d'Hacqueville étoit de la plus grande difficulté.

lui avois mandé pour lui montrer mon repos et ma paresse ici :

D'ogni oltraggio, e scorno
La mia famiglia, e la mia greggia illesè
Sempre qui fur, nè strepito di marte,
Ancor turbò questa remota parte.*

A peine ma lettre a-t-elle été partie, qu'il est arrivé à Vitré huit cents cavaliers, dont la Princesse est bien mal contente. Il est vrai qu'ils ne font que passer ; mais ils vivent, ma foi, comme dans un pays de conquête, nonobstant notre bon mariage avec Charles VIII et Louis XII **. Les Députés sont revenus de Paris. M. de Saint-Malo, qui est Guémadeuc, votre parent, et sur le tout une linotte mitrée, comme disoit madame de Choisy, a paru aux Etats, transporté et plein des bontés du Roi, sans faire nulle attention à la ruine de la Province, qu'il a apportée agréablement avec lui : ce style est d'un bon goût à des gens

* C'est ce que dit le vieillard à Herminie, dans la *Jérusalem délivrée*, ch. 7.

** Le mariage de la duchesse Anne de Bretagne avec Charles VIII, et après sa mort avec Louis XII, a réuni cette province à la France.

pleins, de leur côté, du mauvais état de leurs affaires. Il dit que Sa Majesté est contente de la Bretagne et de son présent ; qu'il a oublié le passé, et que c'est par confiance qu'il envoie ici huit mille hommes, comme on envoie un équipage chez soi, quand on n'en a que faire. Pour monsieur de Rohan, il a des manières toutes différentes, et qui ont plus l'air d'un bon compatriote. Voilà nos chiennes de nouvelles ; j'ai envie de savoir des vôtres, et ce qui sera arrivé de votre Procureur du pays. Je vous suis inutile à tout, *in questa remota parte* : c'est un de mes plus grands chagrins : si jamais je puis me revoir à portée de vous être bonne à quelque chose, vous verrez comme je récompenserai le tems perdu. Adieu, ma très-chère et très-aimée, je vous souhaite une parfaite santé ; c'est le vrai moyen de conserver la mienne que vous aimez tant. Je vous dirois combien mon fils est aimable et divertissant : mais le voilà, il ne faut pas le gâter.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Je n'aurois rien à vous dire aujourd'hui

si nous n'avions passé l'après-dînée avec mademoiselle du Plessis, qui est toujours charmante et divine. Nous sommes présentement dans l'espérance qu'elle aura la fièvre quarte ; elle nous en a fait ses plaintes, et les recommençoit à tout moment, pour attirer notre compassion ; elle a voulu nous montrer la force de son esprit, disant qu'elle étoit toute résolue à passer son hiver avec deux jours de santé, et un de maladie. Pour nous, nous nous sommes jugés en même tems attaqués de la fièvre double-tierce, et nous sommes assez fâchés de prévoir que nous aurons, par son moyen, deux jours de maladie contre un de santé : du reste, les Rochers sont assez agréables. Ma mère continue à signaler ses bontés pour cette maison, en y faisant des merveilles. Le *bien bon* a aligné des plans pour cet après-dîner : la chapelle est faite, on y dira la messe dans huit jours. Dieu nous conserve, ma petite sœur, une si bonne mère et un si bon oncle. Je ne vous dis rien de ma charge, tout ira bien à force de mal aller.

(95.) *A la même.*

à Vitré, samedi pour dimanche 22 décembre 1675.

Je suis venue ici, ma fille, pour voir madame de Chaulnes, et la petite personne, et M. de Rohan, qui s'en vont à Paris. Madame de Chaulnes m'a écrit pour me prier de lui venir dire adieu ici : elle devoit venir dès hier; et l'excuse qu'elle donne, c'est qu'elle craignoit d'être volée par les troupes qui sont par les chemins : c'est aussi que M. de Rohan l'avoit priée d'attendre aujourd'hui; et cependant chair et poisson se perdent; car dès jeudi, on l'attendoit. Cela parut d'autant plus familier qu'elle avoit positivement mandé elle-même qu'elle viendroit. Madame la princesse de Tarente ne trouve pas ce procédé d'un trop bon goût, elle a raison; mais il faut excuser des gens qui ont perdu la tramontane : c'est dommage que vous n'éprouviez la centième partie de ce qu'ils ont souffert ici depuis un mois. Il est arrivé dix mille hommes dans la Province, dont ils ont été aussi peu avertis, et sur lesquels

ils ont autant de pouvoir que vous ; ils ne sont en état de faire ni bien, ni mal à personne. M. de Pommereuil est à Rennes avec eux tous ; il est regardé comme un Dieu, non pas que tous les logemens ne soient réglés dès Paris ; mais il punit et empêche le désordre, c'est beaucoup. Madame de Rohan et madame de Coëtquen ont été fort soulagées. Madame la princesse de Tarente espère que MONSIEUR et MADAME la feront soulager aussi : c'est une grande justice, puisqu'elle n'a au monde que cette Terre, et qu'il est fâcheux, en sa présence, de voir ruiner ses habitans. Nous nous sauverons, si la Princesse se sauve. Voilà, ma très-chère, un grand article de la Bretagne ; il en faut passer par-là : vous connoissez comme cela frappe la tête dans les Provinces.

Je n'ai pas attendu votre lettre pour écrire à M. de Pompone et à madame de Vins ; je l'ai fait tout de mon mieux ; j'en avois demandé conseil à d'Hacqueville, qui me paroît espérer beaucoup de ce côté-là. Ne vous retenez point, quand votre plume veut parler de la Provence ; ce sont

mes affaires ; mais ne la retenez sur rien, car elle est admirable quand elle a la bride sur le cou ; elle est comme l'Arioste ; on aime ce qui finit et ce qui commence : le sujet que vous prenez, console de celui que vous quittez, et tout est agréable. Celui du froc aux orties, que l'on jette tout doucement pour plaire à Sa Sainteté, et le reste, est une chose à mourir de rire ; mais ne le dites pas à M. de Grignan qui est sage : pour moi, j'en demande pardon à Dieu ; mais je ne crois pas qu'il y ait rien au monde de plus plaisant et de mieux écrit ; vous êtes plus gaie dans vos lettres que vous ne l'êtes ailleurs. Vous avez soif d'être seule : eh ! mon Dieu, ma chère, venez dans nos bois, c'est une solitude parfaite, et un si beau tems encore, que j'y passe tous les jours jusqu'à la nuit, et je pense à vous mille et mille fois avec une si grande tendresse, que ce seroit la méconnoître que de croire que je puisse la décrire. Mon fils me met en furie par le sot livre qu'il vient lire autour de moi ; c'est *Pharamond* (1) : il me détourne de mes livres

(1) Roman de la Calprenède.

sérieux, et sous prétexte que je me fais mal aux yeux, il me fait écouter des sornettes que je veux oublier. Vous savez comme faisoit madame du Plessis à Frêne, c'est justement de même ; il va et vient ; il songe fort à m'amuser et à me divertir : il vouloit vous écrire aujourd'hui ; mais je doute qu'il puisse le faire : nous ne sommes pas chez nous, et pendant que je suis ici, il joue à l'hombre dans la chambre de la Princesse.

Si j'étois en lieu, ma fille, de vous donner des conseils, je vous donnerois celui de ne pas penser présentement d'aller à Grignan : à quel propos ce voyage? c'est une fatigue, c'est une Durance, c'est une bise ; à quoi bon ce tracas? Vous êtes toute rangée à Aix ; passez-y votre hiver. Pour moi qui suis à la campagne, je ne pense point aux villes : mais si j'étois dans une ville, toute établie, la seule idée de la campagne me feroit horreur. Je parle un peu de loin, sans savoir vos raisons. Celles de M. de Maillanes pour aimer la Trousse, peuvent être bonnes ; ces Messieurs nous honorent quelquefois de leurs méchantes

humeurs, et se font adorer des étrangers. Mais savez-vous que j'ai ouï dire beaucoup de bien de Maillanes, et que M. le Prince en parla au Roi fort agréablement? Je fus ravie quand on me conta cela à Paris. Voyons, je vous prie, jusqu'où peut aller la paresse du Coadjuteur; mon Dieu, qu'il est heureux, et que j'envierois quelquefois son épouvantable tranquillité sur tous les devoirs de la vie! on se ruine, quand on veut s'en acquitter. Voilà toutes les nouvelles que je sais de lui.

Je vous ai mandé comme Bourdelot m'a honorée, aussi bien que vous, de son froid éloge : je vous en ai assez dit pour vous faire entendre que je le trouve comme vous l'avez trouvé. Mon Dieu, que je lui fis une bonne réponse! cela est sot à dire; mais j'avois une bonne plume, et bien éveillée ce jour-là : quelle rage! peut-on avoir de l'esprit et se méconnoître à ce point-là? Vous avez une musique, je crois que je la trouverois admirable; j'honore tout ce qui est opéra; mais quoique je fasse l'entendue, je ne suis pas si habile que M. de Grignan, et je crois que j'y pleurerois comme à la

comédie. Madame de Beaumont a-t-elle toujours bien de l'esprit? et Roquesante? jeunent-ils toujours tous deux au pain et à l'eau? Pourquoi tant de pénitences, avec tant d'indulgences plénières qu'il a apportées? Encore faut-il appuyer ces dernières sur quelque chose.

Disons deux mots de Danemarck : la Princesse (1) est au siége de Wismar avec le Roi et la Reine ; les deux amans y font des choses romanesques. Le favori a traité un mariage pour le Prince, et a laissé le soin à la renommée d'apprendre cette nouvelle à la jolie Princesse ; il fut même deux jours sans la voir ; cela n'est pas le procédé d'un sot ; pour moi, je crois qu'il se trouvera à la fin qu'il est le fils de quelque Roi des Visigots.

Vous me faites peur de votre vieille veuve qui se marie à un jeune homme : c'est un grand bonheur de n'être point sujette à se coiffer de ces oisons-là ; il vaut mieux les envoyer paître que de les y mener. Vous êtes étonnée que tout ce qui vous entoure

(1) Charlotte-Émilie-Henriette de la Trémouille, fille de madame la princesse de Tarente.

ne comprenne point que vous souhaitez quelquefois d'être séparée de leur bonne compagnie ; et moi, je ne puis m'accoutumer à une chose, c'est de voir avec quelle barbarie ils souhaitent tous que je passe le reste de ma vie aux Rochers, mais à bride abattue, sans jamais faire aucun retour, que l'on peut trouver quelque société plus délicieuse que celle de mademoiselle du Plessis : cela m'impatiente qu'en toute une Province il n'y ait personne qui se doute que l'on connoisse quelqu'un à Paris ; j'avois dessein de m'en plaindre à vous.

Nous avons si bien aliéné, et vendu, et tracassé, que je crois que nous donnerons nos trois millions : *nous serons si sots que nous prendrons la Rochelle* (1). C'est un vieux conte que vous appliquerez. Nous avons fait les mêmes libéralités qu'à l'ordinaire ; on a même sauvé M. d'Harouïs des abîmes que l'on craignoit pour lui. On a frondé si rudement contre M. de Saint-Malo, que son neveu (*Guémadeuc*) s'est trouvé obligé de se battre contre un Gen-

(1) C'est ce que les grands Seigneurs disoient au siége de la Rochelle.

tilhomme de Basse-Bretagne. Adieu, ma très-chère enfant; la confiance que vous avez que j'aime passionnément vos grandes lettres, m'oblige sensiblement, et me fait voir que vous êtes juste. Je vous remercie de me les souhaiter comme la plus aimable chose que je puisse recevoir, et vous devez aussi me plaindre quand je suis privée de cette consolation par les retardemens de la poste.

Dimanche.

Je quittai hier cette lettre pour madame de Chaulnes, pour M. de Rohan et pour la petite personne; ils soupèrent ici, et sont partis ce matin pour Laval, et tout droit à Paris. Il me semble que M. de Rohan est assez aise d'être avec la petite. Madame de Chaulnes m'a fort conté les affaires des Etats; je l'ai fait convenir que monsieur de Saint-Malo avoit été ridicule avec son bal : elle me paroît la mort au cœur de toutes ces troupes, et M. de Chaulnes, qui est demeuré à Rennes, très-embarrassé de M. de Pommereuil. Toute cette compagnie m'a fort parlé de vous. Quand je serai aux Rochers, je vous écrirai plus long-

tems : en vérité, ma fille, c'est toute ma consolation que de vous parler.

(96.) *A la même.*

Aux Rochers, dimanche 12 janvier 1676.

Vous pouvez remplir vos lettres de tout ce qu'il vous plaira; et croire que je les lis toujours avec un grand plaisir et une grande approbation : on ne peut pas mieux écrire, et l'amitié que j'ai pour vous ne contribue en rien à ce jugement.

Vous me ravissez d'aimer les *Essais de morale*; n'avois-je pas bien dit que c'étoit votre fait? Dès que j'eus commencé à les lire, je ne songeai plus qu'à vous les envoyer; vous savez que je suis communicative, et que je n'aime point à jouir d'un plaisir toute seule. Quand on auroit fait ce livre pour vous, il ne seroit pas plus digne de vous plaire. Quel langage! quelle force dans l'arrangement des mots! on croit n'avoir lu de françois qu'en ce livre. Cette ressemblance de la charité avec l'amour-propre, et de la modestie héroïque de monsieur de Turenne et de M. le Prince, avec

l'humilité du christianisme...... mais je m'arrête, il faudroit louer cet ouvrage depuis un bout jusqu'à l'autre, et ce seroit une bizarre lettre. En un mot, je suis fort aise qu'il vous plaise, et j'en estime mon goût. Pour *Josephe,* vous n'aimez pas sa vie ; c'est assez que vous ayez approuvé ses actions et son histoire : n'avez-vous pas trouvé qu'il jouoit d'un grand bonheur dans cette cave, où ils tiroient à qui se poignarderoit le dernier.

Nous avons ri aux larmes de cette fille qui chanta tout haut dans l'Eglise cette chanson déshonnête dont elle se confessoit ; rien au monde n'est plus nouveau ni plus plaisant : je trouve qu'elle avoit raison ; assurément le Confesseur vouloit entendre la chanson, puisqu'il ne se contentoit pas de ce que la fille lui avoit dit en s'accusant. Je vois d'ici le bon-homme de Confesseur pâmé de rire le premier de cette aventure. Nous vous mandons souvent des folies ; mais nous ne pouvons payer celle-là. Je vous parle toujours de notre Bretagne, c'est pour vous donner la confiance de me parler de Provence ; c'est un pays auquel je m'in-

téresse plus qu'à nul autre : le voyage que j'y ai fait m'empêche de pouvoir m'ennuyer de tout ce que vous me dites, parce que je connois tout et comprends tout le mieux du monde. Je n'ai pas oublié la beauté de vos hivers : nous en avons un admirable : je me promène tous les jours, et je fais quasi un parc nouveau autour de ces grandes places du bout du mail; j'y fais planter quatre rangs d'allées, ce sera une très-belle chose : tout cet endroit est uni et défriché.

Je partirai, malgré tous ces charmes, dans le mois de février; les affaires de l'Abbé le pressent encore plus que les vôtres; c'est ce qui m'a empêchée de penser à offrir notre maison à mademoiselle de Méri : elle s'en plaint à bien du monde; je ne comprends point le sujet qu'elle en a. Le *bien bon* est transporté de vos lettres; je lui montre souvent les choses qui lui conviennent : il vous remercie de tout ce que vous dites des *Essais de morale*; il en a été ravi. Nous avons toujours la petite personne, c'est un petit esprit vif et tout battant neuf, que nous prenons plaisir d'éclairer. Elle est dans une parfaite ignorance; nous nous

faisons un jeu de la défricher généralement sur tout : quatre mots de ce grand univers, des Empires, des Pays, des Rois, des Religiors, des guerres, des astres, de la carte, ce chaos est plaisant à débrouiller grossièrement dans une petite tête qui n'a jamais vu ni ville, ni rivière, et qui ne croyoit pas que la terre entière allât plus loin que ce parc : elle nous réjouit : je lui ai dit aujourd'hui la prise de Wismar; elle sait fort bien que nous en sommes fâchés, parce que le Roi de Suède est notre allié. Enfin, vous voyez l'extravagance de nos amusemens. La Princesse est ravie que sa fille ait pris Wismar; c'est une vraie Danoise. Elle demande aussi que MONSIEUR et MADAME lui envoient l'exemption entière des gens de guerre, de sorte que nous voilà tous sauvés.

Madame de la Fayette est fort reconnoissante de votre lettre; elle vous trouve très-honnête et très-obligeante; mais ne vous paroît-il pas plaisant que son beau-frère n'est point du tout mort, et qu'on ne sait point les vérités de Toulon à Aix? Sur les questions que vous faites au *Frater*, je

décide hardiment que celui qui est en colère, et qui le dit, est préférable au *traditor* qui cache son venin sous de belles et de douces apparences. Il y a une stance dans l'Arioste qui peint la fraude *; ce seroit bien mon affaire, mais je n'ai pas le tems de la chercher. Le bon d'Hacqueville me parle encore du voyage de la Saint-Géran; et pour me faire voir que ce voyage sera court, c'est, dit-il, qu'elle ne pourra recevoir qu'une de mes lettres à la Palisse. Voilà comme il traite une connoissance de huit jours : il n'en est pas moins bon pour les autres; mais cela est admirable. J'oubliois de vous dire que j'avois pensé, comme vous, aux diverses manières de peindre le cœur humain, les uns en blanc, et les autres

* Nous croyons remplir le vœu du lecteur autant que celui de l'auteur, en rapportant ici cette stance sublime :

Havea piacevol viso, abito onesto,
Un umil volger d'occhi, un andar grave,
Un parlar si benigno, e si modesto,
Che parea Gabriel, che dicesse : Ave.
Era brutta e deforme in tutto il resto
Ma nascondea queste fattezze prave
Con lungo abito, e largo, e sotto quello
Attossicato avea sempre il coltello.

Orl. Fur. Canto 14.

en noir à noircir. Le mien est pour vous de la couleur que vous savez.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Je ne suis point en bonne humeur ; je viens d'avoir une conversation avec le *bien bon* sur le malheur du tems, et vous savez comme ce chapitre met le poignard dans le sein. Je n'ai pas laissé de sourire de l'histoire de la fille de Lambesc ; jugez ce que j'aurois fait si j'avois été dans mon naturel. Elle avoit autant d'envie d'avoir l'absolution, que le bon Père de savoir la chanson ; et apparemment ils se contentèrent tous deux. Pour les *Essais de morale*, je vous demande très-humblement pardon, si je vous dis que le *Traité de la connoissance de soi-même* me paroît distillé, sophistiqué, galimathias en quelques endroits, et sur-tout ennuyeux presque d'un bout à l'autre. J'honore de mon approbation *les manières dont on peut tenter Dieu* : mais vous qui aimez tant les bons styles, et qui vous y connoissez si bien, du moins si on peut juger par le vôtre, pouvez-vous mettre en comparaison le style

de Port-Royal avec celui de M. Pascal? C'est celui-là qui dégoûte de tous les autres: M. Nicole met une quantité de belles paroles dans le sien ; cela fatigue et fait mal à la fin ; c'est comme qui mangeroit trop de blanc-manger : voilà ma décision. Pour vous adoucir l'esprit, je vous dirai que Montaigne est raccommodé avec moi sur beaucoup de chapitres ; j'en trouve d'admirables et d'inimitables, et d'autres puérils et extravagans : je ne m'en dédis point. Quand vous aurez fini *Josephe*, je vous exhorte à essayer un certain *Traité de morale*, de Plutarque, qui a pour titre : *Comment on peut discerner l'ami d'avec le flatteur*. Je l'ai relu cette année, et j'en ai été plus touché que la première fois. Mandez-nous si la question que vous me faites des gens qui évaporent leur bile en discours impétueux, ou de ceux qui la gardent sous de beaux semblans, regarde madame de la Fayette : nous n'en savons rien, parce que nous ne savons peut-être pas tout ce que vous savez. Je me révolte contre ce qu'elle nous mande de l'Oraison funèbre de M. de Tulle, parce que je la trouve belle et très-belle ; je me

révolte un peu moins sur le jugement peu avantageux qu'elle porte des *Essais de morale;* et sans voir les vers du nouvel opéra, je consens volontiers à tout le mal qu'elle en dit. Adieu, ma belle petite sœur.

(97.) *Le même, sous la dictée de madame* DE SÉVIGNÉ, *à la même.*

Aux Rochers, lundi 3 février 1676.

DEVINEZ ce que c'est, mon enfant, que la chose du monde qui vient le plus vite, et qui s'en va le plus lentement; qui vous fait approcher le plus près de la convalescence, et qui vous en retire le plus loin; qui vous fait toucher l'état du monde le plus agréable, et qui vous empêche le plus d'en jouir; qui vous donne les plus belles espérances, et qui en éloigne le plus l'effet; ne sauriez-vous le deviner? *jetez-vous votre langue aux chiens?* c'est un rhumatisme. Il y a vingt-trois jours que j'en suis malade; depuis le quatorze, je suis sans fièvre et sans douleurs, et dans cet état bienheureux, croyant pouvoir marcher, qui est tout ce que je souhaite, je me trouve bien

enflée de tous côtés, les pieds, les jambes, les mains, les bras; et cette enflure, qui s'appelle ma guérison, et qui l'est effectivement, fait tout le sujet de mon impatience, et feroit celui de mon mérite, si j'étois bonne. Cependant, je crois que voilà qui est fait, et que dans deux jours je serai en état de marcher: *Larmechin* me le fait espérer, *o che spero*. Je reçois de partout des lettres de réjouissance sur ma bonne santé, et c'est avec raison. Je me suis purgée une fois de la poudre de M. de Lorme, qui m'a fait des merveilles; je m'en vais encore en reprendre; c'est le véritable remède pour toutes sortes de maux: on me promet, après cela, une santé éternelle; Dieu le veuille. Le premier pas que je ferai, sera d'aller à Paris: je vous prie donc de calmer vos inquiétudes; vous voyez que nous vous avons toujours écrit sincèrement. Avant que de fermer ce paquet, je demanderai à ma grosse main, si elle veut bien que je vous écrive deux mots: je ne trouve pas qu'elle le veuille; peut-être qu'elle le voudra dans deux heures. Adieu, ma très-belle et très-aimable; je vous conjure tous de respecte

avec tremblement, ce qui s'appelle un rhumatisme ; il me semble présentement que je n'ai rien de plus important à vous recommander. Voici le *Frater* qui peste contre vous depuis huit jours, de vous être opposée à Paris, au remède de M. de Lorme.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Si ma mère s'étoit abandonnée au régime de ce bon homme, et qu'elle eût pris tous les mois de sa poudre, comme il le vouloit, elle ne seroit pas tombée dans cette maladie, qui ne vient que d'une réplétion épouvantable d'humeurs ; mais c'étoit vouloir assassiner ma mère que de lui conseiller d'en essayer une prise ; cependant ce remède si terrible, qui fait trembler en le nommant, qui est composé avec de l'antimoine, qui est une espèce d'émétique, purge beaucoup plus doucement qu'un verre d'eau de fontaine, ne donne pas la moindre tranchée, pas la moindre douleur, et ne fait autre chose que de rendre la tête nette et légère, et capable de faire des vers si on vouloit s'y appliquer. Il ne falloit pourtant pas en prendre. Vous moquez-vous, mon frère, de

vouloir faire prendre de l'antimoine à ma mère? il ne faut seulement que du régime, et prendre un petit bouillon de séné tous les mois : voilà ce que vous disiez. Adieu, ma petite sœur : je suis en colère quand je songe que nous aurions pu éviter cette maladie avec ce remède, qui nous rend si vite la santé, quelque chose que l'impatience de ma mère lui fasse dire. Elle s'écrie, ô mes enfans, que vous êtes fous de croire qu'une maladie puisse se déranger! ne faut-il pas que la Providence de Dieu ait son cours? et pouvons-nous faire autre chose que de lui obéir? Voilà qui est fort chrétien; mais prenons toujours, à bon compte, de la poudre de M. de Lorme.

(98.) *Mad.* DE SÉVIGNÉ, *à la même.*

Aux Rochers, dimanche 22 mars 1676.

Je me porte très-bien, mais pour mes mains, il n'y a ni rime, ni raison : je me sers donc de la petite personne pour la dernière fois : c'est la plus aimable enfant du monde; je ne sais ce que j'aurois fait sans elle : elle me lit très-bien ce que je veux; elle écrit

comme vous voyez ; elle m'aime ; elle est complaisante ; elle sait me parler de madame de Grignan ; enfin, je vous prie de l'aimer sur ma parole.

La petite personne.

Je serois trop heureuse, Madame, si cela étoit : je crois que vous enviez bien le bonheur que j'ai d'être auprès de Madame votre mère. Elle a voulu que j'aie écrit tout le bien de moi que vous voyez ; j'en suis assez honteuse, et très-affligée en même tems de son départ.

Madame DE SÉVIGNÉ *continue.*

La petite fille a voulu discourir, et je reviens à vous, ma chère enfant, pour vous dire que, hormis des mains dont je n'espère la guérison que quand il fera chaud, vous ne devez pas perdre encore l'idée que vous avez de moi : mon visage n'est point changé ; mon esprit et mon humeur ne le sont guère ; je suis maigre, et j'en suis bien aise ; je marche, et je prends l'air avec plaisir ; et si l'on me veille encore, c'est parce que je ne puis me tour-

ner dans mon lit toute seule ; mais je ne laisse pas de dormir : il est vrai que c'est une incommodité, et que je la sens un peu. Mais ne faut-il pas souffrir ce qu'il plaît à Dieu, et trouver encore que je suis bien heureuse d'en être sortie, lorsqu'on pense quelle bête c'est qu'un rhumatisme? Quant à la question que vous me faites, je vous dirai le vers de Médée :

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

Je suis persuadée qu'ils sont faits ; et l'on dit que je vais reprendre le fil de ma belle santé ; je le souhaite pour l'amour de vous, puisque vous l'aimez tant ; je ne serai pas aussi trop fâchée de vous plaire en cette occasion. La bonne Princesse est venue me voir aujourd'hui : elle m'a demandé si j'avois eu de vos nouvelles : j'aurois bien voulu lui présenter une réponse de votre part ; l'oisiveté de la campagne rend attentive à ces sortes de choses ; j'ai rougi de ma pensée ; elle en a rougi aussi : je voudrois qu'à cause de l'amitié que vous avez pour moi, vous eussiez déjà payé cette dette. La Princesse s'en va mercredi, à cause de la mort

de M. de Valois; et moi, je pars mardi pour coucher à Laval. Je ne vous écrirai point mercredi, n'en soyez point en peine. Je vous écrirai de Malicorne, où je me reposerai deux jours. Je commence déjà à regretter mon petit Secrétaire. Vous voilà assez bien instruite de ma santé; je vous conjure de n'en être plus en peine, et de songer à la vôtre. Je suis ravie que le petit enfant se porte bien : Villebrune dit qu'il vivra fort bien à huit mois; c'est-à-dire, huit lunes passées.

Vous croyez que nous avons ici un mauvais tems : nous avons le tems de Provence; mais ce qui m'étonne, c'est que vous avez le tems de Bretagne. Je jugeai que vous l'aviez cent fois plus beau, comme vous croyiez que nous l'avions cent fois plus vilain. J'ai bien profité de cette belle saison, dans la pensée que nous aurions l'hiver dans les mois d'avril et de mai; de sorte que c'est l'hiver que je m'en vais passer à Paris. Au reste, si vous m'aviez vu faire la malade et la délicate dans ma robe-de-chambre, dans ma grande chaise, avec des oreillers, et coiffée de nuit, de

bonne foi vous ne reconnoîtriez pas cette personne qui se coiffoit en toupet, qui mettoit son busque entre sa chair et sa chemise, et qui ne s'asseyoit que sur la pointe des siéges plians : voilà sur quoi je suis changée. Je ne dois pas oublier de vous dire que notre oncle de Sévigné (1) est mort. Madame de la Fayette commence présentement à hériter de sa mère.

Corbinelli dit que je n'ai point d'esprit quand je dicte ; et sur cela il ne m'écrit plus. Je crois qu'il a raison ; je trouve mon style lâche ; mais soyez plus généreuse, et continuez à me consoler de vos aimables lettres. Je vous prie de conter les lunes pendant votre grossesse ; si vous êtes accouchée un jour seulement sur la neuvième, le petit vivra ; sinon n'attendez point un prodige. Je pars mardi ; les chemins sont comme en été, mais nous avons une bise qui tue mes mains : il me faut du chaud, les sueurs ne font rien ; je me porte très-bien du reste ; et c'est une chose admirable de voir une femme avec un très-

(1) Renaud de Sévigné, mort à Port-Royal le 16 mars 1676. *Voyez* le *Nécrologe de Port-Royal*, page 115.

beau visage, que l'on fait manger comme un enfant : on s'accoutume aux incommodités. Adieu, ma très-chère, continuez de m'aimer ; je ne vous dis point de quelle manière vous possédez mon cœur, ni par combien de liens je suis attachée à vous. J'ai senti notre séparation pendant mon mal ; je pensois souvent que ce m'eût été une grande consolation de vous avoir. J'ai donné ordre pour trouver de vos lettres à Malicorne. J'embrasse le Comte, c'est-à-dire, je le prie de m'embrasser. Je suis entièrement à vous, et le bon Abbé aussi, qui compte et calcule depuis le matin jusqu'au soir, sans rien amasser, tant cette Province a été dégraissée.

(99.) *A la même.*

à Paris, vendredi 10 avril 1676.

Plus j'y pense, ma fille, plus je trouve que je ne veux point vous voir pour quinze jours. Si vous venez à Vichi ou à Bourbon, il faut que ce soit ponr venir ici avec moi ; nous y passerons le reste de l'été et l'automne ; vous me gouvernerez, vous me

consolerez ; et M. de Grignan viendra vous voir cet hiver, et fera de vous à son tour tout ce qu'il trouvera à propos. Voilà comme on fait une visite à une mère que l'on aime, voilà le tems qu'on lui donne, voilà comme on la console d'avoir été bien malade, et d'avoir encore mille incommodités, et d'avoir perdu la jolie chimère de se croire immortelle (1) ; elle commence présentement à se douter de quelque chose, et qu'elle pourroit bien un jour passer dans la barque comme les autres. Enfin, au lieu de ce voyage de Bretagne, que vous avez une si grande envie de faire, je vous propose et vous demande celui-ci.

Mon fils s'en va, j'en suis triste, et je sens cette séparation. On ne voit à Paris que des équipages qui partent * : les cris sur la disette d'argent sont encore plus vifs qu'à l'ordinaire ; mais il ne demeurera personne, non plus que les années passées. Le Chevalier est parti sans vouloir me dire

(1) C'étoit la première maladie de madame de Sévigné.

* Un congrès avoit été assemblé à Nimègue en juillet 1675. Mais, quoiqu'il continuât, la paix n'en étoit pas plus avancée.

adieu ; il m'a épargné un serrement de cœur, car je l'aime sincèrement. Vous voyez que mon écriture prend sa forme ordinaire : toute la guérison de ma main se renferme dans l'écriture ; elle sait bien que je la quitterai volontiers du reste d'ici à quelque tems. Je ne puis rien porter ; une cuiller me paroît la machine du monde ; et je suis encore assujétie à toutes les dépendances les plus fâcheuses et les plus humiliantes que vous puissiez vous imaginer : mais je ne me plains de rien, puisque je vous écris. La duchesse de Sault vient me voir comme une de mes anciennes amies ; je lui plais : elle vint une seconde fois avec madame de Brissac ; il faudroit des volumes pour vous conter les propos de cette dernière : madame de Sault vous plairoit et vous plaira. Je garde ma chambre très-fidèlement, et j'ai remis mes Pâques à dimanche, afin d'avoir dix jours à me reposer. Madame de Coulanges apporte au coin de mon feu les restes de sa petite maladie : je lui portai hier mon mal de genou et mes pantoufles. On y envoya ceux qui me cherchoient ; ce fut des Schomberg, des Senneterre, des

Cœuvre, et mademoiselle de Méri, que je n'avois point encore vue. Elle est, à ce qu'on dit, très-bien logée; j'ai fort envie de la voir dans son château. Ma main veut se reposer, je lui dois bien cette complaisance pour celle qu'elle a pour moi.

Monsieur de Sévigné.

Je vais partir de cette ville,
Je m'en vais mercredi tout droit à Charleville,
Malgré le chagrin qui m'attend.

Je n'ai pas jugé à propos d'achever ce couplet, parce que voilà mon histoire dite en trois vers. Vous ne sauriez croire la joie que j'ai de voir ma mère dans l'état où elle est; je pense que vous serez aussi aise que je le suis, quand vous la verrez à Bourbon, où je vous ordonne toujours de l'aller voir. Si vous suivez mon avis, vous serez bien plus heureuse que moi; vous verrez ma mère, sans avoir le chagrin d'être obligée de la quitter dans deux ou trois jours: c'est un chagrin pour moi qui est accompagné de plusieurs autres que vous devinez sans peine. Enfin, me revoilà guidon, guidon éternel, guidon à barbe grise: ce qui me

console, c'est qu'on a beau dire, toutes choses de ce monde prennent fin, et qu'il faudra bien que celle-là soit de ce nombre. Adieu, ma belle petite sœur, souhaitez-moi un heureux voyage : je crains bien que l'âme intéressée de M. de Grignan ne vous en empêche; cependant je compte, comme si tous deux vous aviez quelque envie de me revoir.

(100.) *A la même.*

à Paris, dimanche 26 avril 1676.

Il faut commencer par vous dire que Condé fut pris d'assaut la nuit de samedi à dimanche. D'abord cette nouvelle fait battre le cœur ; on croit avoir acheté cette victoire ; point du tout, ma belle, elle ne nous coûte que quelques soldats, et pas un homme qui ait un nom. Voilà ce qui s'appelle un bonheur complet. Larei, fils de M. Lainé, qui fut tué en Candie, ou son frère, est blessé assez considérablement. Vous voyez comme on se passe bien des vieux héros.

Madame de Brinvilliers n'est pas si aise

que moi ; elle est en prison, elle se défend assez bien ; elle demanda hier à jouer au piquet, parce qu'elle s'ennuyoit. On a trouvé sa confession : elle nous apprend qu'à sept ans, elle avoit cessé d'être fille ; qu'elle avoit continué sur le même ton ; qu'elle avoit empoisonné son père, ses frères, un de ses enfans et elle-même ; mais ce n'étoit que pour essayer d'un contre-poison : Médée n'en avoit pas tant fait. Elle a reconnu que cette confession est de son écriture, c'est une grande sottise, mais qu'elle avoit la fièvre chaude quand elle l'avoit écrite ; que c'étoit une frénésie, une extravagance, qui ne pouvoit pas être lue sérieusement.

La Reine a été deux fois aux Carmélites avec *Quanto* ; cette dernière se mit à la tête de faire une loterie, elle se fit apporter tout ce qui peut convenir à des Religieuses ; cela fit un grand jeu dans la Communauté. Elle causa fort avec sœur Louise de la Miséricorde (*madame de la Vallière*) ; elle lui demanda si tout de bon elle étoit aussi aise qu'on le disoit. *Non*, répondit-elle, *je ne suis point aise, mais je*

suis contente. Quanto lui parla fort du frère de MONSIEUR, et si elle vouloit lui mander quelque chose, et ce qu'elle diroit pour elle. L'autre, d'un ton et d'un air tout aimable, et peut-être piquée de ce style : *Tout ce que vous voudrez, Madame, tout ce que vous voudrez.* Mettez dans cela toute la grace, tout l'esprit, et toute la modestie que vous pourrez imaginer. *Quanto* voulut ensuite manger ; elle envoya acheter ce qu'il falloit pour une sauce qu'elle fit elle-même, et qu'elle mangea avec un appétit admirable : je vous dis le fait sans aucune paraphrase. Quand je pense à une certaine lettre que vous m'écrivîtes l'été passé sur M. de Vivonne, je prends pour une satire tout ce que je vous envoie. Voyez un peu où peut aller la folie d'un homme qui se croiroit digne de ces hyperboliques louanges.

A monsieur DE GRIGNAN.

Je crois, M. le Comte, que vous comprenez assez l'envie que j'ai de voir Madame votre femme. Sans être le *charbonnier* chez vous, je trouve que par un style

tout opposé, vous êtes plus le maître que tous les *charbonniers* du monde. Rien ne se préfère à vous, en quelque état que l'on puisse être : mais soyez généreux, et quand on aura fait encore quelque tems la bonne femme, amenez-la vous-même par la main faire la bonne fille. C'est ainsi qu'on s'acquitte de tous ses devoirs, et c'est le seul moyen de me redonner la vie et de me persuader que vous m'aimez autant que je vous aime.

A madame DE GRIGNAN.

Mon Dieu, que vous êtes plaisans de parler de Cambray! nous aurons pris encore une ville, avant que vous sachiez la prise de Condé. Que dites-vous de notre bonheur, qui fait venir notre ami le Turc en Hongrie ? Voilà Corbinelli trop aise, nous allons bien *pantoufler*. J'admire la dévotion du Coadjuteur; qu'il en envoie un peu au bel Abbé. Je sens la séparation de ma petite : est-elle fâchée d'être en religion ?

Je ne sais si l'envie prendra à Vardes de

revendre sa charge (1) à l'imitation du Maréchal (*de Bellefond*). Je le plains tout à fait ; vous interprétez mal ses sentimens : il a beau parler sincèrement, vous n'en croyez pas un mot ; vous êtes méchante. Il vient de m'écrire une lettre pleine de tendresse ; je crois tout au pied de la lettre, c'est que je suis bonne. Voilà monsieur de Coulanges qui vous dira de quelle manière madame de Brinvilliers a voulu se tuer.

Monsieur de Coulanges.

Elle s'étoit fiché un bâton, devinez où, ce n'est point dans l'œil, ce n'est point dans la bouche, ce n'est point dans l'oreille, ce n'est point dans le nez, ce n'est point à la turque : devinez où ? C'est...... tant y a qu'elle étoit morte, si l'on ne fût promptement accouru à son secours. Je suis très-aise, Madame, que vous ayez agréé les œuvres que je vous ai envoyées. Madame votre mère s'en va à Vichi, et je ne l'y suivrai point, parce que ma santé est un peu meilleure depuis quelque tems. Je ne crois pas même

(1) De capitaine des Cent-Suisses de la garde ordinaire du Roi.

que j'aille à Lyon : ainsi, madame la Comtesse, revenez à Paris, et apportez-y votre beau visage, si vous voulez que je le baise. Je salue M. de Grignan, et l'avertis que j'ai fait gagner aujourd'hui un grand procès à M. de Lussan, afin qu'il m'en remercie, s'il le trouve à propos.

(101.) *A la même.*

à Paris, dimanche au soir 10 mai 1676.

Je pars demain à la pointe du jour, et je donne ce soir à souper à madame de Coulanges, son mari, madame de la Troche, M. de la Trousse, mademoiselle de Montgeron et Corbinelli, qui viendront me dire adieu en mangeant une tourte de pigeons. La bonne d'Escars part avec moi ; et comme le *bien bon* a vu qu'il pouvoit mettre ma santé entre ses mains, il a pris le parti d'épargner la fatigue de ce voyage, et de m'attendre ici, où il a mille affaires ; il m'y attendra avec impatience ; car je vous assure que cette séparation, quoique petite, lui coûte beaucoup, et je crains pour sa santé ; les serremens de cœur ne sont pas bons, quand on est vieux. Je ferai mon de-

voir pour le retour, puisque c'est la seule occasion dans ma vie, où je puisse lui témoigner mon amitié, en lui sacrifiant jusqu'à la pensée seulement d'aller à Grignan. Voilà précisément l'un de ces cas où l'on fait céder ses plus tendres sentimens à la reconnoissance.

Il vous reviendra cinq ou six cents pistoles de la succession de notre oncle de Sévigné (1), que je voudrois que vous eussiez tout prêts pour cet hiver. Je ne comprends que trop les embarras que vous pouvez trouver pour les dépenses que vous êtes obligée de faire, et je ne pousse rien sur le voyage de Paris, persuadée que vous m'aimez assez, et que vous souhaitez assez de me voir pour y faire au monde tout ce que vous pourrez. Vous connoissez d'ailleurs tous mes sentimens sur votre sujet, et combien la vie me paroît triste sans voir une personne que j'aime si tendrement. Ce sera une chose fâcheuse, si M. de Grignan est obligé de passer l'été à Aix, et une grande dépense, ne fût-ce qu'à cause du jeu, qui fait un article de la vôtre assez considérable.

(1) *Voyez* Tome II, la lettre du 22 mars 1676.

J'admire la fortune; c'est le jeu qui soutient M. de la Trousse. Vous avez donc cru être obligée de vous faire saigner; la petite main tremblante de votre chirurgien me fait trembler. M. le Prince disoit une fois à un nouveau chirurgien : « Ne tremblez-vous point de me saigner? Pardi, » Monseigneur, c'est à vous de trembler »; il disoit vrai. Vous voilà donc bien revenue du café : mademoiselle de Méri l'a aussi chassé de chez elle assez honteusement : après de telles disgrâces, peut-on compter sur la fortune? Je suis persuadée que ce qui échauffe, est plus sujet à ces sortes de revers que ce qui rafraîchit : il faut toujours en revenir là; et afin que vous le sachiez, toutes mes sérosités viennent si droit de la chaleur de mes entrailles, qu'après que Vichi les aura consumées, on va me rafraîchir plus que jamais par des eaux, par des fruits, et après, tous mes lavages que vous connoissez. Prenez ce régime plutôt que de vous brûler, et conservez votre santé d'une manière que ce ne soit point par-là que vous puissiez être empêchée de venir me voir. Je vous demande

cette conduite pour l'amour de votre vie; et pour que rien ne traverse la satisfaction de la mienne.

Je vais me coucher, ma fille, voilà ma petite compagnie qui vient de partir. Mesdames de Pompone, de Vins, de Villars, et de Saint-Géran ont été ici; j'ai tout embrassé pour vous. Madame de Villars a fort ri de ce que vous lui mandez : *j'ai un mot à lui dire;* cela ne peut se payer. Je pars demain à cinq heures; je vous écrirai de tous les lieux où je passerai. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je suis fâchée que l'on ait profané cette façon de parler; sans cela, elle seroit digne d'expliquer de quelle façon je vous aime.

(102.) *A la même.*

à Vichi, jeudi 4 juin 1676.

J'ai enfin achevé aujourd'hui ma douche et ma suerie, je crois qu'en huit jours il est sorti de mon pauvre corps plus de vingt pintes d'eau. Je suis persuadée que rien ne pouvoit me faire plus de bien; et je me crois à couvert des rhumatismes pour le reste

de ma vie. La douche et la sueur sont assurément des états pénibles ; mais il y a une certaine demi-heure où l'on se trouve à sec et fraîchement, et où l'on boit de l'eau de poulet fraîche ; je ne mets point ce tems au rang des plaisirs innocens ; c'est un endroit délicieux. Mon médecin m'empêchoit de mourir d'ennui ; je me divertissois à lui parler de vous, il en est digne. Il s'en est allé aujourd'hui ; il reviendra, car il aime la bonne compagnie ; et depuis madame de Noailles, il ne s'étoit pas trouvé à telle fête. Je m'en vais prendre demain une légère médecine, et puis boire huit jours, et puis c'est fait. Mes genoux sont comme guéris ; mes mains ne se ferment pas encore ; mais pour cette lessive que l'on vouloit faire de moi une bonne fois, elle sera dans sa perfection. Nous avons ici une madame la Baroir qui bredouille d'une apoplexie, elle fait pitié : mais quand on la voit laide, point jeune, habillée du bel air, avec des petits bonnets à double carillon, et qu'on songe de plus qu'après vingt-deux ans de veuvage, elle s'est amourachée de M. de la Baroir qui en aimoit une

autre, à la vue du public, à qui elle a donné tout son bien, et qui n'a jamais couché qu'un quart-d'heure avec elle, pour fixer les donations, et qui l'a chassée de chez lui outrageusement (voici une grande période); mais quand on songe à tout cela, on a extrêmement envie de lui cracher au nez.

On dit que madame de Péquigny (1) vient aussi; c'est *la Sybille Cumée.* Elle cherche à se guérir de soixante-seize ans, dont elle est fort incommodée; ceci devient les Petites-Maisons. Je mis hier moi-même une rose dans la fontaine bouillante, elle y fut long-tems saucée et ressaucée, je l'en tirai comme de dessus la tige : j'en mis une autre dans une poélonnée d'eau chaude, elle y fut en bouillie en un moment. Cette expérience, dont j'avois ouï parler, me fit plaisir. Il est certain que ces eaux-ci sont miraculeuses. Je veux vous envoyer par un petit Prêtre qui s'en va à Aix, un livre que tout le monde a lu, et qui m'a divertie; c'est l'*Histoire des Visirs;* vous y verrez les guerres de Hongrie et de Candie,

(1) Claire-Charlotte d'Ailly, mère de Charles d'Albert, duc de Chaulnes.

et vous y verrez en la personne du Grand-Visir (1), que vous avez tant entendu louer, et qui règne encore présentement, un homme si parfait, que je ne vois aucun Chrétien qui le surpasse. Dieu bénisse la chrétienté ! Vous y verrez aussi des détails de la valeur du Roi de Pologne (*J. Sobieski*), qu'on ne sait point, et qui sont dignes d'admiration. J'attends de vos lettres présentement avec impatience, et je cause en attendant. Ne craignez jamais que j'en puisse être incommodée : il n'y a nul danger d'écrire le soir.

Voilà votre lettre du 31 mai, ma très-chère et parfaitement aimable. Il y a des endroits qui me font rire aux larmes : celui où vous ne pouvez pas trouver un mot pour madame de la Fayette, est admirable. Je trouve que vous avez tant de raison, que je ne comprends pas par quelle fantaisie je vous demandois cette inutilité. Je crois que c'étoit dans le transport de la reconnoissance de ce bon vin qui sent le fût : vous étiez toujours sur vos pieds, pour lui dire, *supposé*, et un autre mot encore

(1) Achmet Coprogli, pacha, mort en décembre 1676.

que je ne trouve plus. Pour notre *Pichon*, je suis transportée de joie que sa taille puisse être un jour *à la Grignan*. Vous me le représentez fort joli, fort aimable ; cette timidité vous faisoit peur mal à propos. Vous vous divertissez de son éducation, et c'est un bonheur pour toute sa vie : vous prenez le chemin d'en faire un fort honnête homme. Vous voyez comme vous avez bien fait de lui donner des chausses ; ils sont filles, tant qu'ils ont une robe.

Vous ne comprenez point mes mains, ma chère enfant ; j'en fais présentement une partie de ce que je veux ; mais je ne puis les fermer qu'autant qu'il faut pour tenir une plume ; le dedans ne fait aucun semblant de vouloir se désenfler. Que dites-vous des restes agréables d'un rhumatisme ? M. le Cardinal (*de Retz*) me mandoit l'autre jour que les médecins avoient nommé son mal de tête un rhumatisme de membranes ; quel diantre de nom ! à ce mot de rhumatisme, je pensai pleurer. Je vous trouve fort bien pour cet été dans votre château. Monsieur de la Garde doit être compté pour beaucoup ; je pense que

vous en faites bien votre profit. Je crois avoir sagement fait de vous avoir épargné la fatigue du voyage de Vichi, et à moi la douleur de vous voir, pour vous dire adieu presque en même tems. Mais j'espère bien aller une autre année à Grignan ; c'est une de mes envies de me retrouver dans ce château avec tous les Grignans du monde, il n'y en a jamais trop. J'ai un souvenir tendre du séjour que j'y ai fait, et cela promet un second voyage, dès que je pourrai. J'ai ri, en vérité, quoique malgré moi, de la nouvelle du combat naval que notre bon d'Hacqueville vous a mandée ; il faut avouer que cela est plaisant, et le soin qu'il prenoit aussi de m'apprendre des nouvelles de Rennes, quand j'étois aux Rochers ; mais vous cherchez qui en rira avec vous ; vous savez bien le vœu que j'ai fait, depuis qu'il m'envoya une certaine lettre de Davonneau, qui me redonna la vie.

Que dites-vous du maréchal de Lorges ? le voilà Capitaine des Gardes-du-Corps : ces deux frères deviennent jumeaux (1).

(1) Le maréchal de Duras et le maréchal de Lorges

Mademoiselle de Frémont est, en vérité, bien mariée, et M. de Lorges aussi. Je m'en réjouis pour le Chevalier (*de Grignan*); plus son ami s'avancera, plus il sera en état de le servir. Madame de Coulanges me mande qu'on lui écrit que madame de Brissac est guérie, et qu'elle ne rend point les eaux de Vichi : voilà bien notre petite amie. Vous la trouverez fort au-dessus des servitudes où vous l'avez vue autrefois : elle n'aime plus qu'autant qu'on l'aime; et cette mesure est bonne, sur-tout avec les Dames de la Cour. Vous avez fait transir le bon Abbé de lui parler de ne pas reprendre à Paris votre petit appartement : hélas, ma fille! je ne le conserve et ne l'aime que dans cette vue; au nom de Dieu, ne me parlez point d'être hors de chez moi. J'adore le bon Abbé de tout ce qu'il me mande là-dessus, et de l'envie qu'il a de me voir recevoir une si chère et si aimable compagnie. Adieu, je vous embrasse mille fois avec une tendresse qui doit vous plaire, puisque vous m'ai-

étoient tous deux capitaines des Gardes-du-Corps en même tems.

mez. Faites bien des amitiés à M. de la Garde et à M. de Grignan, et mes complimens de noces au premier. Baisez les *Pichons* pour moi; j'aime la gaillardise de Pauline: et le *petit petit* veut-il vivre absolument contre l'avis d'Hippocrate et de Galien? Il me semble que ce doit être un homme tout extraordinaire. L'inhumanité que vous donnez à vos enfans est la chose la plus commode du monde: voilà, Dieu merci, la petite (1) qui ne songe plus ni à père, ni à mère; ah, ma belle! elle n'a pas pris cette heureuse qualité chez vous; vous m'aimez trop, et je vous trouve trop occupée de moi et de ma santé; vous n'en avez que trop souffert.

(1) Celle qui avoit été mise au couvent.

(103.) *A la même.*

à Paris, mercredi 29 juillet 1676.

Voici un changement de scène qui vous paroîtra aussi agréable qu'à tout le monde. Je fus samedi à Versailles avec les Villars. Vous connoissez la toilette de la Reine, la messe, le dîner; mais il n'est pas besoin

de se faire étouffer, pendant que Leurs Majestés sont à table, car à trois heures, le Roi, la Reine, Monsieur, Madame, Mademoiselle, tout ce qu'il y a de Princes et de Princesses, madame de Montespan, toute sa suite, tous les courtisans, toutes les Dames; enfin, ce qui s'appelle la Cour de France, se trouve dans ce bel appartement du Roi que vous connoissez. Tout est meublé divinement, tout est magnifique. On ne sait ce que c'est que d'y avoir chaud; on passe d'un lieu à l'autre, sans faire la presse nulle part. Un jeu de reversi donne la forme, et fixe tout. Le Roi est auprès de madame de Montespan, qui tient la carte; Monsieur, la Reine, et madame de Soubise, Dangeau et compagnie, Langlée et compagnie; mille louis sont répandus sur le tapis, il n'y a point d'autres jetons. Je voyois jouer Dangeau; et j'admirois combien nous sommes sots au jeu auprès de lui. Il ne songe qu'à son affaire, et gagne, où les autres perdent; il ne néglige rien, il profite de tout, il n'est point distrait : en un mot, sa bonne conduite défie la fortune; aussi les deux

cent mille francs en dix jours, les cent mille écus en un mois, tout cela se met sur le livre de sa recette *. Il dit que je prenois part à son jeu, de sorte que je fus assise très-agréablement et très-commodément. Je saluai le Roi, ainsi que vous me l'avez appris; il me rendit mon salut, comme si j'avois été jeune et belle. La Reine me parla aussi long-tems de ma maladie, que si c'eût été une couche. M. le Duc me fit mille de ces caresses, à quoi il ne pense pas. Le maréchal de Lorges m'attaqua sous le nom du chevalier de Grignan, enfin *tutti quanti*. Vous savez ce que c'est que de recevoir un mot de tout ce que l'on trouve en son chemin. Madame de Mon-

* Dans l'éloge de Dangeau, Fontenelle s'arrête sur sa singulière supériorité dans l'art des jeux. Il y faisoit les combinaisons les plus savantes, sans laisser voir aucune application. Il demanda une grâce au Roi, qui la lui promit, à condition que, pendant la partie même qu'il alloit jouer, il mettroit sa demande en vers et en cent vers. Après le jeu, où il avoit paru aussi peu occupé qu'à l'ordinaire, il récita au Roi les cent vers bien comptés. Ce ne fut pas le jeu seul qui fit sa fortune. Il étoit sur-tout un parfait courtisan, genre de perfection qui mène à plus d'un vice et à plus d'un ridicule. C'est par-là qu'il fournit à la Bruyère les traits d'une de ses peintures les plus achevées, le caractère de Pamphile (*Chapitre des Grands*).

tespan me parla de Bourbon, elle me pria de lui conter Vichi, et comment je m'en étois portée ; elle me dit que Bourbon, au lieu de guérir un genou, lui a fait mal aux deux. Je lui trouvai le dos bien plat, comme disoit la maréchale de la Meilleraie ; mais sérieusement, c'est une chose surprenante que sa beauté ; sa taille n'est pas de la moitié si grosse qu'elle étoit, sans que son teint, ni ses yeux, ni ses lèvres, en soient moins bien. Elle étoit habillée de point de France, coiffée de mille boucles ; les deux des tempes lui tombent fort bas sur les joues ; des rubans noirs à sa tête, des perles de la maréchale de l'Hôpital, embellies des boucles et des pendeloques de diamans de la dernière beauté, trois ou quatre poinçons, point de coiffe ; en un mot, une triomphante beauté à faire admirer à tous les Ambassadeurs. Elle a su qu'on se plaignoit qu'elle empêchoit toute la France de voir le Roi ; elle l'a redonné comme vous voyez ; et vous ne sauriez croire la joie que tout le monde en a, ni de quelle beauté cela rend la Cour. Cette agréable confusion, sans confusion, de tout

ce qu'il y a de plus choisi, dure depuis trois heures jusqu'à six. S'il vient des courriers, le Roi se retire un moment pour lire ses lettres, puis revient. Il y a toujours quelque musique qu'il écoute, et qui fait un très-bon effet. Il cause avec les Dames qui ont accoutumé d'avoir cet honneur. Enfin, on quitte le jeu à six heures; on n'a point du tout de peine à faire les comptes, il n'y a point de jetons ni de marques; les poules sont au moins de cinq, six à sept cents louis, les grosses de mille, de douze cents. On en met d'abord vingt chacun, c'est cent; et puis celui qui fait en met dix. On donne chacun quatre louis à celui qui a le quinola; on passe; et quand on fait jouer, et qu'on ne prend pas la poule, on en met seize à la poule, pour apprendre à jouer mal à propos. On parle sans cesse, et rien ne demeure sur le cœur. Combien avez-vous de cœurs? J'en ai deux, j'en ai trois, j'en ai un, j'en ai quatre: il n'en a donc que trois, que quatre, et Dangeau est ravi de tout ce caquet: il découvre le jeu, il tire ses conséquences, il voit à qui il a affaire; enfin, j'étois fort aise

de voir cet excès d'habileté : vraiment c'est bien lui qui sait le dessous des cartes. On montè donc à six heures en calèche, le Roi, madame de Montespan, monsieur et madame de Thianges, et la bonne d'Heudicourt sur le strapontin, c'est-à-dire, comme en paradis, ou dans la gloire de Niquée. Vous savez comme ces calèches sont faites; on ne se regarde point, on est tourné du même côté. La Reine étoit dans une autre avec les Princesses, et ensuite tout le monde attroupé, selon sa fantaisie. On va sur le canal dans des gondoles, on trouve de la musique, on revient à dix heures, on trouve la comédie, minuit sonne, on fait *media noche*; voilà comme se passe le samedi.

De vous dire combien de fois on me parla de vous, combien on me fit de questions, sans attendre la réponse, combien j'en épargnai, combien on s'en soucioit peu, combien je m'en souciois encore moins, vous reconnoîtrez au naturel l'*iniqua corte*. Cependant elle ne fut jamais si agréable, et l'on souhaite fort que cela continue. Madame de Nevers est fort jolie, fort modeste, fort naïve; sa beauté fait

souvenir de vous ; M. de Nevers est toujours le même, sa femme l'aime de passion. Mademoiselle de Thianges est plus belle, et beaucoup moins charmante. Monsieur du Maine est incomparable ; son esprit étonne, et les choses qu'il dit ne peuvent s'imaginer. Madame de Maintenon, madame de Thianges, *Guelphes* et *Gibelins* (1), songez que tout est rassemblé. MADAME me fit mille honnêtetés, à cause de la bonne princesse de Tarente. Madame de Monaco étoit à Paris.

M. le Prince fut voir l'autre jour madame de la Fayette ; ce Prince, *all' cui spada ogni vittoria è certa*. Le moyen de ne pas être flatté d'une telle estime, et d'autant plus qu'il ne la jette pas à la tête des Dames ? Il parle de la guerre, il attend des nouvelles comme les autres. On tremble un peu de celles d'Allemagne. On dit pourtant que le Rhin est tellement enflé des neiges qui fondent des montagnes, que les ennemis sont plus embarrassés que nous. Rambure a été tué par un de ses soldats,

(1) Deux fameuses factions, dont l'une tenoit le parti des Papes, et l'autre celui des Empereurs.

qui déchargeoit très-innocemment son mousquet. Le siége d'Aire continue, nous y avons perdu quelques Lieutenans aux gardes et quelques soldats. L'armée de Schomberg est en pleine sûreté. Madame de Schomberg s'est remise à m'aimer; le Baron en profite par les caresses excessives de son Général. *Le petit glorieux* n'a pas plus d'affaires que les autres; il pourra s'ennuyer; mais s'il a besoin d'une contusion, il faudra qu'il se la fasse lui-même: Dieu les conserve dans cette oisiveté! Voilà, ma très-chère, d'épouvantables détails: ou ils vous ennuieront beaucoup, ou ils vous amuseront, ils ne peuvent point être indifférens. Je souhaite que vous soyez dans cette humeur, où vous me dites quelquefois: « Mais vous ne voulez pas me » parler; mais j'admire ma mère, qui ai- » meroit mieux mourir, que de me dire » un seul mot ». Oh! si vous n'êtes pas contente, ce n'est pas ma faute; non plus que la vôtre, si je ne l'ai pas été de la mort de Ruyter. Il y a des endroits dans vos lettres qui sont divins. Vous me parlez

très-bien du mariage (1), il n'y a rien de mieux ; le jugement domine, mais c'est un peu tard. Conservez-moi dans les bonnes grâces de M. de la Garde, et toujours des amitiés pour moi à M. de Grignan. La justesse de nos pensées sur votre départ, renouvelle notre amitié.

Vous trouvez que ma plume est taillée pour dire des merveilles du Grand-Maître ; je ne le nie pas absolument : il est vrai que je croyois m'être moquée de lui, en vous disant l'envie qu'il a de parvenir, et comme il veut être maréchal de France à la rigueur, comme du tems passé ; mais c'est que vous m'en voulez sur ce sujet, le monde est bien injuste.

Il l'a bien été aussi pour la Brinvilliers ; jamais tant de crimes n'ont été traités si doucement, elle n'a pas eu la question ; on avoit si peur qu'elle ne parlât, qu'on lui faisoit entrevoir une grâce, et si bien entrevoir, qu'elle ne croyoit point mourir ; elle dit en montant sur l'échafaud : *C'est donc tout de bon ?* Enfin, elle est au vent,

(1) Il étoit alors question d'un mariage pour M. de la Garde, qui ne se fit point.

et son confesseur dit que c'est une Sainte. M. le Premier-Président (*de Lamoignon*), avoit choisi ce Docteur comme une merveille ; c'étoit celui qu'on vouloit qu'il prît. N'avez-vous point vu ces gens qui font des tours de cartes, ils les mêlent fort longtems, et vous disent d'en prendre une telle qu'il vous plaira, et qu'ils ne s'en soucient pas ; vous la prenez, vous croyez l'avoir prise, et c'est justement celle qu'ils veulent : à l'application, elle est juste. Le maréchal de Villeroi disoit l'autre jour : *Penautier sera ruiné de cette affaire-ci ;* le maréchal de Grammont répondit : *Il faudra qu'il supprime sa table :* voilà bien des épigrammes. Je suppose que vous savez qu'on croit qu'il y a cent mille écus de répandus pour faciliter toutes choses : l'innocence ne fait guère de telles profusions. On ne peut écrire tout ce qu'on sait ; ce sera pour une soirée. Rien n'est si plaisant que tout ce que vous dites sur la Brinvilliers. Je crois que vous avez contentement ; il n'est pas possible qu'elle soit en paradis ; sa vilaine âme doit être séparée des autres. Assassiner est le plus sûr ; nous sommes

de votre avis ; c'est une bagatelle en comparaison d'être huit mois à tuer son père, et à recevoir toutes ses caresses et toutes ses douleurs, à quoi elle ne répondoit qu'en doublant toujours la dose.

Contez à M. l'Archevêque (*d'Arles*) ce que m'a fait dire M. le Premier-Président pour ma santé. J'ai fait voir mes mains et quasi mes genoux à Langeron, afin qu'il vous en rende compte. J'ai d'une manière de pommade qui me guérira, à ce qu'on m'assure ; je n'aurai point la cruauté de me plonger dans le sang d'un bœuf, que la canicule ne soit passée. C'est vous, ma fille, qui me guérirez de tous mes maux. Si M. de Grignan pouvoit comprendre le plaisir qu'il me fait d'approuver votre voyage, il seroit consolé par avance de six semaines qu'il sera sans vous.

Madame de la Fayette n'est point mal avec madame de Schomberg. Cette dernière me fait des merveilles, et son mari à mon fils. Madame de Villars songe tout de bon à s'en aller en Savoie ; elle vous trouvera en chemin. Corbinelli vous adore, il n'en faut rien rabattre ; il a toujours des soins de

moi admirables. Le *bien bon* vous prie de ne pas douter de la joie qu'il aura de vous voir ; il est persuadé que ce remède m'est nécessaire, et vous savez l'amitié qu'il a pour moi. Livry me revient souvent dans la tête, et je dis que je commence à étouffer, afin qu'on approuve mon voyage. Adieu, ma très-aimable et très-aimée ; vous me priez de vous aimer ; ah ! vraiment je le veux bien ; il ne sera pas dit que je vous refuse quelque chose.

(104.) *A la même.*

à Paris, vendredi 21 août 1676.

Je suis venue ici ce matin pour les commissions de M. de la Garde. Je suis descendue chez la bonne d'Escars, que j'ai trouvée avec une grosse bile qui lui donne une petite fièvre, et toute pleine de bonne volonté ; elle avoit autour d'elle madame le Moine, et tous les équipages de point de France et de point d'Espagne, les plus beaux et les mieux choisis du monde. Je suis allée dîner chez M. de Mêmes, et à trois heures je suis revenue chez madame d'Es-

cars ; j'ai trouvé, en entrant dans la cour, madame de Vins et d'Hacqueville, qui venoient me voir amiablement. Nous avons pris un très-beau manteau, une belle jupe, de la toile d'or et d'argent pour une toilette, et de quoi faire un corps de jupe, la dentelle pour la jupe, la toilette, une petite pour les sachets, pour les coiffes noires ; les souliers, la perruque, les rubans, tout sera admirablement beau : mais comme j'ai tout pris sur ma parole, et pour très-peu de tems, je vous prie de ne point nous remettre sur l'incertitude des paiemens des pensions de M. de la Garde, et de nous envoyer une lettre de change. M. Colbert est un peu malade ; si vous saviez ce qu'on fait de ce prétexte, même pour votre pension, vous verriez bien que rien n'est tel qu'une lettre de change : et les pauvres courtisans accoutumés à la patience, attendront l'heureux moment du Trésor Royal. Voilà le bel Abbé (1) qui entre ; il vint me voir mercredi à Livry ; nous causâmes fort de vos affaires. Il est certain qu'il ne faudroit

(1) M. l'abbé de Grignan, frère de M. le Coadjuteur d'Arles.

proposer (1) le Coadjuteur que comme un sujet très-propre et très-digne, sans qu'il parût que ce sujet se donnât aucun mouvement, parce qu'il doit paroître fixé et content. On s'assureroit seulement de la disposition de M. l'Archevêque (*d'Arles*) pour recevoir tel autre Coadjuteur qu'on voudroit; et il faudroit que cela passât uniquement par le Confesseur, n'étant pas du district de M. de Pompone, qui pourtant ne manqueroit pas de l'appuyer, si la balle lui venoit. Mais on croit ici que, nonobstant le bruit qui a couru que M. de Mende refusoit Alby, il le prendra; ainsi nos raisonnemens seront inutiles. Pour le Gouvernement, le fils en a la survivance, et *Matame te Lutre* ne seroit pas fâchée d'avoir cette récompense, en quittant la livrée (2) qu'elle porte depuis si long-tems. On dit aussi que Théobon, soit qu'elle ait mérité, ou point mérité cet établissement, seroit fort désireuse de l'avoir : vous voyez sur quoi cela roule.

(1) Il s'agissoit de l'archevêché d'Alby, que l'on croyoit encore vacant par le refus qu'on disoit que M. de Mende en avoit fait.

(2) Madame de Ludre, chanoinesse de Poussai.

J'aime le bel Abbé de l'attention qu'il paroît avoir pour vos affaires, et du soin qu'il a de me chercher pour en discourir avec moi, qui ne suis pas si sotte sur cela, à cause de l'intérêt que j'y prends, que sur toutes les autres choses du monde. Nous passâmes une fort jolie soirée à Livry; et aujourd'hui nous avons conclu avec le grand d'Hacqueville, que tous nos raisonnemens sont inutiles pour cette fois; mais qu'il ne faut pas perdre une occasion de demander. Madame de Vins m'a priée de ne point m'en retourner demain, et de me trouver entre cinq et six chez madame de Villars, où elle sera. Nous pourrons voir le soir M. de Pompone, qui reviendra de Pompone, où madame de Vins n'est pas allée, à cause d'un procès, et toujours procès, qui sera jugé demain. Je suis tentée de sa proposition; de sorte que j'ai la mine de ne m'en aller que dimanche à la messe à Livry. On dit que l'on sent le chair fraîche dans le pays de *Quanto*. On ne sait pas bien droitement où c'est; on a nommé la Dame que je vous ai nommée : mais comme on est fin en ce pays, peut-être que ce n'est

pas-là. Enfin, il est certain que le cavalier est gai et réveillé, et la Demoiselle triste, embarrassée, et quelquefois larmoyante. Je vous dirai la suite, si je le puis.

Madame de Maintenon est allée à Maintenon pour trois semaines. Le Roi lui a envoyé *le Nôtre* pour ajuster cette belle et laide Terre. Je n'ai point encore vu la belle Coulanges, ni Corbinelli. L'armée de M. de Schomberg s'en va au secours de Maestricht : mais on ne croit point du tout que les ennemis l'attendent, soit par avoir pris la place, soit par avoir levé le siége ; ils ne sont pas assez forts. Adieu, très-aimable et très-aimée.

(105.) *A la même.*

à Paris, vendredi 11 septembre 1676.

Vous me parlez bien plaisamment de notre Coadjuteur. Vous avez donc repris les libertés dont nous usions l'année que j'étois à Grignan ; quel tourment nous lui faisions sur ces contes, que M. de Grignan disoit que le Coadjuteur pouvoit porter hardiment par-tout, *sans crainte de la*

Gabelle! Je n'ai jamais vu personne entendre si parfaitement la raillerie. Nous pensons que M. de V.... * ne l'entend pas si bien, lui qui, à ce que dit madame Cornuel (1), *a mis un bon Suisse à sa porte*; c'est qu'on assure qu'il a donné une belle maladie à sa femme. Il y eut l'autre jour une vieille très-décrépite qui se présenta au dîner du Roi, elle faisoit frayeur. MONSIEUR la repoussa, et lui demanda ce qu'elle vouloit : *Hélas! Monsieur*, lui dit-elle, *je voudrois bien prier le Roi de me faire parler à M. de Louvois*. Le Roi lui dit : *Tenez, voilà M. de Rheims qui le peut mieux que moi* *. Cela réjouit fort tout le monde. Nanteuil (2), d'un autre côté, prioit Sa Majesté de faire commander à M. de Calvo de se laisser peindre. Il fait un cabinet où vous voyez

* M. de Vantadour. *Voyez* les *Amours des Gaules*.

(1) Madame Cornuel s'étoit fait une réputation par ses bons mots.

* Il y a une autre leçon de cette anecdote. C'est (dit-on) à madame Dufrênoi, maîtresse du Ministre, que le Roi renvoya cette vieille; ce qui étoit plus plaisant, quoique avec une teinte d'indécence de plus.

(2) Homme célèbre pour les portraits en pastel et pour la gravure.

bien qu'il veut lui donner place. Tout ce que vous avez pensé de Maestricht est arrivé, comme l'accomplissement d'une prophétie. Le Roi donna hier à M. de Roquelaure le Gouvernement de Guienne : voilà une longue patience récompensée par un admirable présent.

Tout le monde croit que l'étoile de *Quanto* pâlit. Il y a des larmes, des chagrins, des gaîtés affectées, des bouderies ; enfin, ma chère, tout finit. On regarde, on juge, on devine, on croit voir des rayons de lumière sur des visages que l'on trouvoit indignes, il y a un mois, d'être comparés aux autres : on joue fort gaîment, quoique la belle garde sa chambre. Les uns tremblent, les autres rient, les uns souhaitent l'immutabilité, les autres, un changement de théâtre ; enfin, voici le tems d'une crise digne d'attention, s'il faut en croire les plus fins. La petite de Rochefort (1) sera mariée au premier jour à son cousin de Nangis. Elle a douze ans. Si elle a bientôt un enfant, madame la

(1) Elle étoit arrière-petite-fille de madame la chancelière Séguier.

Chancelière pourra dire : Ma fille, allez dire à votre fille, que la fille de sa fille crie. Madame de Rochefort (1) est cachée dans un Couvent pendant cette noce, et paroît toujours inconsolable.

Vous savez que je revins ici mercredi matin ; je me trouve ravie d'y être toute seule ; je me promène, j'ai des livres, j'ai de l'ouvrage ; j'ai l'Eglise ; enfin, j'en demande pardon à la compagnie qui doit me revenir, je me passe d'elle à merveilles. Mon Abbé est demeuré à Paris, pour parler au vôtre, et le prier de donner à M. Colbert la lettre que lui écrit M. de Grignan, avant que de partir. Si l'abbé Têtu étoit ici, je me ferois mener en l'absence de l'abbé de Grignan ; mais il est en Touraine : il est vrai qu'il aime fort à n'avoir ni compagnon, ni maître dans les maisons qu'il honore de son estime. Cependant trouvez-vous qu'il n'ait ni l'un ni l'autre chez notre petite amie (*madame de Coulanges*) ? Je lui dis tous les jours qu'il faut que le goût qu'il a pour elle soit bien

(1) Madeleine de Laval-Bois-Dauphin, veuve du maréchal de Rochefort, mort le 22 mai 1676.

extrême, puisqu'il lui fait avaler, et l'été, et l'hiver, toutes sortes de couleuvres; car les inquiétudes de la canicule ne sont pas moins désagréables que la présence du carnaval : ainsi toute l'année est une souffrance.

On prétend que cette amie (*madame de Maintenon*) de l'amie, n'est plus ce qu'elle étoit, et qu'il ne faut plus compter sur aucune bonne tête, puisque celle-là n'a pas soutenu le tourbillon de ce bon pays. La vôtre est bien admirable de soutenir votre bise avec tant de raison, et même avec tant de gaîté. Quand je vous vois gaie, comme on le voit fort bien dans les lettres, je partage avec vous cette belle et bonne humeur : vous croyez quelquefois me dire des folies; hé, mon Dieu! c'est bien moi qui en dis sans cesse, et j'en devrois être bien honteuse, moi, qui dois être sage par tant de raisons. Il est vrai que je ne pouvois deviner que vous eussiez appelé la Garde, *votre petit cœur;* cette vision est fort bonne : mais je meurs de peur que ce ne soit un présage, et qu'il ne soit bientôt appelé de ce doux nom, *bon jeu*,

bon argent. J'espère bien que vous me manderez le détail de cette noce si long-tems attendue. Je suis étonnée qu'il puisse garder si long-tems cette pensée dans sa tête : c'est une étrange perspective pour quelqu'un qui pourroit bien s'en passer. Quand vous dites des folies, il me semble que vous songez à moi : nous avons fort ri à Grignan. Vous me dépeignez très-bien l'abbé de la Vergne ; je meurs d'envie de le voir ; il n'y a personne dont j'aie entendu de si bonnes louanges. Vous ai-je mandé que Penautier prenoit l'air dans sa prison ? Il voit tous ses parens et amis, et passe les jours à admirer les injustices que l'on fait dans le monde : nous l'admirons comme lui.

Madame de Coulanges me mande qu'elle ne reviendra de quatre ou cinq jours, dont elle est au désespoir ; qu'il faut qu'elle fasse des pas pour une Intendance qui est vacante ; qu'elle doit parler au Roi et à M. Colbert, qui pis est : je lui conseille de prier Sa Majesté, comme la vieille femme, de la faire parler à M. Colbert, et je la prie de n'être ni sourde, ni aveugle

en ce pays-là, ni muette quand elle reviendra ici. Elle me mande, et d'autres aussi, que madame de Soubise est partie pour aller à Lorges; ce voyage fait grand honneur à sa vertu. On dit qu'il y a eu un bon raccommodement, peut-être trop bon. M. le maréchal d'Albret a laissé cent mille francs à madame de Rohan; cela sent bien la restitution. Mon fils me mande que les ennemis ont été long-tems fort près de nous; M. de Schomberg s'est approché, ils se sont encore reculés : enfin, ils sont à dix lieues, et bientôt à douze; je n'ai jamais vu de si bons ennemis, *je les aime tendrement*; voyez la belle chose d'abuser des mots : je n'ai point d'autre manière pour vous dire que je vous aime, que celle dont je me sers pour les confédérés.

(106.) *A la même.*

à Paris, mercredi 21 octobre 1676.

Hé mon Dieu, ma fille! est-il possible que vous puissiez croire que le monde désapprouve que vous veniez me voir, et qu'on puisse trouver étrange que vous quittiez

monsieur de Grignan pour un peu de tems, afin de me donner cette marque de votre amitié ? On auroit sans doute plus de peine à justifier le contraire, et vos amis y seroient plus embarrassés, qu'à défendre le voyage que vous allez faire. Soyez donc en repos là-dessus, et croyez qu'il n'y a rien que de fort sage et de fort raisonnable à témoigner dans cette occasion, l'amitié que vous avez pour moi. D'Hacqueville vous en dira son avis ; et comme M. de Grignan doit être parti pour l'assemblée, nous commencerons à voir le jour de votre départ.

Madame de Verneuil passera le jour de la Toussaint à Lyon : elle me demanda si elle ne vous rencontreroit point ; je lui dis que cela n'étoit pas impossible. Amonio s'en va aussi ; si vous le trouvez, vous lui ferez une fort bonne mine : j'en suis assurée. J'écris à M. de Grignan et à M. l'Archevêque, pour les prier d'entrer dans mes intérêts contre vous. Je suis fort embarrassée : j'ai demandé le congé de mon fils, parce qu'il est malade de son rhumatisme à Charleville ; M. de Louvois répondit fort honnêtement, que si je voulois, il le de-

manderoit au Roi : mais que mon fils feroit fort mal sa cour, et qu'il seroit refusé ; que le petit Villars et tous les autres l'avoient été, et qu'il lui conseilloit de se guérir tout doucement à Charleville ; que s'il avoit pris dès l'armée une attestation de M. de Schomberg, il seroit revenu, mais que sa lettre toute seule ne produiroit aucun effet. J'ai mandé tout cela, et en même tems je reçois une lettre, où, sans avoir reçu la mienne, il me mande qu'il part avec un de ses amis qui revient, et qu'il sera demain ici. Je crains que cela ne lui fasse une affaire : je vous manderai la suite. Le Père le Bossu sera fort aise de voir ce que vous dites de lui. Son *Art poétique*(1) est fort admiré ; vous en sentiez la beauté, sans savoir à qui vous en aviez l'obligation. Vous trouverez ici une traduction de saint Augustin, *sur la prédestination et la persévérance des bons* : nos amis ont triomphé dans cet ouvrage ; vraiment c'est la plus belle et la plus hardie pièce qu'on puisse voir. Vous trouverez aussi, dans un autre genre, les rondeaux

(1) C'est-à-dire, son *Traité du Poëme épique.*

de Benserade : ils sont fort mêlés, avec un crible, il en demeureroit peu : c'est une étrange chose que l'impression.

Voici une histoire fort extraordinaire : on envoie quelquefois de l'argent à son mari, quand il est à l'armée ; Saint-Géran en a envoyé à sa femme (1) : il lui mande que si elle n'emploie à s'habiller les neuf cents francs qu'il lui fait tenir, il ne reviendra point de son quartier d'hiver ; tellement que la petite Dame a donné dans l'étoffe, selon l'intention du fondateur. Madame de Soubise a paru avec son mari, deux coiffes et une dent de moins, à la Cour ; de sorte que l'on n'a pas le mot à dire. Elle avoit une de ses dents de devant un peu endommagée ; ma foi, elle a péri, et l'on voit une place comme celle du gros Abbé, dont elle ne se soucie guère davantage ; c'est pourtant une étrange perte. Le voyage de Villers-Coterets est rompu ; mais le Roi a la bonté de permettre qu'on porte ses beaux habits à Versailles. La plus incroyable chose du monde, c'est la dépense que font ces Dames, sans avoir le pre-

(1) Madame de Saint-Géran aimoit le jeu.

mier sou, hormis celles à qui le Roi les donne.

Je vous vois dans vos prairies une bergère sans berger, bien solitaire et bien éloignée de l'agitation de celles-là : votre âme est bien tranquille, et vos esprits sont bien paisibles en comparaison du mouvement de ce bon pays ; mais que peut faire une bergère sans un berger ? Vous répondrez fort bien à cette question, par votre exemple. Madame de Coulanges a des retours de fièvre dont elle est fort chagrine ; cela est ordinaire à la suite des grandes maladies. Langlade est revenu de Frêne, où il a été encore plus mal que madame de Coulanges. Je l'ai vu : il est divinement bien logé à ce faubourg. Madame de la Fayette est revenue de Saint-Maur : elle a eu trois accès marqués de fièvre quarte ; elle dit qu'elle en est ravie, et qu'au moins sa maladie aura un nom.

A cinq heures du soir.

Savez-vous bien où je suis ? Je vous défie de le deviner. Je suis venue dîner par le plus beau tems du monde à nos sœurs de

Sainte-Marie du faubourg : vous croyez que je m'en vais dire Saint-Jacques ; point du tout, c'est du faubourg Saint-Germain. On vient de m'y apporter votre lettre du 14. Je suis dans la plus belle maison de Paris, dans la chambre de mademoiselle Reimond, qui s'y est fait faire, comme bienfaitrice, un petit appartement enchanté : elle sort quand elle veut ; mais elle ne le veut guère, parce qu'elle a principalement dans la tête de vouloir aller en paradis. Je vous amenerai ici, non-seulement comme une relique de ma grand'mère, mais comme une personne curieuse, qui doit aimer à voir une très-belle maison de campagne ; vous en serez surprise. Je vais donc dans cet aimable lieu, répondre à votre lettre. Je continue à vous conjurer de décider en ma faveur, et de ne plus balancer à faire un voyage que vous m'avez promis, et qu'en vérité vous me devez un peu. Je ne suis pas la seule à trouver que vous marchandez beaucoup à me faire plaisir. Partez donc, partez ; vous devez avoir pris vos mesures sur le départ de M. de Grignan : je l'embrasse, et vous prie de lui donner ma lettre ; je vous

recommande aussi celle de M. l'Archevêque : j'espère plus en eux qu'en vous, pour une décision.

J'ai dit, comme vous, sur ce règlement ; il n'y a pas de raison à leur dire, que quand ils seront malades, ils ne viendront point à l'assemblée, cela s'en va sans dire, et aussi qu'ils se trouveront à l'ouverture, quand ils seront dans le lieu ; quelle folie ! ils ne s'y trouveront jamais : ce n'est point un lieu où l'on se trouve par hasard : j'avois corrigé cet article, sans rien ôter au sens : mais d'Hacqueville aima mieux l'envoyer promptement, que de tarder encore huit jours, disant que les Évêques de vos amis ne feroient point de difficulté, et que les autres en feroient toujours : l'Intendant au moins n'y sauroit manquer ; cette affaire m'a donné du chagrin. N'admirez-vous point l'éclat et la puissance que donne la réverbération du soleil, *se mi miras, mi miran* : n'aurons-nous jamais un rayon ? Je disois hier au fils d'un malheureux (*M. de Vaux*), que si, avec son mérite et sa valeur, qui percent même la noirceur de sa misère, il avoit la fortune du tems passé, on lui auroit dressé un temple :

je dis vrai ; mais si cela étoit, il seroit gâté.

Vous avez grande raison de ne pouvoir vous représenter madame de Coulanges à l'agonie, et M. de Coulanges dans la douleur ; je ne le croirois pas, si je ne l'avois vu : une vivacité morte, une gaîté pleurante, ce sont des prodiges. La pauvre femme avoit encore hier la fièvre ; on ne sort point nettement de ces grands maux. Quand je songe qu'au bout de dix mois j'ai encore les mains enflées, cela me fait rire ; car pour du mal, je n'en ai plus. Je ne proposerai point à Corbinelli de raisonner avec vous sans *la méthode* ; il entre en fureur, et l'on n'est point en sûreté. Il est occupé à faire des rondeaux sur la convalescence de madame de Coulanges : je les corrige ; jugez de la perfection de l'ouvrage. Adieu, ma chère enfant ; partez et venez : tenez-vous donc une fois pour décidée, et défaites-vous d'épiloguer sur les bienséances de votre voyage : elles y sont toutes entières, et ce n'est pas moi seule qui le dis.

L'abbé de Pontcarré me montra hier ce que vous lui écrivez sur le manteau donné inconsidérément : cela est fort plaisant. Il

est vrai que la conduite de notre Cardinal est adorable : on l'admire bien aussi ; il en reçoit l'honneur qu'il mérite.

(107.) *A la même.*

à Paris, dimanche au soir, 13 décembre 1676.

Que ne vous dois-je point, ma chère enfant, pour tant de peines, de fatigues, d'ennui, de froid, de gelée, de frimas, de veilles? Je crois avoir souffert toutes ces incommodités avec vous ; ma pensée n'a pas été un moment séparée de vous, je vous ai suivie par-tout, et j'ai trouvé mille fois que je ne valois pas l'extrême peine que vous preniez pour moi, c'est-à-dire, par un certain côté ; car celui de la tendresse et de l'amitié relève bien mon mérite à votre égard. Quel voyage, bon Dieu ! et quelle saison ! vous arriverez précisément le plus court jour de l'année, et par conséquent vous nous ramenerez le soleil. J'ai vu une devise qui me conviendroit assez ; c'est un arbre sec, et comme mort, et autour ces paroles : *Fin che sol ritorni.* Qu'en dites-vous, ma fille? Je ne vous parlerai donc point de votre voyage, nulle question

là-dessus ; nous tirerons le rideau sur vingt jours d'extrêmes fatigues, et nous tâcherons de donner un autre cours aux petits esprits, et d'autres idées à votre imagination. Je n'irai point à Melun ; je craindrois de vous donner une mauvaise nuit par une dissipation peu convenable au repos : mais je vous attendrai à dîner à Villeneuve-Saint-Georges ; vous y trouverez votre potage tout chaud ; et sans faire tort à qui que ce puisse être, vous y trouverez la personne du monde qui vous aime le plus parfaitement. L'Abbé vous attendra dans votre chambre bien éclairée, avec un bon feu. Ma chère enfant, quelle joie ! puis-je en avoir jamais une plus sensible ?

N. B. *Arrivée à Paris à cette époque, Madame de Grignan ne retourna en Provence qu'au mois de Juin* 1677. (*Voyez* ci-après la Lettre 108.)

(108.) *A la même.*

à Paris, mardi 8 juin 1677.

Non, ma fille, je ne vous dis rien, rien du tout: vous ne savez que trop ce que mon cœur est pour vous : mais puis-je vous cacher tout-à-fait l'inquiétude que me donne votre santé? c'est un endroit par où je n'avois pas encore été blessée; cette première épreuve n'est pas mauvaise : je vous plains d'avoir le même mal pour moi; mais plût à Dieu que je n'eusse pas plus de sujet de craindre que vous! Ce qui me console, c'est l'assurance que M. de Grignan m'a donnée de ne point pousser à bout votre courage : il est chargé d'une vie où tient absolument la mienne : ce n'est pas une raison pour lui faire augmenter ses soins; celle de l'amitié qu'il a pour vous, est la plus forte. C'est aussi dans cette confiance, mon très-cher Comte, que je vous recommande encore ma fille : observez-la bien, parlez à Montgobert, entendez-vous ensemble pour une affaire si importante. Je compte fort sur vous, ma chère Montgobert. Ah, ma chère en-

fant! tous les soins de ceux qui sont autour de vous, ne vous manqueront pas, mais ils vous seront bien inutiles, si vous ne vous gouvernez vous-même. Vous vous sentez mieux que personne; et si vous trouvez que vous ayez assez de force pour aller à Grignan, et que tout d'un coup vous trouviez que vous n'en avez pas assez pour revenir à Paris; si enfin les médecins de ce pays-là, qui ne voudront pas que l'honneur de vous guérir leur échappe, vous mettent au point d'être plus épuisée que vous ne l'êtes; ah! ne croyez pas que je puisse résister à cette douleur. Mais je veux espérer qu'à notre honte, tout ira bien. Je ne me soucierai guère de l'affront que vous ferez à l'air natal, pourvu que vous soyez dans un meilleur état. Je suis chez la bonne Troche, dont l'amitié est charmante; nulle autre ne m'étoit propre; je vous écrirai encore demain un mot; ne m'ôtez point cette unique consolation. J'ai bien envie de savoir de vos nouvelles : pour moi, je suis en parfaite santé, les larmes ne me font point de mal. J'ai dîné, je m'en vais chercher madame de Vins et mademoiselle de Méry.

Adieu, mes chers enfans; que cette calèche que j'ai vu partir, est bien précisément ce qui m'occupe, et le sujet de toutes mes pensées !

Madame de la Troche.

La voilà cette chère commère qui a la bonté de me faire confidence de sa sensible douleur. Je viens de la faire dîner, elle est un peu calmée; conservez-vous, belle Comtesse, et tout ira bien; ne la trompez point sur votre santé, ou, pour mieux dire, ne vous trompez point vous-même; observez-vous, et ne négligez pas la moindre douleur, ni la moindre chaleur que vous sentirez à cette poitrine: tout est de conséquence, et pour vous, et pour cette aimable mère. Adieu, belle Comtesse, je vous assure que je suis bien vive pour sa santé, et que je suis à vous bien tendrement.

(109.) *A la même.*

à Paris, vendredi 25 juin 1677.

Vous êtes à Grignan, ma fille. Le chaud, l'air, la bise, le Rhône; premièrement, tout cela vous a-t-il été favorable ? Je vous demande ensuite des nouvelles du petit Marquis et de Pauline; je serai satisfaite sur toutes ces questions, avant que vous receviez cette lettre : mais il est impossible de ne pas dire ce que l'on pense dans le moment qu'on écrit, quoiqu'on en connoisse l'inutilité. Je suis fort contente des soins de tous vos Grignans; je les aime, et leurs amitiés me sont nécessaires par d'autres raisons encore que par leur mérite. M. de la Garde n'a pas balancé à croire que c'est moi plutôt que madame Gargan, que vous lui recommandez dans cette rue. Je fus hier avec madame de Coulanges, au Palais-Royal : *Oh, que je fais de poudre !* n'est-ce pas une de vos applications ? elle est fort juste et fort plaisante. Nous fûmes très-bien reçues : Monsieur étoit chagrin, et ne parla qu'à moi, à cause de vous et des eaux.

MADAME me fit d'abord des merveilles; mais quand l'abbé de Chavigni fut entré, mon étoile pâlit visiblement : je dirois volontiers sur cet Abbé, comme les laquais : *Il faut qu'il ait de la corde de pendu.* La duchesse de Valentinois (*madame de Monaco*) est favorite de MADAME ; elle n'en met pas plus grand pot au feu pour l'esprit ni pour la conversation. Je regardois cette chambre et ces places de faveur, si bien remplies autrefois. Madame la princesse de Tarente étoit auprès de MADAME; elles avoient eu de grandes conférences: le petit de Grignan profiteroit beaucoup à les entendre (1). Ma fille, je me porte très-bien, et je dirai toujours, plût à Dieu que vous eussiez autant de santé que moi? Je m'en vais ce soir à Livry avec d'Hacqueville; nous irons dîner à Pompone : madame de Vins nous attend avec le reste de la famille. Voilà un couplet de chanson de M. de Coulanges; je le trouve plaisant : quoique les méde-

(1) Comme ces deux Princesses ne parloient jamais que la langue de leur pays entre elles, madame de Sévigné disoit que son petit-fils, à qui on faisoit apprendre l'allemand, profiteroit beaucoup à les entendre.

cins vous défendent de chanter, je crois que vous leur désobéirez en faveur de cette folle parodie.

Io est à la campagne, et n'a pu soutenir ce personnage simple, qui n'étoit pas praticable. Je consulterai, avec le Coadjuteur, quel livre on pourroit vous envoyer. Je relis, par hasard, Lucien; en peut-on lire un autre?

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Pour vous montrer que votre frère le sous-lieutenant (1) est plus joli garçon que vous ne croyez, c'est que j'ôte la plume des mains de maman mignone, pour vous dire moi-même que je fais fort bien mon devoir. Nous nous gardons mutuellement; nous nous donnons une honnête liberté; point de petits remèdes de femmelettes. Vous vous portez bien, ma chère maman; j'en suis ravi. Vous avez bien dormi cette nuit: comment va la tête? point de vapeurs? Dieu soit loué; allez prendre l'air,

(1) Il venoit d'acheter de M. de la Fare la charge de sous-lieutenant des Gendarmes-Dauphins, dont il étoit enseigne auparavant.

allez à Saint-Maur, souper chez madame de Schomberg, promenez-vous aux Tuileries ; du reste, vous n'avez point d'incommodité, je vous mets la bride sur le cou. Voulez-vous manger des fraises ou prendre du thé ? Les fraises valent mieux. Adieu, maman, j'ai mal au talon : vous me garderez, s'il vous plaît, depuis midi jusqu'à trois heures, et puis, *vogue la galère*. Voilà, ma petite sœur, comme font les gens raisonnables. L'infortunée *Io* est au *Pousset cez matame te Clérempo ;* elle a passé une nuit *tans les sans* (1), comme une autre Ariane : ah ! où étoit Bacchus pour la consoler, et pour faire briller sa couronne dans les cieux ? Hélas ! il étoit tranquille au comble de la gloire, et peut-être sur une haute montagne, où, selon l'ordre que Dieu a établi en ce monde, on trouve aussi une allée. Adieu, ma belle petite sœur.

(1) On a déjà remarqué que c'étoit la manière de prononcer de madame de Ludre.

(110.) *A la même.*

à Livry, lundi 26 juillet 1677.

Monsieur de Sévigné apprendra donc de M. de Grignan la nécessité d'avoir plusieurs maîtresses, par les inconvéniens qui arrivent de n'en avoir que deux ou trois : mais il faut que M. de Grignan apprenne de M. de Sévigné les douleurs de la séparation, quand il arrive que quelqu'une s'en va par la diligence. On reçoit un billet du jour du départ, qui embarrasse beaucoup, parce qu'il est fort tendre ; cela trouble la gaîté et la liberté dont on prétend jouir. On reçoit encore un autre billet de la première couchée, dont on est enragé. Comment diable ? cela continuera-t-il de cette force ? On me conte cette douleur ? on met sa seule espérance au voyage que le mari doit faire, croyant que cette grande régularité en sera interrompue : sans cela, on ne pourroit soutenir un commerce de trois fois la semaine. On tire les réponses et les tendresses à force de rêver ; la lettre est signée, comme je le disois, avant que *la feuille qui chante* soit pleine : la source est

entièrement sèche. On pâme de rire avec moi du style, de l'orthographe : voici quelques traits que vous reconnoîtrez.

Je pars enfin ; quel voyage ! pour qui suis-je dans un état si violent ? Je lui répondrois bien, pour un ingrat. *J'ai reçu un billet de ma sœur aussi tendre que vous devriez m'en écrire ; elle a l'esprit adouci par mon départ. J'ai été tout le jour triste, rêveuse, le cœur pressé, des soupirs, une langueur, une inquiétude dont je ne suis pas la maîtresse.*

Il me semble que c'est une chose toute désassortie de porter dans cette diligence, que tous les diables emportent, une langueur amoureuse, un amour languissant. Le moyen d'imaginer qu'un état si propre à faire passer le jour dans un bois sombre, assise au bord d'une fontaine, ou bien au pied d'un hêtre, puisse s'accommoder du mouvement immodéré de cette voiture ? Il me paroît que la colère, la fureur, la jalousie, la vengeance, seroient bien plus convenables à cette manière d'aller.

Mais enfin, j'ai la confiance de croire que vous pensez à moi. Hélas, si vous

saviez l'état où je suis, vous me trouveriez un grand mérite pour vous, et vous me traiteriez, selon mon mérite. Je commence déjà à souhaiter de retourner sur mes pas : je vous défie de croire que ce ne soit pas pour vous. Je ne sentirai guère la joie, ni le repos d'arriver. Ayez au moins quelque attention à la vie que je vais faire. Adieu, si vous m'aimez, vous n'aimez pas une ingrate.

Voilà en l'air ce que j'ai attrapé, et voilà à quel style votre frère est condamné de répondre trois fois la semaine : ma fille, cela est cruel, je vous assure. Voyez quelle gageure ces pauvres gens se sont engagés de soutenir ; c'est un martyre, ils me font pitié : le pauvre garçon y succomberoit, sans la consolation qu'il trouve en moi. Vous perdez bien, ma chère enfant, de n'être pas à portée de cette confidence. J'écris ceci hors d'œuvre, pour vous divertir, en vous donnant une idée de cet aimable commerce.

(111.) *A la même.*

à Livry, vendredi 6 août 1677.

Je crois, pour cette fois, que ma lettre sera fort courte : celle de mercredi ne l'étoit pas ; madame de Marbeuf fit place ce jour-là à madame de Coulanges, à Brancas et au fidèle Achate, qui, dès le soir, se mit à aboyer contre Brancas, sur le jansénisme : car Brancas n'est moliniste que quand j'ai été saignée du pied, et qu'il m'abandonne lâchement à soutenir moi seule notre père saint Augustin. On aboyoit donc à merveille : et comme on lui disoit qu'il y avoit peu de charité dans le style *des petites Lettres*, il tira promptement le livre de sa poche, et fit voir que c'est ainsi que, dans tous les siècles, on avoit combattu les hérésies et les égaremens. On lui dit que les choses saintes y étoient tournées en raillerie: il lut en même tems la onzième de ces divines Lettres, où il est démontré que ce sont eux précisément qui se moquent des choses saintes. Enfin, cette lecture nous fit un extrême plaisir. Ce fut une chose rare

de voir les convulsions de la prévention expirante sous la force de la vérité et de la raison : ce divertissement fit place le lendemain à un autre.

Madame de Coulanges, qui est venue me faire ici une fort honnête visite, jusqu'à demain, voulut bien nous faire part des contes avec quoi l'on amuse les Dames de Versailles : cela s'appelle les *mitonner ;* elle nous mitonna donc, et nous parla d'une isle verte, où l'on élevoit une princesse plus belle que le jour ; c'étoient les Fées qui souffloient sur elle à tout moment. Le prince des Délices étoit son amant : ils arrivèrent tous deux un jour, dans une boule de cristal, à la Cour du Roi des Délices ; ce fut un spectacle admirable : chacun regardoit en l'air, et chantoit, sans doute : *Allons, allons, accourons tous ; Cybèle va descendre.* Ce conte dure une bonne heure ; je vous en épargne beaucoup en considération de ce que j'ai su que cette isle verte est dans l'Océan : vous n'êtes point obligée de savoir ce qui s'y passe : si c'eût été dans la Méditerranée, je vous aurois tout dit, comme une découverte que M. de

Grignan eût été bien aise d'apprendre. Nous ne savons aucune nouvelle : les pensées du beau monde et de la galanterie ont fait place à celles de Mars. Votre frère, dans la crainte qu'il n'y ait une occasion, veut aller mettre son nez à l'armée : il ira à Bourbon au mois d'octobre, s'il en a besoin. C'est une chose si délicate que la réputation de ces Messieurs, qu'ils aiment mieux passer le but que de demeurer en chemin.

Mademoiselle de Méry vous envoie les plus jolis souliers du monde; il y en a une paire qui me paroît si mignone, que je la crois propre à garder le lit : vous souvient-il que cette folie vous fit rire un soir? Au reste, ma fille, ne me remerciez plus des riens que je fais pour vous : songez à ce qui me fait agir ; on ne remercie point d'être passionnément aimée : votre cœur vous apprendra quelqu'autre sorte de reconnoissance.

(112.) *A la même.*

à Paris, dimanche au soir 15 août 1677.

Je n'eusse jamais cru, ma fille, qu'un jour visé de si loin pût être tiré si juste : voilà pourtant ce seizième que nous avons suivi depuis deux mois. Je pars demain à la pointe du jour avec le bon Abbé ; nous ne sommes pas bien réjouis ; mais on porte des livres ; et comme nous n'irons pas si vite que la diligence, nous pourrons rêver aux pauvres personnes que nous aimons. Il y eut hier une fausse nouvelle répandue, que le siége de Charleroi étoit levé : tout le monde le prend pour un augure, tant on a mauvaise opinion de nos ennemis : cette pensée m'est bonne, afin de ne pas emporter avec moi l'inquiétude d'une bataille. Mon fils a déjà écrit deux fois ; son pied s'est trouvé mal de l'agitation de la chaise. Vous me proposez une belle-fille, dont la santé pourroit résister à de plus grandes fatigues ; elle ressemble tout à fait à la belle *Dulcinée* : je crois que nous ne pouvons atteindre qu'à cette sorte de partis ; tous les autres nous

fuient ; je vois dans les astres que nous ne sommes point heureux.

Vous me paroissez accablée de vos mesdames de Montélimart. Hé, mon Dieu, que ne suis-je là pour écumer votre chambre, et vous donner le tems de respirer. Je vous vois succomber sous le faix ; ce sont des nœuds mal assortis que ceux d'une telle société ; ah ! qu'on vous laisse avec votre aimable famille, la voilà toute rassemblée. Plût à Dieu que le *bien bon* pût être tenté d'y aller voir M. l'Archevêque ! Faites que ce Prélat lui en écrive à Vichi ; que sait-on? Pour moi, je ne lui dirai rien, car je connois l'opposition qu'il feroit à mes prières ; il faut aller tout à contre-pied de ce qu'on veut lui inspirer, et ce seroit le chemin, s'il y en avoit un.

Monsieur le Comte, vous ne sauriez avoir tant d'envie de me voir à Grignan, que j'en aurois de vous y embrasser. Au nom de Dieu, ne m'imputez point la barbarie que nous allons faire ; elle me fait mal et me presse le cœur ; croyez que je ne souhaite rien avec tant de passion ; mais je suis attachée au bon Abbé, qui trouve tant de mé-

chantes raisons pour ne pas faire ce voyage, que je n'espère pas de le voir changer.

J'ai dîné avec le Coadjuteur ; il se plaint de la cruauté de l'Abbé qui l'a laissé seul à Paris ; le *pauvre homme !* sans amis, sans connoissances, sans maisons, ne sachant où donner de la tête ; nous avons mené assez follement cette plainte. J'ai vu madame de Vins, qui vous aime assurément ; elle étoit ici ce soir avec l'abbé Arnauld ; j'ai résisté à la prière qu'on m'a faite de laisser votre portrait, pour être copié chez eux : cette pensée me blesse d'une telle sorte, que je ne puis la souffrir à Vichi : à mon retour, si j'ai plus de force pour supporter cette tribulation, j'y consentirai. Songez à votre santé, si vous aimez la mienne ; elle est si bonne, que, sans vous, je ne penserois pas à faire le voyage de Vichi : il est difficile de porter son imagination dans l'avenir, quand on est sans aucune sorte d'incommodité ; mais enfin vous le voulez, et voilà qui est fait. Madame de Coulanges m'a menée ces derniers jours ; elle s'est toute dérangée pour moi, elle n'a songé qu'à moi.

(113.) *A la même.*

à la Palice, vendredi au soir 3 septembre 1677.

Vous voyez bien, ma très-chère, que me voilà à Vichi, c'est-à-dire, j'y dînerai demain 4 de ce mois, comme je vous l'avois promis. Je vous écrivis de Saulieu, avec M. de Guitaut, une assez folle lettre : je vous en ai écrit quatre d'Epoisses, où j'ai reçu toutes celles qui me sont revenues de Paris. J'ai été prise et retenue en Bourgogne d'une telle sorte, que si, par hasard, je ne m'étois souvenue de vous, et que vous vouliez que je prisse les eaux, je crois que je m'y serois oubliée. J'ai été chez Bussy, dans un château qui n'est point Bussy, qui a le meilleur air du monde, et dont la situation est admirable. La Coligny (1) y étoit : vous savez qu'elle est aimable : il y auroit beaucoup à parler ; mais je réserve ces bagatelles pour une autre fois. Il a fallu aller dîner chez M. d'Autun, *le pauvre homme !* et puis chez M. de Toulongeon ;

(1) Fille du comte de Bussy, et la même qui épousa M. de la Rivière en juin 1681.

et le jour que j'en devois partir, il fallut demeurer pour parler de nos affaires avec le Président de Berbisi qui venoit m'y trouver. Enfin, me voilà sur votre route de Lyon, à vingt lieues de Lyon. Je serois mardi à Grignan, si Dieu le vouloit; hé, mon Dieu! il faut détourner cette pensée, ma chère enfant; elle fait un dragon, si l'on ne prend un soin extrême de la gouverner. Parlons de la traverse d'Autun ici, qui est un chemin diabolique. J'ai dit adieu pour jamais partout où j'ai passé. Je suis ici dans le château de cette bonne Saint-Géran, qui m'a reçue comme sa fille. Vous y avez passé, ma fille : tout m'est cher à mille lieues à la ronde. Je suis à plaindre quand je n'ai point de vos nouvelles : cela me fait une tristesse qui ne m'est pas bonne. Depuis Epoisses, il y a sept jours, cela est long, j'en attends, voilà ce qui me soutient. Je vous prie de dire à M. de Grignan que je le conjure d'écrire à M. de Seignelai, ou à M. de Bonrepos, pour obtenir le congé de M. de Sévigné pour cet hiver, afin qu'il vienne solliciter un vaisseau. Il y a bien des places vacantes : le pauvre garçon m'a écrit quatre fois; il ne

sait que faire : il est à Messine, et me fait pitié ; c'est sa vie, c'est son pain, aidez-moi à le secourir : vous savez comme il s'appelle : si cela ne vous touche, c'est mon filleul. On me presse de donner cette lettre, la poste va passer. Adieu donc, ma très-chère et très-aimable. Il y a huit jours que je ne sais rien ; mais quand j'ignore tout, je sais toujours que je vous aime de tout mon cœur.

(114.) *A la même.*

à Vichi, jeudi à quatre heures du soir 16 septembre 1677.

Demandez au chevalier de Grignan si je n'ai pas bien du soin de lui, si je ne lui donne pas un bon médecin, et si moi-même je n'en suis pas un admirable. Je n'eusse jamais cru voir à Vichi les chiens de visages que j'y vois : comme on est toujours rassemblé, ce qu'il y a de meilleur se met ensemble, et cela compose une fort bonne compagnie. Je traite fort sérieusement la santé du Chevalier : je verrai les commencemens de ses remèdes, et le laisserai en bon train avant que de partir. Je commence

la douche aujourd'hui ; je crois qu'elle me sera moins rude que l'année passée ; car j'ai devant et après moi Jussac, Termes, Flamarens, chacun sa demi-heure ; cela fait une société de *misérables*, qui ne le sont pas trop. Je vous en manderai des nouvelles ; ils ont déjà commencé, et trouvent que c'est la plus jolie chose du monde. Mon Dieu, ma fille, que vous avez été vivement et dangereusement malade ! c'étoit justement le 15 d'août, un dimanche ; vous ne pûtes m'écrire, et la confusion de mon départ m'a détournée de l'inquiétude que cela m'auroit donné dans un autre tems. Cette gorge enflammée fait grand'peur, et la fièvre ; ah, ma chère enfant ! quand on a le sang de cette furie, c'est bientôt fait. Vous eûtes la fièvre : vous fûtes saignée deux fois en un jour ; et puis, une cuisse et les jambes enflées ; quelle malignité d'humeur ! et où en étions-nous, si cette humeur s'étoit jetée sur votre poitrine ! Dieu merci, vous êtes guérie de ce mal ; voilà qui est fait, je n'en ai nulle inquiétude : mais j'admire que, pour me tromper, vous ayez toujours pu m'écrire de si grandes lettres. N'y aura-t-il donc

personne qui ait le pouvoir d'obtenir de vous quelque espèce de soin et de régime pour votre santé? Ne voulez-vous point tempérer un peu ce sang si enragé? Je ne vois personne qui ne songe à sa vie et à sa santé: tout ce qui se passe ici le marque assez. Il n'y a que vous qui sembliez avoir envie d'expédier promptement votre rôle : cependant, si vous m'aimiez, vous auriez un peu plus de pitié de moi : quand je songe à tout ce que je fais pour vous plaire uniquement, et comme je m'en vais attaquer courageusement, et de bon cœur, une santé parfaite, par la seule envie de mettre votre esprit en repos, sans que je puisse obtenir de vous de suivre les avis de Guisoni, je me perds dans cette pensée. Je n'ai jamais vu de belle, ni de jolie femme, prendre plaisir à se détruire. Tout le monde éprouve qu'on se guérit de toutes sortes de maux par des remèdes, et vous affectez de n'en faire aucun; ils sont pourtant nécessaires, et je m'en suis bien trouvée aux Rochers : enfin, vous êtes bien nommée un prodige. Voilà ce que je voulois vous dire, pour soulager mon cœur; je ne vous en parlerai plus : ne croyez pas

que je veuille recommencer les chagrins passés ; Dieu m'en préserve : mais je n'ai pu résister à l'envie de vous faire remarquer combien ma complaisance est au-dessus de la vôtre.

Je crois que d'Hacqueville nous a pris *la Carnavalette ;* nous nous y trouverons fort bien ; il faudra tâcher de s'y accommoder, rien n'étant plus honnête, ni à meilleur marché que de loger ensemble. J'espère que ce voyage, qui est l'ouvrage de la politique de toute la famille, sera aussi heureux que l'autre a été triste et désagréable par le mauvais état de votre santé. Cette Valavoire ne me dit point que vous eussiez été mal, vous l'aviez bien endoctrinée ; et je vous écrivois dans ce tems-là des folies de Saulieu. Enfin, ma fille, n'en parlons plus ; vous êtes peut-être plus docile, voyant les impétuosités de ce sang ; et de mon côté, je bois l'eau la plus salutaire, et par le plus beau tems, et dans le plus beau lieu, et avec la plus jolie compagnie qu'on puisse souhaiter. Bon Dieu, que ces eaux seroient admirables pour M. de Grignan ! le *bien bon* en prend pour purger tous ses bons

dîners, et se précautionner pour dix ans. Adieu, mon ange, écrivez à madame de Coulanges, je vous en prie.

(115.) *A la même.*

à Vichi, mardi 21 septembre 1677.

Je suis fâchée de n'avoir point reçu aujourd'hui de vos nouvelles ; mon cœur est triste, et je me représente toujours que vous êtes malade : on ne peut prendre aucune confiance dans le sang que vous avez, et le mien en est troublé; j'espère que demain je serai hors de cette peine. Corbinelli est demeuré à Paris avec une fièvre tierce et une rêverie qui fait peur. Je crois que d'Hacqueville nous louera l'hôtel de Carnavalet, à moins que madame de Lislebonne ne se ravise et n'en veuille point sortir à cette Saint-Remi : je reconnoîtrois bien notre guignon à cela. Je me porte à merveilles, hors que je n'ai pu souffrir la douche ; c'est que je n'en avois nul besoin cette année, et qu'elle prenoit trop sur moi. Je finis demain mes eaux ; je me purge jeudi, vendredi à Langlar. Je laisse le Che-

valier en bon train ; il se trouvera très-bien de ses eaux ; je crois qu'il aura tout achevé dans huit ou dix jours. Adieu, ma très-chère enfant ; j'embrasse les Grignans, grands et petits. Il faut que le mousquet et la pique du petit Marquis soient proportionnés à sa taille.

(116.) *A la même.*

à Paris, jeudi 7 octobre 1677.

On ne peut pas avoir pris des mesures plus justes que les vôtres pour me faire recevoir votre lettre en sortant de carrosse. La voilà, je l'ai lue, et l'ai préférée à toutes les embrassades de l'arrivée. M. le Coadjuteur, M. d'Hacqueville, le gros Abbé, M de Coulanges, madame de la Troche, ont très-bien fait leur devoir d'amis. Le Coadjuteur et le d'Hacqueville m'ont déjà fait entendre l'aigreur de Sa Majesté sur ce pauvre curé, et que le Roi avoit dit à M. de Paris : « C'est un homme très-dangereux, » qui enseignoit une doctrine pernicieuse : » on m'a déjà parlé pour lui ; mais plus il a » d'amis, plus je serai ferme à ne point le

» rétablir ». Voilà ce qu'ils m'ont dit d'abord, qui fait toujours voir une aversion horrible contre nos pauvres frères. Vous m'attendrissez pour la petite (1) ; je la crois jolie comme un ange, j'en serois folle ; je crains, comme vous dites, qu'elle ne perde tous ses bons airs et tous ses bons tons avant que je la voie : ce sera dommage ; vos Filles (*de Sainte-Marie*) d'Aix vous la gâteront entièrement : du jour qu'elle y sera, il faut dire adieu à tous ses charmes. Ne pourriez-vous point l'amener ? Hélas ! on n'a que sa pauvre vie en ce monde ; pourquoi s'ôter ces petits plaisirs-là ? Je sais bien tout ce qu'il y a à répondre là-dessus, mais je n'en veux pas remplir ma lettre : vous auriez du moins de quoi loger cette jolie enfant, car, Dieu merci, nous avons l'hôtel de Carnavalet *. C'est une affaire admirable, nous y tiendrons tous, et nous aurons le bel air ; comme on ne peut pas tout avoir, il faut se passer des parquets et des petites cheminées à la mode ;

(1) Marie-Blanche, petite-fille de madame de Sévigné, née le 15 novembre 1670.

* C'est une très-belle maison de la rue Culture-Sainte-Catherine. Jean Gougeon, du Cerceau, et Mansard y ont successivement déployé leur génie.

mais nous aurons une belle cour, un beau jardin, un beau quartier, et de bonnes petites filles bleues qui sont fort commodes, et nous serons ensemble.

Je voudrois pouvoir retrancher de votre amitié, qui m'est si chère, toute l'inquiétude que vous avez pour ma santé; demandez à tous ces hommes comme je suis belle; il ne me falloit point de douches; la nature parle, elle en vouloit l'année passée, elle en avoit besoin; elle n'en vouloit plus celle-ci, j'ai obéi à sa voix. Pour les eaux, ma chère enfant, si vous êtes cause de mon voyage, j'ai bien des remercîmens à vous faire, puisque je m'en porte parfaitement bien. Vous me dites mille douceurs sur l'envie que vous avez de faire un voyage avec moi, et de causer, et de lire; ah! plût à Dieu que vous puissiez, par quelque hasard, me donner ces sortes de marques de votre amitié! Il y a une pesonne qui me disoit l'autre jour, qu'avec toute la tendresse que vous avez pour moi, vous n'en faites point le profit que vous pourriez en faire; que vous ne connoissez pas ce que je vaux, même à votre égard: mais c'est une folie

que je vous dis là, et je ne voudrois être aimable que pour être autant dans votre goût que je suis dans votre cœur : c'est une belle chose que de faire cette sorte de séparation ; cependant elle ne seroit peut-être pas impossible. Sérieusement, ma fille, pour finir cette causerie, je suis plus touchée de vos sentimens pour moi que de ceux de tout le reste du monde ; je suis assurée que vous le croyez.

J'ai envoyé chez Corbinelli, il se porte bien, et viendra me voir demain. Pour le pauvre abbé Bayard, je ne m'en puis remettre ; j'en ai parlé tout le soir : je vous manderai comme en est madame de la Fayette ; elle est à Saint-Maur. Madame de Coulanges est à Livry ; j'y veux aller pendant qu'on fera notre remue-ménage. Madame de Guitaut avoit fait un fils qui mourut le lendemain ; il fut question de lui en montrer un autre, et de lui faire croire qu'on l'envoyoit à Epoisses. Enfin, c'est une étrange affaire ; son mari est venu pour voir comme on pourra lui faire avaler cette affliction. La maréchale d'Albret est morte, le courrier vient d'arriver. Voilà Coulanges qui veut causer avec vous.

Monsieur DE COULANGES.

Nous la tenons enfin cette incomparable mère-beauté, plus incomparable et plus mère-beauté que jamais : car croyez-vous qu'elle soit arrivée fatiguée? croyez-vous qu'elle ait gardé le lit? Rien de tout cela; elle me fit l'honneur de débarquer chez moi plus belle, plus fraîche, plus rayonnante qu'on ne peut dire; et depuis ce jour-là, elle a été dans une agitation continuelle dont elle se porte très-bien, quant au corps s'entend; et pour son esprit, il est, ma foi, avec vous; et s'il vient faire un tour dans son beau corps, c'est pour parler encore de cette rare Comtesse qui est en Provence : que n'en avons-nous point dit jusqu'à présent? et que n'en dirons-nous point encore? Quel gros livre ne feroit-on pas de ses perfections, et combien en seroit grosse la table des chapitres!

Au reste, madame la Comtesse, croyez-vous être faite seulement pour les Provençaux? Vous devez être l'ornement de la Cour; il le faut pour les affaires que vous y avez; il le faut, afin que je vous remercie

moi-même en personne des portraits que vous m'avez envoyés; et il le faut aussi pour nous rendre Madame votre mère toute entière. En vérité, ma belle Comtesse, tous vos amis et vos serviteurs opinent à votre retour : préparez-vous donc pour ce grand voyage, dormez bien, mangez bien; nous vous pardonnerons de n'être pas emmaigrie de notre absence; songez donc très-sérieusement à votre santé, et croyez que personne ne peut être plus à vous, ni plus dans vos intérêts que j'y suis.

(117.) *A la même.*

à Paris, mercredi 27 octobre 1677.

Ma fille, je ne vous ferai plus de question : comment? en trois mots, les chevaux sont maigres, ma dent branle, le précepteur a les écrouelles; cela est épouvantable; on feroit fort bien trois dragons de ces trois réponses, sur-tout de la seconde. Je ne vous demande pas, après cela, si votre montre va bien; vous me direz qu'elle est rompue. Pauline répond bien mieux que vous; il n'y a rien de plus plaisant que la finesse qu'en-

tend cette petite friponne, à dire qu'*elle sera friponne quelque jour*. Ah, que j'ai de regret de ne point voir cette jolie enfant! Il me semble que vous m'en consolerez bientôt : si vous suivez mes projets, vous partez d'aujourd'hui en huit jours, et vous ne recevrez plus que cette lettre à Grignan. M. de Coulanges est parti ce matin par la diligence pour aller à Lyon ; vous l'y trouverez ; il vous dira comme nous sommes logés fort honnêtement. Il n'y avoit pas à balancer à prendre le haut pour nous deux, le bas pour M. de Grignan et ses filles : tout sera fort bien.

Je recommande à tous vos Grignans, qui ont tant de soin de votre santé, de vous empêcher de tomber dans le Rhône, par la cruelle hardiesse qui vous fait trouver beau de vous exposer aux endroits les plus périlleux : je les prie d'être des poltrons, et de descendre avec vous. Je trouve, au reste, que je serai bien heureuse de vous donner ma poule bouillie : la place que vous me demandez à ma table vous est bien parfaitement assurée ; le régime que vos Grignans vous font observer est fait exprès pour mon ordinaire :

je m'entends avec Guisoni pour le retranchement de tous les ragoûts. Venez donc, ma très-aimable, on ne vous défend pas d'être reçue avec un cœur plein d'une véritable tendresse; c'est de ce côté que je vous ferai de grands festins.

Je suis fort aise de vous voir disposée, comme vous êtes, pour M. de Marseille: eh, mon Dieu, que cela est bien? et qu'il y a de noirceur et d'apparence d'aigreur à conserver long-tems ces sortes de haines! elles doivent passer avec les affaires qui les causoient: et, en effet, pourquoi se charger le cœur d'une colère nuisible en ce monde et en l'autre? Tout ce qui fâche M. de Grignan, c'est que votre médecin ait eu sur vous plus de pouvoir que votre confesseur. Le Chevalier est bien plaisant de vouloir empêcher la bise de souffler; elle est dans son château avant lui, et l'en chassera plutôt qu'elle n'en sera chassée. M. le Chancelier (*d'Aligre*) est mort de pure vieillesse. J'ai mille bagatelles à vous conter; mais ce sera quand je vous verrai: mon Dieu, quelle joie! je souhaite que l'or potable fasse du bien à la belle Rochebonne.

Madame de Sanzei prendroit tous les remèdes les plus difficiles pour être guérie (1). La fièvre reprend à tout moment à notre pauvre Cardinal ; vous devriez joindre vos instances aux nôtres pour lui faire quitter un air si maudit ; il ne peut pas aller loin avec une fièvre continuelle ; j'en ai le cœur bien triste.

C'est M. le Tellier qui est Chancelier ; je trouve cela fort bien : il est beau de mourir dans la dignité (2).

(1) D'une surdité qui lui étoit survenue.
(2) M. le Tellier étoit âgé en ce tems-là de soixante-quatorze ans ; il mourut le 28 octobre 1680.

(118.) *A la même* *.

à Paris, vendredi au soir 15 septembre 1679.

Je suis dans une grande tristesse de n'avoir point de vos nouvelles. Je trouve mille choses en mon chemin qui me frappent les yeux et le cœur. Je fus hier chez mademoiselle de Méri ; j'en viens encore : elle est

* Madame de Grignan étoit restée à Paris depuis la fin d'octobre 1677, jusqu'en septembre 1679, qu'elle partit pour la Provence.

sans fièvre, mais si accablée de ses maux ordinaires et de ses vapeurs, si épuisée et si fâchée de votre départ, qu'elle fait pitié : on n'ose lui parler de rien, tout lui fait mal et la fait suer : elle m'a priée de vous dire son état et sa tristesse. Mon Dieu ! que j'ai d'envie de savoir comment vous vous trouvez de ce bateau ! et toujours ce bateau ; c'est toujours là que je vous vois, et presque point dans l'hôtellerie : je crois qu'après cette allure si lente, vous souhaiterez des cahots, comme vous vouliez du fumier après la fleur d'orange. Enfin, ma fille, j'attends de vos nouvelles et de celles de toute votre troupe, que j'embrasse du meilleur de mon cœur : il me semble que tous les soins et tous les yeux sont tournés de votre côté : outre que vous êtes la personne qualifiée, vous êtes la personne si délicate, qu'il ne faut être occupé que de vous. J'ai vu la marquise d'Huxelles, qui vous fera dignement recevoir à Châlons : j'y adresse cette lettre.

Nous revoilà maintenant dans les écritures pardessus les yeux : je n'ai pas au moins sur mon cœur de n'avoir pas senti le bonheur de vous avoir ; je n'ai pas à regretter

un seul moment du tems que j'ai pu être avec vous, pour ne l'avoir pas su ménager. Enfin, il est passé, ce tems si cher ; ma vie passoit trop vite, je ne la sentois pas ; je m'en plaignois tous les jours, ils ne duroient qu'un moment. Je dois à votre absence le plaisir de sentir la durée de ma vie et toute sa longueur. Je ne sais point de nouvelles ; *quiconque ne voit guère, n'a guère à dire aussi*. Le Roi d'Angleterre est bien malade. La Reine d'Espagne crie et pleure : c'est l'étoile de ce mois. J'aimerois assez à vous entretenir davantage, mais il est tard, et je vous laisse dans votre repos : je vous souhaite une très-bonne nuit. Est-il possible que j'ignore ce qui est arrivé de cette barque que j'ai vue avec tant de regret s'éloigner de moi! Ce n'est pas aussi sans beaucoup de chagrin que je l'ignore. Mais si vous n'avez point écrit, j'ai au moins la consolation de croire que ce n'est pas votre faute, et que j'aurai demain une de vos lettres. Voilà sur quoi tout va rouler, au lieu d'être avec vous tous les jours et tous les soirs.

(119.) *A la même.*

à Paris, mercredi 10 janvier 1680.

Si j'avois un cœur de cristal, où vous pussiez voir la douleur triste et sensible dont j'ai été pénétrée, en voyant comme vous souhaitez que ma vie soit composée de plus d'années que la vôtre, vous connoîtriez bien clairement avec quelle vérité je souhaite aussi que la Providence ne dérange point l'ordre de la nature, qui m'a fait venir en ce monde beaucoup devant vous, pour être votre mère; la raison et la règle veulent que je parte la première; et Dieu sait avec quelle instance je lui demande que cet ordre s'observe en moi. Il est impossible que la justice de ce sentiment ne vous touche pas autant que j'en suis touchée : de là, ma fille, vous n'aurez point de peine à vous représenter quelle sorte d'intérêt je prends à votre santé. Je vous conjure, par toute l'amitié que vous avez pour moi, de ne m'écrire qu'une feuille tout au plus : dites à quelqu'un de m'écrire, et même ne dictez point, cela fatigue. Enfin, je ne puis plus trouver

de plaisir à ce qui me charmoit autrefois ; dans votre absence, et vos grandes lettres me font plus de mal qu'à vous ; je vous prie de m'ôter cette peine, il m'en reste encore assez. Madame de Schomberg vous conseille, si vous voulez à toute force prendre du café, d'y mettre du miel de Narbonne au lieu de sucre, cela console la poitrine, et c'est avec cette modification qu'on en laisse prendre à M. de Schomberg, dont la santé est extrêmement mauvaise, depuis six à sept mois. La mienne est parfaite ; je vous ai mandé comme je m'étois purgée à merveilles, et puis de cette eau de cerises. Pour mes mains, je crois qu'elles sont guéries, je n'y pense pas. Eh, ma chère enfant ! ne songez qu'à vous, n'oubliez rien de tout ce qui doit vous soulager ; vous connoissez trop l'amitié pour douter de ce que je souffre quand je pense à l'état où vous êtes ; et cette pensée ne s'éloigne pas de moi.

Je suis de votre avis sur tous les choix de la maison de madame la Dauphine. Le maréchal d'Humières a mandé à Rouville qu'il étoit serviteur des dévots, depuis qu'il voyoit le maréchal de Bellefond écuyer,

madame d'Effiat gouvernante, et madame de Vibraye dame d'honneur. On dit que cette dernière est repoussée, parce qu'elle a fait trop de façons et trop de propositions. On prétend que toute place pour laquelle on est choisi, dans *la maison du Seigneur*, honore la personne nommée ; tout est rehaussé maintenant. Autrefois, les Dames d'honneur de la reine étoient des marquises, et toutes les grandes charges de la maison du roi étoient aux Seigneurs ; aujourd'hui, tout est duc et maréchal de France, tout est monté.

M. de Pompone est revenu pour finir ses affaires ; on va le payer. Je vois assez souvent madame de Vins, qui, n'ayant rien de nouveau à vous mander, ne vous écrit point, pour ne point vous obliger d'écrire inutilement. M. de Bussy et sa fille (*madame de Coligny*) ont dîné ici deux fois ; ils ont, en vérité, bien de l'esprit ; ils m'ont fort priée de vous faire leurs complimens. Le petit Coulanges est ici, tout comme vous l'avez vu ; la maréchale de Rochefort l'emmène avec elle au-devant de madame la Dauphine : je lui conseille de faire ce voyage, n'ayant

rien de mieux à faire ; et peut-être que d'écrire de jolies relations, cela pourra lui être bon. Adieu, ma très-chère bonne ; je ne sais rien : je crois même qu'en faisant mes lettres un peu moins infinies, je vous jetterai moins de pensées et moins d'envie d'y répondre : c'est ce que je désire, ne pouvant jamais vouloir que ce qui vous est avantageux.

Mon fils est retourné en Basse-Bretagne faire les rois ; il assure qu'il sera ici le 20 : Dieu le veuille. Madame de Soubise est toujours invisible ; elle sera à Paris plus qu'elle ne pense : elle est bien servie en ce pays-là. Mademoiselle de Fontanges est d'une beauté *singulière* * : elle paroît à la tribune comme une divinité ; madame de Montespan de l'autre côté, autre divinité. La *singulière* a donné pour six mille pistoles d'étrennes **.

* Voici comme Madame la peint dans ses Lettres : « La » Fontanges, quoique un peu rousse, étoit belle depuis » les pieds jusqu'à la tête ; on ne pouvoit rien voir de plus » merveilleux. Elle avoit aussi le meilleur caractère du » monde, mais pas plus d'esprit qu'un petit chat »...... *Elle étoit* (dit l'abbé de Choisy) *belle comme un ange et sotte comme un panier.*

** Voici un trait de la galanterie magnifique de ce

Madame de Coulanges a été fort admirée de ce qu'elle a exécuté.

(120.) *A la même.*

à Paris, mercredi 17 janvier 1680.

Le tems n'est plus, ma pauvre enfant, que ce m'étoit une consolation de recevoir une grande lettre de vous ; présentement ce m'est une véritable peine ; et quand je pense à celle que vous avez d'écrire, et au mal sensible que cela vous fait, je soutiens que vous ne sauriez m'écrire assez peu, et que si vous avez quelque soin de vous, et quelque amitié pour moi, il faut, par nécessité ou par précaution, que vous gardiez cette conduite. Si vous êtes incommodée, reposez-vous ; si vous ne l'êtes point, conservez-vous ; et puisque cette santé si précieuse, dont on ne connoît le bonheur qu'après

tems-là. C'est Madame de Scudéry qui le mande à Bussy. « Mademoiselle de. . . . . . a reçu des étrennes bien galantes. Elle trouva sur sa toilette un petit Diable qui » tenoit une souris d'Allemagne, qui, dès qu'elle y toucha, » s'ouvrit d'elle-même et laissa tomber deux bracelets de » mille louis chacun, avec un billet où étoient écrits ces » mots : *Le Diable s'en mêle.*

l'avoir perdue, vous oblige à vous ménager, croyez que ce doit être votre unique affaire, et celle dont je vous aurai le plus d'obligation. Vous me paroissez accablée de la dépense d'Aix ; c'est une chose cruelle que de gâter encore vos affaires en Provence, au lieu de les raccommoder : vous souhaitez d'être à Grignan, c'est le seul lieu, dites-vous, où vous ne dépensez rien : je comprends qu'un peu de séjour dans votre château ne vous seroit pas inutile à cet égard ; mais vous n'êtes plus en état de mettre cette considération au premier rang ; votre santé doit aller la première, c'est ce qui doit vous conduire ; et quelle raison pourroit obliger ceux qui vous aiment à vous laisser dans un air qui vous fait périr visiblement ? Vous êtes si incommodée de la bise d'Aix et de Salon, que vous devez vous attendre à l'être encore plus de celle de Grignan (1). Ainsi, ma fille, il faudra prendre une résolution

(1) Le château de Grignan est fort élevé, et par conséquent plus exposé à tous les vents qu'Aix et Salon. La bise est un vent qui souffle entre l'Est et le Nord, et qui est dangereux pour les poitrines foibles, sur-tout dans les provinces voisines des Alpes et de la Méditerranée, où la bise est aussi très-contraire à la navigation.

sage ; il faudra, quand vous serez ici, n'être plus, comme vous êtes toujours, un pied en l'air ; il n'y a rien de bon avec cette agitation d'esprit ; vous devez changer de style, puisque vous changez de santé et de tempérament ; vous devez dire, je ne puis plus voyager, il faut que je me remette : mais au lieu de parler sincèrement de votre état à M. de Grignan qui vous aime, qui ne veut pas vous perdre, et qui voit comme nous combien le repos et le bon air vous sont nécessaires, il semble au contraire que vous vouliez le tromper et vous tromper aussi, en disant, je me porte parfaitement bien, quand vous vous portez parfaitement mal. Il s'agira donc de rectifier toutes ces manières, qui jusqu'ici n'ont servi qu'à détruire votre santé. Nous en parlerons encore : mais je ne puis m'empêcher de vous dire tout ceci, sur quoi vous pouvez faire des réflexions.

Vous trouvez, ce me semble, la Cour bien orageuse. Vous avez raison d'être étonnée de madame de Soubise ; personne ne sait le vrai de cette disgrace (1) ; il ne paroît point que ce soit une victime : elle a voulu une

(1) *Voyez* ci-dessus la Lettre du 10 janvier.

place que le Roi l'a empêchée d'avoir : il y a bien à dire des épigrammes là-dessus. Quand elle a vu que toute cette distinction étoit réduite à une augmentation de pension, elle a parlé, elle s'est plainte ; elle est venue à Paris ; *j'y vins, j'y suis encore, etc.* Il ne seroit pas impossible de tourner la suite de ces vers. On ne la voit point du tout, ni frère, ni sœur, ni tante, ni cousine ; elle n'a que madame de Rochefort qui lui tient lieu de tout. On ne lui fera point dire ce qu'elle ne dit pas, car elle est recluse. Cependant elle est très-bien servie là-bas ; elle espère qu'elle retournera bientôt. Il y a des gens qui croient qu'elle pourra se tromper : si cela est, il faudra qu'elle change de vie ; une plus longue retraite ne seroit pas soutenable. On ne voit pas non plus madame de Rochefort ; c'est une belle femme de moins dans les fêtes qui se font pour les grandes noces.

Mademoiselle de Blois est donc madame la princesse de Conti ; elle fut fiancée lundi en grande cérémonie, hier mariée, à la face du soleil, dans la chapelle de Saint-Germain : un grand festin comme la veille :

l'après-dîner, une comédie, et le soir couchés, et leurs chemises données par le Roi et par la reine. Si je vois quelqu'un, avant que d'envoyer cette lettre, qui soit revenu de la Cour, je vous ferai une addition. Mais voyez comme il est bon de se tourmenter un peu pour avoir des places ; il est certain que celles qui avoient été nommées pour dame d'honneur de cette Princesse, avoient fait leurs diligences. Le hasard veut que madame de Buri (1), qui est à cinquante lieues d'ici, tombe dans l'esprit de madame Colbert ; elle l'a vue autrefois, elle en parle à M. de Lavardin son neveu, elle en parle au Roi ; on trouve qu'elle est tout comme il faut ; on mande qu'elle aura six mille francs d'appointemens, qu'elle entrera dans le carrosse de la Reine. On fait écrire le père Bourdaloue qui est son confesseur ; car elle n'est pas *janséniste* comme madame de Vibraye ; c'est avec ce *mot* qu'on a supprimé celle-ci, quoiqu'elle soit sous la direction de Saint-Sulpice, qui est, pour la doctrine, comme celle des Jésuites. Enfin, le courrier

(1) Anne-Marie d'Eurre d'Aiguebonne, veuve de François de Rostaing, comte de Buri.



part, et on l'attend demain. Madame de Lavardin fait présent à madame de Buri d'une robe noire, d'une jupe, d'un mouchoir de point avec les manchettes, tout cela prêt à mettre. La Senneterre a eu beau tortiller autour du Bourdaloue * ; point de nouvelles. Vous êtes étonnée que la presse soit si grande, vous n'êtes pas la seule ; mais la rage est d'être là *in ogni modo*. Voilà donc une amie de M. le Coadjuteur encore placée : c'est un moulin à paroles, comme vous savez ; elle parle *Buri*, c'est une langue ; mais au moins elle ne s'en est pas servie pour être à cette place. Celle de la maréchale de Clérembault est fort extraordinaire ; elle est protégée par MADAME, qui voudroit bien en faire une dame de la Reine. Elle va à la Cour, comme si de rien n'étoit ;

* L'austère Directeur, le Prédicateur fulminant, le grand Bourdaloue, faisant des Dames d'honneur et les prenant parmi les Molinistes ! Cela mérite bien d'être remarqué ; et d'autant plus, qu'on le vit plusieurs années après refuser le poste le plus désirable pour un intrigant, s'il l'eût été. Madame de Maintenon lui proposa de diriger sa conscience. Il ne voulut lui promettre que deux jours dans l'année, le reste étant voué à la prédication. Il est vrai que, dans la suite, il lui reprocha vivement d'avoir pris un Directeur qui n'étoit pas Jésuite.

il ne semble pas qu'elle se souvienne d'avoir été et de n'être plus gouvernante *,

Et trouve le chagrin, que MONSIEUR lui prescrit,
Trop digne de mépris pour y prêter l'esprit.

Vous rajusterez ces vers : mais quand ils se trouvent en courant au bout de ma plume, il faut qu'ils passent. Je vous trouve une personne tout à fait jalouse, et M. de Grignan tout à fait amoureux. Montgobert me parle d'un bal, où je vois danser fort joliment mon petit Marquis. Pauline a-t-elle la même inclination pour la danse que sa sœur d'Adhémar? Il ne faudroit plus que cet agrément pour la rendre trop aimable : ah, ma fille, divertissez-vous de cette jolie enfant; ne la mettez point en lieu d'être gâtée; j'ai une extrême envie de la voir.

Je m'en vais vous dire une chose plaisante, dont Corbinelli est témoin; je lui dis lundi matin que j'avois songé toute la nuit d'une madame de Rus; que je ne comprenois pas

* MADAME dit dans ses Lettres que cette Dame ne lui fut ôtée que parce qu'elle l'aimoit; que c'étoit un tour de la maréchale de Grancey, dont la fille cadette étoit la maîtresse du chevalier de Lorraine, favori lui-même de MONSIEUR.

d'où me revenoit cette idée, et que je voulois vous demander des nouvelles de cette sorcière. Là-dessus je reçois votre lettre, et justement vous m'en parlez, comme si vous m'aviez entendue ; ce hasard m'a paru plaisant : me voilà donc instruite de ce que je voulois vous demander ; c'est une étrange histoire que de voir un homme assez amoureux de cette créature pour en perdre sa fortune ; mais c'est ainsi qu'elle se fait aimer ; je ne puis rien vous mander de si extraordinaire. Je n'ai pas oublié le comte de Suze ; M. de Saint-Omer son frère a été à l'extrémité ; il a reçu tous les sacremens ; il ne vouloit point être saigné avec une grosse fièvre, une inflammation ; le médecin anglois le fit saigner par force ; jugez s'il en avoit besoin ; et ensuite avec son remède il l'a ressuscité, et dans trois jours *il jouera à la fossette*. Hélas ! cette pauvre Lieutenante qui aimoit tant M. de Vins, et qui craignoit tant qu'on ne le sût pas, la voilà morte, et très-jeune ; mandez-moi de quelle maladie, je suis toujours surprise de la mort des jeunes personnes. Vous avez raison de vous plaindre que je vous ai mal élevée ; si

vous aviez appris à prendre le tems comme il vient, cela vous auroit extrêmement amusée.

N'avez-vous point remarqué la gazette de Hollande ? Elle compte ceux qui ont des charges chez madame la Dauphine : M. de Richelieu, chevalier d'honneur ; M. le maréchal de Bellefond, premier écuyer ; M. de Saint-Géran, *rien*. Vous m'avouerez que cela est plaisant. Enfin, cette folie est passée jusqu'en Hollande. Mon fils est toujours les délices de Quimper ; je crois pourtant qu'il est présentement à Nantes, et qu'il sera ici à la fin du mois ; vous voyez bien que je l'ai mieux élevé que vous : j'espère que dans quinze jours il n'y paroîtra pas, et qu'il sera prêt à partir avec les autres. N'écrivez point, et gardez-vous bien de répondre à toutes ces causeries dont je ne me souviendrai plus moi-même dans trois semaines. Si la santé de Montgobert peut s'accommoder à écrire pour vous, elle vous soulagera entièrement, sans même que vous ayez la peine de dicter : elle écrit comme nous.

J'approuve fort que vous soupiez ; cela

vaut mieux que douze cuillerées de lait. Hélas ! ma fille, je change à toute heure ; je ne sais ce que je veux : c'est que je voudrois que vous pussiez retrouver de la santé; il faut me pardonner, si je cours à tout ce que je crois de meilleur ; et c'est toujours sous le nom de bien et de mieux que je change d'avis. Pour vous, ma très-chère, n'en changez point sur la bonne opinion que vous devez avoir de vous, malgré les procédés désobligeans de la fortune. En vérité, si elle vouloit, M. et madame de Grignan tiendroient fort bien leur place à la Cour : mais vous savez où cela est réglé, et l'inutilité du chagrin qu'on ne peut s'empêcher d'en avoir.

Je ne sais rien encore de ce qui s'est passé à la noce. J'ignore si ce fut à la face du soleil ou de la lune que le mariage se fit. J'irai faire mon paquet chez madame de Vins, et vous manderai ce que j'aurai appris. Cependant, je vous dirai une très-grande nouvelle ; c'est que M. le Prince fit faire hier sa barbe; il étoit rasé ; ce n'est point une illusion, ni une de ces choses qu'on dit en l'air, c'est une vérité; toute la

Cour en fut témoin ; et madame de Langeron prenant son tems qu'il avoit les pattes croisées comme le lion, lui fit mettre un justaucorps avec des boutonnières de diamans ; un valet-de-chambre, abusant aussi de sa patience, le frisa, lui mit de la poudre, et le réduisit enfin à être l'homme de la Cour de la meilleure mine, et une tête qui effaçoit toutes les perruques : voilà le prodige de la noce. L'habit de M. le prince de Conti étoit inestimable; c'étoit une broderie de diamans fort gros, qui suivoit les compartimens d'un velouté noir sur un fond de couleur de paille. On dit que la couleur de paille ne réussissoit pas, et que madame de Langeron, qui est l'âme de toute la parure de l'hôtel de Condé, en a été malade. En effet, voilà de ces sortes de choses dont on ne doit point se consoler. M. le Duc, madame la Duchesse et mademoiselle de Bourbon avoient trois habits garnis de pierreries différentes pour les trois jours. Mais j'oubliois le meilleur, c'est que l'épée de M. le Prince étoit garnie de diamans.

La famosa spàda,
All' cui valore ogni vittoria è certa.

La doublure du manteau du prince de Conti étoit de satin noir, piqué de diamans comme de la moucheture. La Princesse étoit romanesquement belle, et parée, et contente.

Qu'il est doux de trouver dans un amant qu'on aime
Un époux que l'on doit aimer !

Je n'en sais pas davantage; je vous dirai ce que j'apprendrai ce soir. Je vous conseille de faire lire les gazettes, elles sont très-bien faites.

M. Courtin revient de Saint-Germain; il a tout vu : ce fut le soleil à midi qui éclaira ce mariage, la lune a été témoin du reste. Le Roi embrassa tendrement la Princesse quand elle fut au lit, et la pria de ne rien contester à M. le prince de Conti, et d'être douce et obéissante : nous croyons qu'elle l'a été.

(121.) *A la même.*

à Paris, dimanche 17 mars 1680.

Quoique cette lettre ne parte que mercredi, je ne puis m'empêcher de la com-

mencer aujourd'hui, pour vous dire que M. de la Rochefoucauld est mort cette nuit. J'ai la tête si pleine de ce malheur, et de l'extrême affliction de notre pauvre amie, qu'il faut que je vous en parle. Hier samedi, le remède de l'Anglois avoit fait des merveilles ; toutes les espérances de vendredi, que je vous écrivois, étoient augmentées ; on chantoit victoire, la poitrine étoit dégagée, la tête libre, la fièvre moindre, des évacuations salutaires ; dans cet état, hier à six heures, il tourne à la mort : tout d'un coup, les redoublemens de fièvre, l'oppression, des rêveries ; en un mot, la goutte l'étrangle traîtreusement ; et quoiqu'il eût beaucoup de force, et qu'il ne fût point abattu de saignées, il n'a fallu que quatre ou cinq heures pour l'emporter ; et à minuit il a rendu l'âme entre les mains de M. de Condom. M. de Marsillac ne l'a point quitté d'un moment ; il est dans une affliction qui ne peut se représenter : cependant il retrouvera le Roi et la Cour ; toute sa famille se retrouvera à sa place : mais où madame de la Fayette retrouvera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agré-

ment, une confiance, une considération pour elle et pour son fils ? Elle est infirme, elle est toujours dans sa chambre, elle ne court point les rues. M. de la Rochefoucauld étoit sédentaire aussi ; cet état les rendoit nécessaires l'un à l'autre, et rien ne pouvoit être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié. Songez-y, ma fille, vous trouverez qu'il est impossible de faire une perte plus considérable, et dont le tems puisse moins consoler. Je n'ai pas quitté cette pauvre amie tous ces jours-ci ; elle n'alloit point faire la presse parmi cette famille ; en sorte qu'elle avoit besoin qu'on eût pitié d'elle. Madame de Coulanges a très-bien fait aussi, et nous continuerons quelque tems encore aux dépens de notre rate, qui est toute pleine de tristesse. Voilà en quel tems sont arrivées vos jolies petites lettres, qui n'ont été admirées jusqu'ici que de madame de Coulanges et de moi : quand le Chevalier sera de retour, il trouvera peut-être un tems propre pour les donner ; en attendant, il faut en écrire une de douleur à M. de Marsillac ; il met en honneur toute la tendresse des enfans, et fait voir que vous

n'êtes pas seule : mais, en vérité, vous ne serez guère imitée. Toute cette tristesse m'a réveillée, elle me représente l'horreur des séparations, et j'en ai le cœur serré.

Mercredi 20 Mars.

Il est enfin mercredi. M. de la Rochefoucauld est toujours mort, et M. de Marsillac toujours affligé, et si bien enfermé, qu'on ne croiroit pas qu'il songe à sortir de cette maison. La petite santé de madame de la Fayette soutient mal une pareille douleur; elle en a la fièvre, et il ne sera pas au pouvoir du tems de lui ôter l'ennui de cette privation. Sa vie est tournée d'une manière qu'elle trouvera tous les jours un tel ami à dire. N'oubliez pas de m'écrire quelque chose pour elle.

Je suis troublée de votre santé et du voyage que vous faites. Vous n'irez pas en Barbarie; mais il y aura bien *de la barbarie*, si cette fatigue vous fait du mal. Il est vrai que de penser à ces deux bouts de la terre où nous sommes plantées, est une chose qui fait frémir, et sur-tout quand je serai près de notre océan, pouvant aller aux

Indes comme vous en Afrique. Je vous assure que mon cœur ne regarde point cet éloignement avec tranquillité. Si vous saviez le trouble que me donne le moindre retardement de vos lettres, vous jugeriez bien aisément de ce que je souffrirai dans mon chien de voyage. Je n'ai point revu nos Grignans; ils sont à Saint-Germain, le Chevalier à son régiment. On a voulu me mener voir madame la Dauphine: en vérité, je ne suis pas si pressée. M. de Coulanges l'a vue : le premier coup d'œil est à redouter, comme dit Sanguin ; mais il y a tant d'esprit, de mérite, de bonté, de manières charmantes, qu'il faut l'admirer : *s'il faut honorer Cybèle, il faut encore plus l'aimer.* On ne conte que ses dits pleins d'esprit et de raison. La faveur de madame de Maintenon augmente tous les jours. Ce sont des conversations infinies avec Sa Majesté, qui donne à madame la Dauphine le tems qu'il donnoit à madame de Montespan ; jugez de l'effet que peut faire un tel retranchement. *Le char gris* (1) est d'une beauté étonnante ; elle vint l'autre jour au travers

(1) Mademoiselle de Fontanges.

d'un bal, par le beau milieu de la salle, droit au Roi, et sans regarder ni à droite, ni à gauche; on lui dit qu'elle ne voyoit pas la Reine, il étoit vrai : on lui donna une place; et quoique cela fît un peu d'embarras, on dit que cette action d'une *imbenecida* fut extrêmement agréable : il y auroit mille bagatelles à conter sur tout cela.

Votre frère est fort triste à sa garnison; je pense que la rencontre de vos esprits animaux, quoique de même sang, ne déterminera point les siens à penser comme vous. Votre période m'a paru très-belle, je doute que j'y réponde; mais il n'importe, vous voyez fort bien ce que je veux dire. Vous me paroissez si contente de la fortune de vos beaux-frères, que vous ne comptez plus sur la vôtre, vous vous retirez derrière le rideau : je vous ai mandé comme cela me blesse le cœur, et me paroît injuste. N'admirez-vous point que Dieu m'a ôté encore cet amusement de parler de vos intérêts avec M. de la Rochefoucauld qui s'en occupoit fort obligeamment? De sorte qu'ayant aussi perdu M. de Pompone, je n'ai pas le plaisir de croire que je puisse jamais vous être

bonne à rien du tout. Je n'ai jamais vu tant de choses extraordinaires qu'il s'en est passé, depuis que vous êtes partie. J'apprends que le jeune évêque d'Evreux est le favori du vieux, et que ce dernier a écrit au Roi pour le remercier de lui avoir donné un tel successeur.

(122.) *A la même.*

à Paris, samedi au soir 6 avril 1680.

Vous allez apprendre une nouvelle qui n'est pas un secret, et vous aurez le plaisir de la savoir des premières. Madame de Fontanges (1) est duchesse avec vingt mille écus de pension; elle en recevoit aujourd'hui les complimens dans son lit. Le Roi y a été publiquement; elle prend demain son tabouret, et s'en va passer le tems de Pâques à une abbaye (*de Chelles* *) que le Roi a donnée à une de ses sœurs. Voici une manière de séparation qui fera bien de l'honneur à la sévérité du confesseur. Il y a des gens qui disent que cet établissement sent

(1) Marie-Angélique d'Escorailles.
* Ou plutôt *Maubuisson*.

le congé : en vérité, je n'en crois rien, le tems nous l'apprendra. Voici ce qui est présent : Madame de Montespan est enragée ; elle pleura beaucoup hier ; vous pouvez juger du martyre que souffre son orgueil, qui est encore plus outragé par la haute faveur de madame de Maintenon. Sa Majesté va passer très-souvent deux heures de l'après-dîner dans la chambre de cette dernière, à causer avec une amitié et un air libre et naturel qui rend cette place la plus désirable du monde. Madame de Richelieu commence à sentir les effets de sa dissipation ; les ressorts s'affoiblissent visiblement, elle présente tout le monde, et ne dit pas ce qui convient à chacun : ce petit tracas de dame d'honneur, dont elle s'acquittoit si bien, est tout dérangé. Elle présenta la Trousse et mon fils, sans les nommer, à MONSEIGNEUR. Elle dit de la duchesse de Sully, voilà une de nos danseuses ; elle ne nomma pas madame de Verneuil : elle pensa laisser baiser madame de Louvois, parce qu'elle la prenoit pour une duchesse ; enfin, cette place est dangereuse, et fait voir que les petites choses font plus de mal que l'étude

de la philosophie. La recherche de la vérité n'épuise pas tant une pauvre cervelle que tous les complimens et tous les riens dont celle-là est remplie.

M. de Marsillac a paru un peu sensible à la prospérité de la belle Fontanges ; il n'avoit donné jusque là aucun signe de vie. Madame de Coulanges vient d'arriver de la Cour ; j'ai été chez elle exprès avant que de vous écrire : elle est charmée de madame la Dauphine, elle a grand sujet de l'être : cette Princesse lui a fait des caresses infinies ; elle la connoissoit déjà par ses lettres et par le bien que madame de Maintenon lui en avoit dit. Madame de Coulanges a été dans un cabinet où madame la Dauphine se retire l'après-dîner avec ses Dames ; elle y a causé très-délicieusement ; on ne peut avoir plus d'esprit et d'intelligence qu'en a cette Princesse ; elle se fait adorer de toute la Cour : voilà une personne à qui on peut plaire, et avec qui le mérite peut faire un grand effet.

Madame de Coulanges est toujours obsédée de notre cousin (*M. de la Trousse*) ; il ne paroît plus qu'elle l'aime, et cependant c'est l'ombre et le corps. La marquise

de la Trousse est toujours enragée : savez-vous qu'elle a changé sur le sujet de sa fille ? Elle n'en vouloit point, elle la veut ; et M. de la Trousse qui la vouloit, ne la veut plus. Cette division fixe la vocation de cette fille, qui n'en a point d'autre. Le père n'ose se soucier ni d'elle, ni de sa femme, parce que la dame traite tout cela avec un mépris outrageant ; il faut donc étouffer tous les sentimens de la nature : *Pour qui ? pour une ingrate* qui ne l'aime plus, car je le sais ; mais il est si misérable et si soumis, que sa foiblesse lui fait comme une passion : jamais je n'ai vu moins d'amitié que dans cet amour. Ma fille, voilà ce qui me vient présentement ; il me semble que j'aurois bien des choses à dire. Mandez-moi quand vous aurez reçu cette lettre ; elle est un peu comme celles de Cicéron.

(125.) *A la même.*

à Paris, lundi 6 mai 1680.

Vous me dites fort plaisamment qu'il n'y a qu'à laisser faire l'esprit humain, qu'il saura bien trouver ses petites consolations,

et que c'est sa fantaisie d'être content. J'espère que le mien n'aura pas moins cette fantaisie que les autres, et que l'air et le tems diminueront la douleur que j'ai présentement. Il me semble que je vous ai mandé ce que vous me dites sur la furie de ce nouvel éloignement : on diroit que nous ne sommes pas encore assez loin, et qu'après une mûre délibération, nous y mettons encore cent lieues volontairement. Je vous renvoie quasi votre lettre ; c'est que vous avez si bien tourné ma pensée, que je prends plaisir à la répéter. J'espère au moins que les mers mettront des bornes à nos fureurs, et qu'après avoir bien tiré chacune de notre côté, nous ferons autant de pas pour nous rapprocher, que nous en faisons pour être aux deux bouts de la terre. Il est vrai que pour deux personnes qui se cherchent, et qui se souhaitent toujours, je n'ai jamais vu une pareille destinée : qui m'ôteroit la vue de la providence, m'ôteroit mon unique bien ; et si je croyois qu'il fût en nous de ranger, de déranger, de faire, de ne pas faire, de vouloir une chose ou une autre, je ne penserois

pas à trouver un moment de repos : il me faut l'auteur de l'univers pour raison de tout ce qui arrive ; quand c'est à lui qu'il faut m'en prendre, je ne m'en prends plus à personne, et je me soumets : ce n'est pourtant pas sans douleur, ni tristesse, mon cœur en est blessé ; mais je souffre même ces maux, comme étant dans l'ordre de la providence. Il faut qu'il y ait une madame de Sévigné qui aime sa fille avec une extrême passion ; qu'elle en soit souvent très-éloignée, et que les souffrances les plus sensibles qu'elle ait dans cette vie, lui soient causées par cette chère fille. J'espère aussi que cette providence disposera les choses d'une autre manière, et que nous nous retrouverons, comme nous avons déjà fait. Je dînai l'autre jour avec des gens qui, en vérité, ont bien de l'esprit, et qui ne m'ôtèrent point cette opinion.

Mais parlons plus communément, et disons que c'est une chose rude que de faire six mois de retraite pour avoir vécu cet hiver à Aix : si cela servoit à la fortune de quelqu'un de votre famille, je le souffrirois ; mais vous pouvez compter qu'en ce

pays-ci, vous serez trop heureuse, si cela ne vous nuit pas. L'intendant ne parle que de votre magnificence, de votre grand air, de vos grands repas : madame de Vins en est toute étonnée, et c'est pour avoir cette louange que vous auriez besoin que l'année n'eût que six mois ; cette pensée est dure de songer que tout est sec pour vous jusqu'au mois de janvier. Vous n'entendrez pas parler de la dépense de votre bâtiment, n'y pensez plus ; c'est une chose si nécessaire, que j'avoue que sans cela, l'hôtel de Carnavalet est inhabitable. Je me réjouirai avec le Berbisi (1) de l'occasion qu'il a eue de vous faire plaisir. J'ai été ravie de votre joli couplet ; quoi que vous disiez de Montgobert, je crois que *vous n'y avez point nui*, comme cet homme, vous en souvient-il (2) ? Il est, en vérité, fort plaisant ce couplet : vous avez cru que je le recevrois dans mes bois ; je suis encore dans

(1) M. de Berbisi, président à mortier au parlement de Dijon, et proche parent de madame de Sévigné.

(2) Madame de Sévigné rappelle ici le conte de ce paysan, qui étant accusé en Justice d'être le père d'un enfant, assura qu'un autre l'avoit fait, mais qu'à la vérité *il n'y avoit pas nui.*

Paris, mais il n'en fera pas plus de bruit : je le chanterai sur la Loire, si je puis desserrer mon gosier qui n'est pas présentement en état de chanter. Je vous avouerai que j'ai grand besoin de vous tous ; je ne connois plus, ni la musique, ni les plaisirs ; j'ai beau frapper du pied, rien ne sort qu'une vie triste et unie, tantôt à ce faubourg, tantôt avec les sages veuves. M. de Grignan m'est bien nécessaire, car j'ai un coin de folie qui n'est pas encore mort.

Je vous ai parlé de la princesse de Tarente, comme si j'avois reçu votre lettre : je vous ai conté le mariage de sa fille : écrivez-lui, elle en sera fort aise, vous lui devez cette honnêteté ; elle s'est toujours piquée de vous estimer et de vous admirer : elle vient à Vitré, elle me fera sortir de ma simplicité, pour me faire entrer dans son amplification ; je n'ai jamais vu un si plaisant style. Elle amusa le Roi l'autre jour dans une promenade, en lui contant tout ce que je vous conterai, quand je serai aux Rochers ; voilà les nouvelles que vous recevrez de moi : mais aussi vous pourrez vous vanter qu'il ne se passera rien en Alle-

magne, ni en Danemarck, dont vous ne soyez parfaitement instruite.

Montgobert m'a mandé des merveilles de Pauline, faites-m'en parler; c'est une petite fille charmante, c'est la joie de toute votre maison. Mademoiselle du Plessis ne m'en fera point souvenir, ne vous ai-je pas dit qu'elle est affligée de la mort de sa mère? mais j'ai de bons livres et de bonnes pensées. Ne craignez point que j'écrive trop : je vous ai donné l'idée de la délicatesse de ma poitrine. Je vous recommande la vôtre; faites-moi écrire si vous aimez ma vie; profitez du tems et du repos que vous avez; amusez-vous à vous guérir tout-à-fait; mais il faut que vous le vouliez, et c'est une étrange pièce que votre volonté. Celle de vos musiciens étoit bonne à ténèbres, mais vous les décriez, *tantôt des musiciens sans musique*, et puis *une musique sans musiciens* : j'admire la bonté de M. le Comte de souffrir que vous en parliez si librement.

Je viens de recevoir une grande visite de votre intendant, *sa serrure étoit bien brouillée*, mais je n'ai pas laissé d'attraper qu'il vous honore fort : il m'a loué votre

magnificence ; il dit que vous êtes toujours belle, mais triste et si abattue, qu'il est aisé de voir que vous vous contraignez. Il est charmé de M. de Berbisi, que je remercierai, quoique je sache bien que votre recommandation est la seule cause des services qu'il lui a rendus. Je doute que cet intendant retourne en Provence. J'ai eu tant d'adieux que j'en suis étonnée ; vos amies, les miennes, les jeunes, les vieilles, tout a fait des merveilles. La maison de Pompone et madame de Vins me tiennent bien au cœur. L'abbé Arnauld arriva hier tout à propos pour me dire adieu. Pour madame de Coulanges, elle s'est signalée, elle a pris possession de ma personne, elle me nourrit ; elle me mène, et ne veut pas me quitter qu'*elle ne m'ait vu pendue*. Mon fils vient à Orléans avec moi, je crois qu'il viendroit volontiers plus loin.

Madame la Dauphine est présentement à Paris pour la première fois : la messe à Notre-Dame, dîner au Val-de-Grâce, voir la duchesse de la Vallière, et point de *Bouloi* (1), je crois qu'elles se pendront.

(1) C'est-à-dire, que madame la Dauphine n'iroit point

On fait tous les jours des fêtes pour madame la Dauphine. Madame de Fontanges revient demain. Voyez un peu comme ce prieur de Cabrières est venu redonner cette belle beauté à la Cour. Le petit de la Fayette a un régiment : vous voyez que M. de la Rochefoucauld n'a pas emporté l'amitié de M. de Louvois : mais que veux-je conter, avec toutes ces nouvelles ? C'est bien à moi, qui monte en carrosse, à me mêler de parler. Adieu, ma chère enfant, il faut vous quitter encore, j'en suis affligée : je serai long-tems sans avoir de vos lettres, c'est une peine incroyable ; du moins si je pouvois espérer que vous conserverez votre santé, ce seroit une grande consolation dans une si terrible absence. *

aux Carmelites de la rue du Bouloi. — * On sait que ces Religieuses s'étoient beaucoup trop mêlées des tracasseries de la Cour. Elles ménageoient des entrevues entre la Reine et madame de Montespan, etc. Le Roi d'un mot avoit fait cesser leur petite importance.

(124.) *A la même.*

à Saumur, samedi 11 mai 1680.

Nous arrivons ici, ma très-belle, nous avons quitté Tours ce matin : j'y ai laissé à la poste une lettre pour vous. Qui m'ôteroit la faculté de penser, m'embarrasseroit beaucoup, sur-tout dans ce voyage. Je suis douze heures de suite dans ce carrosse si bien placé, si bien exposé; j'en emploie quelques-unes à manger, à boire, lire, beaucoup à regarder, à admirer, et encore plus à rêver, à penser à vous. Je suis assurée, ma chère enfant, que vous ne croyez point que ce soit une flatterie, c'est une vérité ; je vous parcours, je vous dévide, je vous redévide ; je passe par mille endroits tristes, fâcheux, d'autres doux et sensibles. Je pense à votre belle jeunesse, à votre santé ; de quelle manière elle a été maltraitée ; comme vous en avez abusé, comme votre sang s'est irrité ; nous ne fûmes point assez effrayés de cette première marque qu'il nous en donna, et qui fut le commencement de tous vos maux. Enfin, que ne

pense-t-on point quand on pense toujours, avec beaucoup de silence et de loisir? Je ne vous dis point tous les pays que j'ai battus, ni tous les chemins que fait mon imagination, ma lettre seroit trop longue : ce qui est vrai, c'est que je trouve toujours une égale tendresse dans mon cœur : j'aimerois fort à vous parler sur certains chapitres, mais ce plaisir n'est pas à portée d'être espéré ; en attendant, *je pense*, *donc je suis* * ; je pense à vous avec tendresse, donc je vous aime ; je pense uniquement à vous de cette manière, donc je vous aime uniquement. Le bon Abbé se porte fort bien, il est charmé de cette route ; jamais on n'a fait ce voyage, comme nous le faisons : c'est dommage que nous ne soyons un peu moins solitaires. Je vous jure pourtant que je ne souhaite personne, et qu'étant condamnée à m'éloigner de vous, j'aime encore mieux être toute seule et toute libre, et me donner entièrement à mes affaires, que

* C'est l'axiome fondamental de la métaphysique de Descartes ; celui dont il déduit la réalité de notre existence, celle de l'âme et sa spiritualité, celle de Dieu et sa nécessité.

d'être détournée sans être contente. Me voilà donc fort bien pour quatre ou cinq mois, puisqu'il le faut. J'ai bien envie que vous voyiez un peu plus clair à mademoiselle de Grignan : pour vos affaires, vous ne les voyez que trop ; c'est une étrange chose que d'avoir à réparer, six mois de suite, les dépenses d'un hiver à Aix ; vraiment, c'est bien pour avoir vécu. Cependant je veux espérer, que la providence démêlera tout, mieux que nous ne pensons : il y a de certains avenirs obscurs, qui s'éclaircissent quelquefois tout d'un coup ; ma chère enfant, vous voyez bien ce que je pense et ce que je désire là-dessus, et vous entendez tout ce que je ne dis pas. Mon ennui par-dessus l'ordinaire, c'est d'être si long-tems sans avoir de vos lettres, cela me trouble : il part aujourd'hui de Paris deux paquets de vous, qui arriveront à Nantes lundi, comme moi, voilà tout l'ordre que j'ai pu donner. C'étoit une folie de prétendre attraper vos lettres, en volant, par les villes où je ne suis qu'un moment, et où je n'arrive que comme il plaît au vent ; il a eu jusqu'ici la dernière complaisance, mais le moyen d'y

compter sûrement? Voilà le bon Abbé qui vous fait mille amitiés. Je lis toujours avec plaisir mon histoire de Portugal; mais je n'ai rien lu de vous depuis le 28 du passé, cela est long; je relis vos anciennes lettres. Adieu, ma très-chère, en voilà assez pour aujourd'hui.

(125.) *A la même.*

Aux Rochers, mercredi 5 juin 1680.

Enfin, j'ai le plaisir, dans notre extrême éloignement, de recevoir vos lettres le neuvième jour, en attendant d'autres consolations. J'admire souvent l'honnêteté de ces Messieurs, dont parlent si plaisamment *les Essais de Morale*, et qui sont si bons et si obligeans : que ne font-ils point pour notre service? à quels usages ne se rabaissent-ils pas pour nous être utiles? Les uns courent deux cents lieues pour porter nos lettres, les autres grimpent sur les toits de nos maisons pour empêcher que nous ne soyons incommodés de la pluie; quelques-uns font bien pis. Enfin, c'est un effet de la Providence; et la cupidité, qui est un mal, est le fonds

d'où elle tire tant de biens. J'ai apporté ici quantité de livres choisis, je les ai rangés ce matin : on ne met pas la main sur un, tel qu'il soit, qu'on n'ait envie de le lire tout entier ; toute une tablette de dévotion, et quelle dévotion ! bon Dieu, quel point de vue pour honorer notre Religion ! l'autre est toute d'histoires admirables ; l'autre de morale ; l'autre de poésies, et de nouvelles, et de mémoires. Les romans sont méprisés, et ont gagné les petites armoires. Quand j'entre dans ce cabinet, je ne comprends pas pourquoi j'en sors : il seroit digne de vous, ma fille : la promenade en seroit digne aussi, mais notre compagnie, en vérité, fort indigne. Mon pot est étrange à écumer les dimanches (1) ; ce qu'il y a de bon, c'est que chacun va souper à six heures, et c'est la belle heure de la promenade, où je cours pour me consoler. Mademoiselle du Plessis, en grand deuil, ne me quitte guère ; je dirois bien volontiers de sa mère, comme de ce M. de Bonneuil,

(1) A cause de la compagnie qui grossissoit ces jours-là, et à laquelle madame de Sévigné se croyoit obligée de faire les honneurs des Rochers. Elle appeloit cela *écumer son pot*.

elle a laissé *une pauvre fille bien ridicule*; elle est impertinente aussi. Je suis honteuse de l'amitié qu'elle a pour moi ; je dis quelquefois, y auroit-il par hasard quelque sympathie entr'elle et moi? elle parle toujours, et Dieu me fait la grâce d'être pour elle, comme vous êtes pour beaucoup d'autres; je ne l'écoute point du tout. Elle est assez brouillée dans sa famille pour les partages, cela fait un nouvel ornement à son esprit : elle confondoit tantôt tous les mots; et en parlant des mauvais traitemens, elle disoit, ils m'ont traitée *comme une barbarie, comme une cruauté*. Vous voulez que je vous parle de mes misères, en voilà peut-être plus qu'il ne vous en faut. Toutes mes lettres sont si grandes, que vous devriez, selon votre règle, m'en écrire de petites, et laisser le soin de tout à Montgobert : la santé est toujours un solide et véritable bien ; on en fait ce qu'on veut.

Madame de Coulanges me mande mille bagatelles, que je vous enverrois, si je ne voyois fort bien que c'est une folie. La faveur de *son amie* (*madame de Maintenon*) continue toujours : la Reine l'accuse de

toute la séparation qui est entre elle et madame la Dauphine : le Roi la console de cette disgrâce ; elle va chez lui tous les jours, et les conversations sont d'une longueur à faire rêver tout le monde. Je ne sais, ma très-chère, comment vous pourriez croire que votre présence fût un obstacle à la fortune de vos frères ; vous n'êtes guère propre à porter guignon. Vous n'avez point assez bonne opinion de vous ; et pour le coin de votre feu, que vous dites qui empêchoit le Chevalier de faire sa cour, parce que cela le rendoit paresseux, je vous assure qu'il n'a fait que changer de cheminée, et que la fortune l'est venu chercher dans sa chambre, assez incommodé des chicanes de son rhumatisme. L'abbé de Grignan étoit désolé ; il eût jeté sa part aux chiens ; et tout d'un coup, par une suite d'arrangemens, trop longs à vous dire, on le nomme, on le choisit, et le voilà dans le plus agréable Évêché qu'on puisse souhaiter. Portez-vous toujours bien, cette provision est bonne, que savons-nous? Je regarde l'avenir comme une obscurité, dont il peut arriver des biens et des clartés, à quoi l'on ne s'attend pas.

M. de Lavardin se marie (1), c'est tout de bon ; et on dit que c'est madame de Mouci (2) qui inspire à madame de Lavardin tout ce qu'il y a de plus avantageux pour son fils : c'est une âme toute extraordinaire que cette Mouci. Ce petit Molac épouse la sœur de la duchesse de Fontanges : le Roi lui donne la valeur de plus de quatre cent mille francs. Mon Dieu, que vous dites bien sur la mort de M. de la Rochefoucauld, et de tous les autres ! *On serre les files, il n'y paroît plus.* Il est pourtant vrai que madame de la Fayette est accablée de tristesse, et n'a point senti, comme elle auroit fait, ce qui est arrivé à son fils ; madame la Dauphine n'avoit garde de ne la pas bien traiter : madame de Savoie lui en avoit écrit comme de sa meilleure amie.

Je suis fort aise que M. de Grignan soit content de ma lettre : j'ai dit mon sentiment avec assez de sincérité ; il devroit bien renvoyer toutes les fantaisies ruineuses qui ser-

(1) Avec Louise-Anne de Noailles, sœur d'Anne-Jules, duc de Noailles, maréchal de France.

(2) Marie de Harlai, sœur d'Achille de Harlai, alors procureur-général, et depuis premier-président du Parlement de Paris.

vent chez lui par quartier ; il ne faudroit pas qu'elles dormissent, comme cette noblesse de Basse-Bretagne ; il seroit à souhaiter qu'elles fussent entièrement supprimées. Adieu, ma très-aimable, j'admire et j'aime vos lettres ; cependant je n'en veux point ; cela paroît un peu extraordinaire, mais cela est ainsi : coupez court, faites discourir Montgobert : je m'engage à vous ôter le dessein de m'écrire beaucoup, par la longueur dont je fais mes lettres ; vous les trouverez au-dessus de vos forces, c'est ce que je veux : ainsi ma poitrine sauvera la vôtre. Il me semble que vous avez bien des commerces, quoi que vous disiez ; pour moi, je ne fais que répondre, je n'attaque point : mais cela fait quelquefois tant de lettres, que les jours de courrier, quand je trouve le soir mon écritoire, j'ai envie de me cacher sous le lit, comme cette chienne de feue MADAME, quand elle voyoit des livres.

(126.) *A la même.*

Aux Rochers, samedi 15 juin 1680.

Je ne réponds point à ce que vous me dites de mes lettres, je suis ravie qu'elles vous plaisent; mais si vous ne me le disiez, je ne les croirois pas supportables. Je n'ai jamais le courage de les lire tout entières, et je dis quelquefois : mon Dieu, que je plains ma fille de lire tout ce fatras de bagatelles! Quelquefois même je me repens de tant écrire, je crois que cela vous jette trop de pensées, et vous fait peut-être une sorte d'obligation de me faire réponse : Ah! laissez-moi causer avec vous, cela me divertit, mais ne me répondez point, il vous en coûte trop cher : votre dernière lettre passe les bornes du régime, et du soin que vous devez avoir de vous. Vous êtes trop bonne de me souhaiter du monde, il ne m'en faut point : me voilà accoutumée à la solitude : j'ai des ouvriers qui m'amusent : le bon Abbé a les siens tout séparés. Le goût qu'il a pour bâtir et pour ajuster va au-delà de sa prudence : il est vrai qu'il en coûte peu, mais ce seroit en-

core moins, si l'on se tenoit en repos. C'est ce bois qui fait mes délices, il est d'une beauté surprenante; j'y suis souvent seule avec ma canne et avec Louison : il ne m'en faut pas davantage. Quand je suis dans mon cabinet, c'est une si bonne compagnie, que je dis en moi-même : ce petit endroit seroit digne de ma fille; elle ne mettroit pas la main sur un livre qu'elle n'en fût contente : on ne sait auquel entendre. J'ai pris *les Conversations chrétiennes*; elles sont d'un bon Cartésien qui sait par cœur votre *recherche de la vérité*, qui parle de cette philosophie et du souverain pouvoir que Dieu a sur nous; de sorte que nous vivons, nous nous mouvons et nous respirons en lui, comme dit Saint Paul, et c'est par lui que nous connoissons tout. Je vous manderai si ce livre est à la portée de mon intelligence; s'il n'y est pas, je le quitterai humblement, renonçant à la sotte vanité de contrefaire l'éclairée quand je ne le suis pas. Je vous assure que je pense comme *nos frères*; et si j'imprimois, je dirois : *je pense comme eux.* Je sais la différence du langage politique à celui des chambres : enfin, Dieu est tout-

puissant, et fait tout ce qu'il veut, j'entends cela, il veut notre cœur, nous ne voulons pas le lui donner, voilà tout le mystère. N'allez pas révéler celui de nos filles de Nantes ; elles me mandent qu'elles sont charmées de ce livre que je leur ai fait prêter. Vous me faites souvenir de cette sottise que je répondis pour ne pas aller chez madame de Bret.... * *que je n'avois qu'un fils* ; cela fit trembler vos prélats. Je pensois qu'il n'y eût en gros que le mauvais air de mon *hérésie*, je vous en parlois l'autre jour ; mais je comprends que cette parole fut étrange. Dieu merci, ma chère Comtesse, nous n'avons rien gâté, vos deux frères ne seroient pas mieux jusqu'à présent, quand nous aurions été *Molinistes*. Les *opinions probables*, ni la *direction d'intention* dans l'hôtel de Carnavalet, ne leur auroient pas été plus avantageuses que tout le libertinage de nos conversations. J'en suis ravie, et j'ai souvent pensé à toute l'injustice qu'on pour-

* C'est apparemment madame de Bretonvilliers, que les Mémoires du tems font connoître comme amie trop officieuse de l'archevêque de Paris, de Harlai, qui n'étoit pas Prélat aussi timoré que Moliniste rigoureux.

roit nous faire là-dessus. Je ne comprends rien du tout à M. de la Trousse, ni à madame d'Epinoi, ni à ce laquais qui a volé; je me ferai instruire, et vous enverrai la lettre. Vous verrez que cette bonne Lavardin est toute désolée; qui pourroit s'imaginer qu'elle ne fût pas transportée de marier son fils? C'est pour les sots ces sortes de jugemens; tenons-nous-en à croire fermement que personne n'est heureux. Ce petit Chiverni me le paroît assez; voyez comme il a bien su se tirer de sa misère. Votre pauvre frère est bien propre à n'être jamais heureux en ce monde-ci : quant à l'autre, s'il en faut juger selon les apparences, je ne vois point jusqu'à présent qu'il soit dans le bon chemin. M. de Châlons est dans le ciel; c'étoit un saint Prélat et un honnête homme : nous voyons partir tous nos pauvres amis.

Je mandois l'autre jour à madame de Vins que je lui donnois à deviner quelle sorte de vertu je mettois ici le plus souvent en pratique, et je lui disois que c'étoit la libéralité. Il est vrai que j'ai donné d'assez grosses sommes depuis mon arrivée : un

matin, huit cents francs ; l'autre mille francs ; l'autre cinq ; un autre jour, trois cents écus : il semble que ce soit pour rire ; ce n'est que trop une vérité. Je trouve des métayers et des meûniers qui me doivent toutes ces sommes, et qui n'ont pas un unique sou pour les payer : que fait-on ! il faut bien leur donner. Vous croyez bien que je n'en prétends pas un grand mérite, puisque c'est par force : mais j'étois toute prise de cette pensée en écrivant à madame de Vins, et je lui dis cette folie. Je me venge de ces banqueroutes sur les lods et ventes. Je n'ai pas encore touché ces six mille francs de Nantes : dès qu'il y a quelque affaire à finir, cela ne va pas si vite. Je vis arriver l'autre jour une belle petite fermière de Bodégat, avec de beaux yeux brillans, une belle taille, une robe de drap de Hollande, découpé sur du tabis, les manches tailladées : Ah, Seigneur ! quand je la vis, je me crus bien ruinée ; elle me doit huit mille francs. M. de Grignan auroit été amoureux de cette femme, elle est sur le moule de celle qu'il a vue à Paris Ce matin, il est entré un paysan avec

des sacs de tous côtés, il en avoit sous ses bras, dans ses poches, dans ses chausses; car en ce pays c'est la première chose qu'ils font que de les délier; ceux qui ne le font pas sont habillés d'une étrange façon : la mode de boutonner le justaucorps par en bas n'y est point encore établie ; l'économie est grande sur l'étoffe des chausses ; de sorte que depuis le bel air de Vitré jusqu'à mon homme, tout est dans la dernière négligence. Le bon Abbé, qui va droit au fait, crut que nous étions riches à jamais : Ah, mon ami ! vous voilà bien chargé, combien apportez-vous? Monsieur, dit-il en respirant à peine, je crois qu'il y a bien ici trente francs : c'étoit tous les doubles de France qui se sont réfugiés dans cette Province avec les chapeaux pointus, et qui abusent ainsi de notre patience.

Vous m'avez fait un grand plaisir de parler de Montgobert : je crus bien que ce que je vous mandois sur son sujet étoit inutile, et que votre bon esprit auroit tout apaisé. C'est ainsi que vous devez toujours faire, ma fille, malgré tous les chagrins passagers : le fond de Montgobert est ad-

mirable pour vous ; le reste est un effet du tempérament indocile et trop brusque : je fais toujours un grand honneur aux sentimens du cœur ; on est quelquefois obligé de souffrir les circonstances et dépendances de l'amitié, quoiqu'elles ne soient pas agréables. J'enverrai un de ces jours à Montgobert de méchantes causes à soutenir à Rochecourbières : puisqu'elle a ce talent, il faut l'exercer. Vous aurez M. de Coulanges qui sera un grand acteur ; il vous contera ses espérances ; je ne les sais pas : il craint tant la solitude qu'il ne veut pas même écrire aux gens qui y sont. Grignan est tout propre à le charmer ; il en charmeroit bien d'autres : je n'ai jamais vu une si bonne compagnie, elle fait l'objet de mes désirs : j'y pense sans cesse dans mes allées, et je relis vos lettres en disant, comme à Livry : Voyons et revoyons un peu ce que ma fille me disoit il y a huit ou neuf jours ; car enfin, c'est elle qui me parle, et je jouis ainsi de *cet art ingénieux de peindre la parole, et de parler aux yeux*, *etc.* Vous savez bien que ce n'est pas les bois des Rochers qui me font penser à vous ; je n'en suis pas moins

occupée au milieu de Paris ; c'est le fond et le centre ; tout passe, tout glisse, tout est par-dessus ou à côté. J'ai oublié mon Agnès ; elle est pourtant jolie ; son esprit a un petit air de province. Celui de madame de Tarente est encore dans le grand air. Les chemins de Vitré ici sont devenus si impraticables, qu'on les fait raccommoder par ordre du Roi et de M. de Chaulnes ; tous les paysans de la Baronnie y seront lundi. Adieu, ma très-chère : quand je vous dis que mon amitié vous est inutile, ne comprenez-vous point bien comme je l'entends, et où mon cœur et mon imagination me portent ? Pensez-vous que je sois bien contente du peu d'usage que je fais de tant de bonnes intentions ? Dites-moi si vous ne mettrez point la petite d'Aix avec sa tante (1), et si vous ôterez Pauline d'avec vous : c'est un prodige que cette petite, son esprit est sa dot ; voulez-vous la rendre une personne toute commune ? Je la menerois toujours avec moi, j'en ferois mon plaisir, je me garderois bien de la mettre à

(1) Marie-Adhémar de Montenil, sœur de M. de Grignan, Religieuse à Aubenas, ville du Bas-Vivarais.

Aix avec sa sœur (1) : enfin, comme elle est extraordinaire, je la traiterois extraordinairement.

(1) Marie-Blanche, sœur aînée de Pauline, étoit aux filles de Sainte-Marie à Aix, où dans la suite elle entra en Religion.

(127.) *A la même.*

à Paris, mercredi 30 octobre 1680.

J'arrivai hier au soir, ma très-chère, par un tems charmant et parfait ; si vous êtes bien sage, vous en profiterez, et vous n'attendrez point l'autre lune, de peur des pluies et des mauvais chemins. Je n'avois jamais vu ceux de Bretagne en cette maison, vous savez pourquoi je suis venue sans perdre un moment : je vous écrivis de Malicorne de quelle façon nous amusions les douleurs et la fièvre de mon pauvre fils ; nous avons enfin réussi, par un bon gouvernement, à le remettre dans son naturel ; plus de fièvre, plus de douleurs, assez de force ; il n'y a plus qu'à le guérir de cette santé, et non pas à le ressusciter ; c'est à quoi nous allons travailler. Je trouvai ici le Chevalier à mon arrivée ; nous causâmes fort ; il me dit des

choses particulières et très-agréables; vous les apprendrez, car peut-être n'a-t-il point osé les écrire. Je suis ravie qu'il soit dans cette maison : je voudrois qu'il pût y demeurer : du moins il ne quittera pas le quartier, il y aura sa plus grande affaire : cette pensée doit rendre votre voyage bien doux. Vous me priez de vous recevoir avec une joie sincère; vraiment, ma fille, je voudrois bien savoir où vous voudriez que j'en prisse une autre. Nous avons vu, le Chevalier et moi, votre appartement; vraiment il sera joli, et vous en serez contente. Je le suis fort de la belle et nette explication de madame de la Ville-Dieu : cela s'étoit brouillé dans ma tête, en voilà pour toute ma vie. Elle emmenera Pauline : nous aimerions bien mieux que vous l'amenassiez avec vous; eh, bon Dieu, que nous en serions aises! M. de la Garde me mande que Pauline avoit suivi mon conseil de l'année passée, qu'elle avoit cousu sa jupe avec la vôtre, et tout cela d'une grâce et d'un air à charmer : je ne verrai jamais tout cela, vous m'en consolerez, mais en vérité, il ne faut pas moins que vous. Je comprends votre

colère de n'avoir pas dit adieu à M. l'Archevêque : hélas ! à quoi pense-t-on quand on quitte une personne de cet âge (1) ? Tout ce qui ressemble à une séparation éternelle fait bien mal au cœur.

Les chansons de M. de Coulanges sont fort jolies ; il falloit que votre hôtellerie fût bien pleine pour avoir suffoqué sa vivacité : ah ! c'est trop de monde à la fois : pour moi, je n'y pourrois pas résister avec toutes mes vertus populaires. En vérité, je suis ravie de penser que vous ne vous ruinerez cet hiver ni à Aix, ni dans votre auberge : l'état de mon âme est délicieux de voir votre retour aussi sûr qu'il peut l'être. Je serois trop aise si la situation de ce pauvre garçon ne troubloit ma tranquillité. M. le Coadjuteur est parti ; il a fait régler la manière dont M. de Vendôme (2) traitera M. de Grignan ; il faut le savoir une bonne fois ; et quand on obéit au Roi, on ne peut être mal content. J'ache-

(1) M. l'archevêque d'Arles étoit alors âgé d'environ soixante-dix-sept ans.

(2) Il s'agissoit du cérémonial entre M. de Vendôme et M. de Grignan, à l'arrivée de M. de Vendôme en Provence.

verai ce soir ma lettre, je vous dirai ce que j'ai vu et entendu.

J'ai vu toutes mes pauvres amies. Madame de la Fayette a passé ici l'après-dînée entière ; elle se trouve fort bien du lait d'ânesse : il ne m'a pas paru que madame de Schomberg ait encore pris ma place ; il y a bien des paroles dans cette nouvelle amitié. Ne vous souvient-il point de ce que nous disions du plaisir que l'on prenoit à étaler sa marchandise avec les nouvelles connoissances? Il n'y a rien de si vrai ; tout est neuf, tout est admirable, tout est admiré, on se pare de ses richesses, on se loue à l'envi ; il y a bien plus d'amour-propre dans ces sortes d'amitiés que de confiance et de tendresse : enfin, je ne crois pas être tout-à-fait jetée au sac aux ordures. Montgobert m'écrit des merveilles de son raccommodement ; il me paroît que désormais rien n'est capable de la séparer de vous : il me sembloit que je voyois ce fond, et que c'étoit dommage qu'il fût couvert d'épines et de brouillards.

Vous avez donc été à cette visite, et vous avez passé, sans que rien vous en ait em-

pêchéа, sur les bords des précipices ; vous m'amusez d'une prairie ; mais le Chevalier m'a conté comme il se jeta un jour à votre litière, et vous en fit descendre par force, parce que vous alliez périr : pour moi, je ne puis comprendre ce plaisir, et que vous soyez aise de rêver et d'attacher vos yeux sur cette horreur qui vous met à une ligne de la mort. Pourquoi vous piquez-vous, ma fille, d'être plus intrépide que le Chevalier ? Est-il besoin de joindre cette sorte de mérite avec les autres qualités plus convenables que vous avez ? La gaîté et les chansons du petit Coulanges sont d'une grande utilité dans de telles visites. Madame de Coulanges m'écrit des douceurs extrêmes, et pour vous, et pour moi. Mesdames de la Fayette donc, de Lavardin, d'Huxelles, de Bagnols, ont causé des nouvelles du monde. Mademoiselle Amelot fut mariée dimanche, sans que personne l'ait su, avec un M. de Vaubecourt, tout battant neuf; homme de qualité peu riche, dont la mère est de Châlons. Tout a été bon plutôt que de nous ennuyer encore cet hiver de sa langueur passionnée. Adieu, mon en-

fant, nous sommes occupés de vous bien recevoir. Voici encore une occasion où l'éloignement va nous faire dire bien des choses à contretems. Vous me souhaitez ici, vous croyez que je passerai l'hiver en Bretagne ; j'en ai vu l'heure et le moment ; mais enfin me voilà, me voilà, ma très-chère, et je vous avoue que j'en suis ravie.

(128.) *A la même.*

Aux Rochers, dimanche 15 janvier 1690.

Vous avez raison, je ne puis m'accoutumer à la date de cette année ; cependant la voilà déjà bien commencée ; et vous verrez que de quelque manière que nous la passions, elle sera, comme vous dites, bientôt passée, et nous trouverons bientôt le fond de notre sac de mille francs (1).

Vraiment vous me gâtez bien, et mes amies de Paris aussi : à peine le soleil remonte du saut d'une puce, que vous me de-

(1) Madame de Sévigné comparoit les douze mois de l'année à un sac de mille francs, qui finit presque aussitôt qu'on a commencé d'y puiser.

mandez de votre côté, quand vous m'attendrez à Grignan ; et mes amies me prient de leur fixer dès à cette heure, le tems de mon départ, afin d'avancer leur joie. Je suis flattée de ces empressemens, et sur-tout des vôtres qui ne souffrent point de comparaison. Je vous dirai donc, ma chère Comtesse, avec sincérité, que d'ici au mois de Septembre, je ne puis recevoir aucune pensée de sortir de ce pays ; c'est le tems que j'envoie mes petites voitures à Paris, dont il n'y a eu encore qu'une très-petite partie. C'est le tems que l'abbé Charrier traite de mes lods et ventes, qui est une affaire de dix mille francs : nous en parlerons une autre fois ; mais contentons-nous de chasser toute espérance de faire un pas avant le tems que je vous ai dit : du reste, je ne vous dis point que vous êtes mon but, ma perspective, vous le savez bien, et que vous êtes d'une manière dans mon cœur, que je craindrois fort que monsieur Nicole ne trouvât beaucoup à y circoncire * ; mais enfin, telle est ma disposition. Vous me dites la

* Cette expression offre une métaphore si singulière, qu'on est tenté de croire qu'elle a été altérée dans la co-

plus tendre chose du monde, en souhaitant de ne point voir la fin des heureuses années que vous me souhaitez. Nous sommes bien loin de nous rencontrer dans nos souhaits; car je vous ai mandé une vérité qui est bien juste et bien à sa place, et que Dieu sans doute voudra bien exaucer, qui est de suivre l'ordre tout naturel de la sainte Providence : c'est ce qui me console de tout le chemin laborieux de la vieillesse; ce sentiment est raisonnable, et le vôtre trop extraordinaire et trop aimable.

Je vous plaindrai quand vous n'aurez plus M. de la Garde et M. le Chevalier; c'est une très-parfaitement bonne compagnie; mais ils ont leurs raisons, et celle de faire ressusciter la pension d'un homme qui n'est point mort, me paroît tout-à-fait importante. Vous aurez votre enfant qui tiendra joliment sa place à Grignan; il doit y être le bien reçu par bien des raisons, et vous l'embrasserez aussi de bon cœur. Il m'a écrit encore une jolie lettre pour me sou-

pie : au surplus, elle se trouve dans toutes les meilleures éditions.

haiter une heureuse année : il me paroît désolé à Keysersloutre ; il dit que rien ne l'empêche de venir à Paris, mais qu'il attend les ordres de Provence ; que c'est ce ressort qui le fait agir. Je trouve que vous le faites bien languir : sa lettre est du 2 ; je le croyois à Paris ; faites-l'y donc venir, et qu'après une petite apparition, il coure vous embrasser. Ce petit homme me paroît en état que si vous trouviez un bon parti, Sa Majesté lui accorderoit aisément la survivance de votre très-belle charge. Vous trouvez que son caractère et celui de Pauline ne se ressemblent nullement ; il faut pourtant que certaines qualités du cœur soient chez l'un et chez l'autre ; pour l'humeur, c'est une autre affaire. Je suis ravie que les sentimens du Marquis soient à votre fantaisie : je lui souhaiterois un peu plus de penchant pour les sciences, pour la lecture ; cela peut venir. Pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais, que si elle n'aimoit point à lire ; les romans, les comédies, les Voiture, les Sarrasin, tout cela est bientôt épuisé : a-t-elle tâté de Lucien ? est-elle à

portée *des petites Lettres ?* ensuite il faut l'histoire ; si elle n'y trouve pas son compte, je la plains. Quant aux beaux livres de dévotion, si elle ne les aime point, tant pis pour elle ; car nous ne savons que trop que sans dévotion, on les trouve charmans. A l'égard de la morale, comme elle n'en feroit pas un si bon usage que vous, je ne voudrois point du tout qu'elle mît son petit nez, ni dans *Montaigne*, ni dans *Charron*, ni dans les autres de cette sorte ; elle est trop jeune. La vraie morale de cet âge, c'est celle qu'on apprend dans les bonnes conversations, dans les fables, dans les histoires, par les exemples ; je crois que c'est assez. Si vous lui donnez un peu de votre tems pour causer avec elle, c'est assurément ce qui seroit le plus utile : je ne sais si tout ce que je dis vaut la peine que vous le lisiez ; je suis bien loin d'abonder dans mon sens.

Vous me demandez si je suis toujours une petite dévote qui ne vaut guère ; oui, justement, voilà ce que je suis toujours, et pas davantage, à mon grand regret. Tout ce que j'ai de bon, c'est que je sais bien ma Religion,

et de quoi il est question : je ne prendrai point le faux pour le vrai ; je démêle ce qui est solide de ce qui n'en a que l'apparence ; j'espère ne point m'y méprendre, et que Dieu m'ayant déjà donné de bons sentimens, m'en donnera encore : les grâces passées me garantissent en quelque sorte celles qui viendront ; en sorte que je vis dans la confiance, mêlée pourtant de beaucoup de crainte. Mais je vous gronde de trouver notre Corbinelli *le mystique du diable* ; votre frère en pâme de rire ; je le gronde comme vous. Comment, *mystique du diable !* un homme qui ne songe qu'à détruire son empire, qui ne cesse d'avoir des liaisons avec les ennemis du diable, qui sont les Saints et les Saintes de l'Eglise ! un homme qui ne compte pour rien son chien de corps, qui souffre la pauvreté *chrétiennement*, vous direz *philosophiquement* ; qui ne discontinue point de célébrer les perfections et l'existence de Dieu ; qui ne juge jamais son prochain, qui l'excuse toujours ; qui passe sa vie dans la charité et le service du prochain ; qui est insensible aux plaisirs et aux délices de la vie ; qui enfin, malgré

sa mauvaise fortune, est entièrement soumis à la volonté de Dieu! Et vous appelez cela *le mystique du diable!* Vous ne sauriez nier que ce ne soit là le portrait de notre pauvre ami : cependant il y a dans ce mot un air de plaisanterie, qui fait rire d'abord, et qui pourroit surprendre les simples. Mais je résiste, comme vous voyez, et je soutiens le fidèle admirateur de Sainte Thérèse, de ma grand'mère (*Sainte Chantal*), et du bienheureux Jean de la Croix*.

A propos de Corbinelli, il m'écrivit l'autre jour un fort joli billet; il me rendoit compte d'une conversation et d'un dîner chez M. de Lamoignon : les acteurs étoient les maîtres du logis, M. de Troyes, M. de Toulon, le père Bourdaloue, son compagnon, Despréaux et Corbinelli. On parla des ouvrages des anciens et des modernes; Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul moderne qui surpassoit, à son goût, et les vieux, et les nou-

* C'étoit un Prince espagnol, ami intime de Sainte-Thérèse, théologien spiritualiste, si sublime, qu'on a regardé, comme un excès de vanité dans son traducteur, la prétention de l'avoir compris.

veaux. Le compagnon de Bourdaloue qui faisoit l'entendu, et qui s'étoit attaché à Despréaux et à Corbinelli, lui demanda quel étoit donc ce livre si distingué dans son esprit ? Despréaux ne voulut pas lui dire. Corbinelli se joint au Jésuite, et conjure Despréaux de nommer ce livre, afin de le lire toute la nuit. Despréaux lui répondit en riant : « Ah ! Monsieur, vous » l'avez lu plus d'une fois, j'en suis as» suré ». Le Jésuite reprend avec un air dédaigneux, *un cotal riso amaro*, et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux. Despréaux lui dit : « Mon Père, » ne me pressez point ». Le Père continue. Enfin, Despréaux le prend par le bras, et le serrant bien fort, lui dit : « Mon Père, » vous le voulez ; hé bien ! morbleu, c'est » Pascal. Pascal, *dit le Père tout rouge*, » *tout étonné*, Pascal est beau autant que » le faux peut l'être. Le faux, *reprit Des*» *préaux*, le faux ! sachez qu'il est aussi » vrai qu'il est inimitable ; on vient de le » traduire en trois langues ». Le Père répond : « Il n'en est pas plus vrai ». Despréaux s'échauffe, et criant comme un fou :

« Quoi ! mon Père, direz-vous qu'un des » vôtres n'ait pas fait imprimer dans un de » ses livres, qu'*un chrétien n'est pas obligé » d'aimer Dieu* (1) ? Osez-vous dire que » cela est faux » ? « Monsieur, *dit le Père » en fureur*, il faut distinguer ». Distin- » guer, *dit Despréaux*, distinguer, mor- » bleu, distinguer, distinguer si nous » sommes obligés d'aimer Dieu » ! Et prenant Corbinelli par le bras, s'enfuit au bout de la chambre ; puis revenant, et courant comme un forcené, il ne voulut jamais se rapprocher du Père, s'en alla rejoindre la compagnie qui étoit demeurée dans la salle où l'on mange : ici finit l'histoire, le rideau tombe. Corbinelli me promet le reste dans une conversation ; mais moi qui suis persuadée que vous trouverez cette scène aussi plaisante que je l'ai trouvée, je vous l'écris, et je crois que si vous la lisez avec vos bons tons, vous en serez assez contente.

(1) C'est ici une de ces fameuses disputes que Despréaux disoit avoir soutenues en plus d'un endroit au sujet de l'amour de Dieu, et peut-être la première qui lui ait fait naître l'idée de son Epître à l'abbé Renaudot, qu'il ne composa qu'en 1695. *Voyez* l'Epître XII de Despréaux, et la dixième *Lettre Provinciale*.

On me mande que plusieurs Duchesses et grandes Dames ont été enragées, étant à Versailles, de n'être pas du souper du jour des Rois : voilà ce qui s'appelle des afflictions. Vous savez mieux que moi les autres nouvelles. J'ai envoyé le billet de Bigorre à Guébriac, qui vous rend mille grâces : il est fort satisfait de votre *Cour d'amour.* Je trouve Pauline bien suffisante de savoir les échecs ; je craindrois son mépris, si elle savoit combien ce jeu est au-dessus de ma portée.

Monsieur DE SÉVIGNÉ.

Je suis fort de votre avis, ma belle petite sœur, sur *le mystique du diable ;* j'ai été frappé de cette façon de parler, je tournois tout autour de cette pensée, et tout ce que je disois ne me contentoit point. Je vous remercie de m'avoir appris à expliquer, en si peu de mots et si juste, ce que j'avois depuis long-tems dans l'esprit. Mais ce que j'admire le plus dans *ce mystique*, c'est que sa tranquillité dans cet état est un effet de sa dévotion : il feroit scrupule d'en sortir, parce qu'il est dans l'ordre de la Pro-

vidence, et qu'il y auroit de l'impiété à un si simple mortel, de prétendre aller contre ce qu'elle a résolu : sur cela, ne croyez point qu'il aille jamais à la messe ; la délicatesse de sa conscience en seroit blessée. Puisque vous avez enfin permis à Pauline de lire les *Métamorphoses*, je vous conseille de n'être plus en peine au sujet des mauvais livres qu'on pourroit lui fournir. Toutes les jolies histoires ne sont-elles point de son goût ? il y a mille petits ouvrages qui divertissent et qui ornent parfaitement l'esprit. Ne liroit-elle pas avec plaisir de certains endroits de l'*Histoire Romaine*, a-t-elle lu l'Histoire du Triumvirat ? les Constantins, et les Théodoses sont-ils épuisés ? Ah ! que je plaindrai son esprit vif et agissant, si vous ne lui donnez de quoi s'exercer ! Comme elle a, ainsi que son oncle, la grossièreté de ne pouvoir mordre aux subtilités de la métaphysique, je l'en plains ; mais ne vous attendez pas que je l'en blâme, ni que je l'en méprise ; j'ai des raisons pour ne pas le faire. Adieu, ma très-aimable petite sœur.

(129.) *à M. de Coulanges.*

à Grignan, le 26 juillet 1591.

Je suis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très-subite de M. de Louvois *,

* La mort de Louvois, comme peu de personnes l'ignorent, a été l'objet de beaucoup de discussions. On a prétendu qu'il avoit été empoisonné. Saint-Simon l'affirme, et son récit charge le Roi de ce crime. Voltaire dit avec raison que cela répugne à toutes les idées qu'on s'est faites du caractère de Louis XIV. Ceux qui l'ont senti ont dit, les uns, que c'étoit une vengeance du duc de Savoie, les autres, que Louvois s'étoit empoisonné lui-même. Cette dernière opinion mérite d'être examinée. On est d'accord qu'il étoit à la veille d'une disgrâce, qu'il s'attendoit à un traitement rigoureux, qu'il parloit de la mort comme préférable à cette chute, que c'étoit un homme violent et passionné qu'aucun scrupule ne retenoit. Avec toutes ces données, un suicide n'auroit rien d'invraisemblable. Mais il paroît que ce fait ne sera jamais éclairci; et c'est un inconvénient auquel il est aisé de se résigner. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Roi cacha peu que cette mort venoit à propos pour le tirer d'embarras; ce qu'il y a de certain encore, c'est qu'en perdant cet homme qui avoit fait tant de mal, on perdit beaucoup. L'épitaphe de Louvois, qui parut alors, représentoit fort bien l'opinion publique:

Ici gît, sous qui tout plioit,
Et qui de tout avoit connoissance parfaite;
Louvois que personne n'aimoit,
Et que tout le monde regrette.

que je ne sais par où commencer pour vous en parler. Le voilà donc mort, ce grand Ministre, cet homme si considérable qui tenait une si grande place, dont *le moi*, comme dit M. Nicole, étoit si étendu; qui étoit le centre de tant de choses; que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire ! Ah ! mon Dieu, donnez-moi un peu de tems; je voudrois bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange; non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment. Faut-il raisonner sur cette étrange aventure ? non en vérité, il y faut réfléchir dans son cabinet. Voilà le second Ministre * que vous voyez mourir, depuis que vous êtes à Rome; rien n'est plus différent que leur mort; mais rien n'est plus égal que leur fortune, et les cent millions de chaînes qui les attachoient tous deux à la terre.

Quant aux grands objets qui doivent porter à Dieu, vous vous trouvez embarrassé

* Seignelai étoit le premier.

dans votre Religion sur ce qui se passe à Rome et au Conclave ; mon pauvre Cousin, vous vous méprenez ; j'ai ouï dire qu'un homme d'un très-bon esprit tira une conséquence toute contraire au sujet de ce qu'il voyoit dans cette grande ville ; il en conclut qu'il falloit que la Religion chrétienne fût toute sainte et toute miraculeuse de subsister ainsi par elle-même au milieu de tant de désordres et de profanation : faites donc comme lui, tirez les mêmes conséquences, et songez que cette même ville a été autrefois baignée du sang d'un nombre infini de Martyrs ; qu'aux premiers siècles, toutes les intrigues du Conclave se terminoient à choisir entre les Prêtres celui qui paroissoit avoir le plus de zèle et de force pour soutenir le martyre ; qu'il y eut trente-sept Papes qui le souffrirent l'un après l'autre, sans que la certitude de cette fin leur fît fuir ni refuser une place où la mort étoit attachée, et quelle mort ! vous n'avez qu'à lire cette histoire, pour vous persuader qu'une Religion subsistante par un miracle continuel, et dans son établissement et dans sa durée, ne peut être une

imagination des hommes. Les hommes ne pensent pas ainsi : lisez saint Augustin dans *sa Vérité de la Religion;* lisez Abbadie (1), bien différent de ce grand Saint; mais très-digne de lui être comparé, quand il parle de la Religion chrétienne : demandez à l'abbé de Polignac s'il estime ce livre. Ramassez donc toutes ces idées, et ne jugez point si légèrement ; croyez que quelque manège qu'il y ait dans le Conclave, c'est toujours le Saint-Esprit qui fait le Pape ; Dieu fait tout, il est le maître de tout, et voici comme nous devrions penser : j'ai lu ceci en bon lieu : *Quel mal peut-il arriver à une personne qui sait que Dieu fait tout, et qui aime tout ce que Dieu fait ?* Voilà sur quoi je vous laisse, mon cher Cousin.

(1) Auteur d'un Livre sur la *Vérité de la Religion chrétienne.* Il étoit Protestant.

(130.) *à M. de Sévigné son Fils, aux Rochers.*

De Grignan, le mardi 20 septembre 1695.

Vous voilà donc à nos pauvres Rochers, mes chers enfans, et vous y trouvez une douceur et une tranquillité exempte de tous devoirs et de toute fatigue, qui fait respirer notre chère petite Marquise *. Mon Dieu, que vous me peignez bien son état et son extrême délicatesse? j'en suis sensiblement touchée, et j'entre si tendrement dans toutes vos pensées, que j'en ai le cœur serré et les larmes aux yeux. Il faut espérer que vous n'aurez, dans toutes vos peines, que le mérite de les souffrir avec résignation et soumission; mais si Dieu en jugeoit autrement, c'est alors que toutes les choses *impromises* arriveroient d'une autre façon; mais je veux croire que cette chère personne, bien conservée, durera autant que les autres; nous en avons mille exemples. Mademoiselle de la Trousse n'a-t-elle pas eu toute sorte de maux? En attendant,

* Femme de M. de Sévigné.

mon cher enfant, j'entre avec une tendresse infinie dans tous vos sentimens, mais du fond de mon cœur. Vous me faites justice quand vous me dites que vous craignez de m'attendrir, en me contant l'état de votre âme ; n'en doutez pas, et que je n'y sois infiniment sensible. J'espère que cette réponse vous trouvera dans un état plus tranquille et plus heureux. Vous me paroissez loin de penser à Paris pour notre Marquise. Vous ne voyez que Bourbon pour le printems. Conduisez-moi toujours dans tous vos desseins, et ne me laissez rien ignorer de tout ce qui vous touche.

Rendez-moi compte d'une lettre du 23 d'août et du 30. Il y avoit aussi un billet pour Galois, que je priois M. Branjon de payer. Répondez-moi sur cet article. Il est marié, le bon Branjon ; il m'écrit, sur ce sujet, une fort jolie lettre. Mandez-moi si ce mariage est aussi bon qu'il me le dit. C'est une parente de tout le parlement et de M. d'Arouys. Expliquez-moi cela, mon enfant. Je vous adressois aussi une lettre pour notre abbé Charryer. Il sera bien fâché de ne vous plus trouver ; et M. de Tou-

lon ! vous dites fort bien sur ce bœuf, c'est à lui à le dompter, et à vous à demeurer ferme comme vous êtes. Renvoyez la lettre de l'Abbé à Quimperlé.

Pour la santé de votre pauvre sœur *, elle n'est point du tout bonne. Ce n'est plus de sa perte de sang, elle est passée ; mais elle ne s'en remet point, elle est toujours changée à n'être pas reconnoissable, parce que son estomac ne se rétablit point, et qu'elle ne profite d'aucune nourriture ; et cela vient du mauvais état de son foie, dont vous savez qu'il y a long-tems qu'elle se plaint. Ce mal est si capital que, pour moi, j'en suis dans une véritable peine. On pourroit faire quelques remèdes à ce foie ; mais ils sont contraires à la perte de sang, qu'on craint toujours qui ne revienne, et qui a causé le mauvais effet de cette partie affligée. Ainsi ces deux maux, dont les remèdes sont contraires, font un état qui fait beaucoup de pitié. On espère que le tems rétablira ce désordre : je le souhaite, et si ce bonheur arrive, nous irons promptement à Paris. Voilà le point où nous en sommes ;

* Madame de Grignan.

et qu'il faut démêler, et dont je vous instruirai très-fidèlement.

Cette langueur fait aussi qu'on ne parle point encore du retour des guerriers. Cependant je ne doute pas que l'affaire ne se fasse, elle est trop engagée ; mais ce sera sans joie, et même si nous allions à Paris, on partiroit deux jours après, pour éviter l'air d'une noce et les visites dont on ne veut recevoir aucune, *chat échaudé, etc.*

Pour les chagrins de M. de Saint-Amand, dont il a fait grand bruit à Paris, ils étoient fondés sur ce que ma fille ayant véritablement prouvé, par des mémoires qu'elle nous a fait voir à tous, qu'elle avoit payé à son fils neuf mille francs, sur dix qu'elle lui a promis, et ne lui en ayant par conséquent envoyé que mille, M. de Saint-Amant a dit qu'on le trompoit, qu'on vouloit tout prendre sur lui, et qu'il ne donneroit plus rien du tout, ayant donné les quinze mille francs du bien de sa fille (qu'il a payés à Paris en fonds, et dont il a les terres qu'on lui a données et délaissées ici), et que c'étoit à M. le Marquis à chercher son secours de ce côté-là. Vous jugez bien

que quand *ce côté-là* a payé, cela peut jeter quelques petits chagrins ; mais cela s'est passé. M. de Saint-Amant a songé, en lui-même, qu'il ne lui seroit pas bon d'être brouillé avec ma fille. Ainsi, il est venu ici, plus doux qu'un mouton, ne demandant qu'à plaire et à ramener sa fille à Paris, ce qu'il a fait, quoiqu'en bonne justice elle dût nous attendre ; mais l'avantage d'être logée, avec son mari, dans cette belle maison de M. de Saint-Amant, d'y être bien meublée, bien nourrie pour rien, a fait consentir sans balancer à la laisser aller jouir de tous ces avantages ; mais ce n'a pas été sans larmes que nous l'avons vue partir ; car elle est fort aimable, et elle étoit si fondue en pleurs, en nous disant adieu, qu'il ne sembloit pas que ce fût elle qui partît, pour aller commencer une vie agréable, au milieu de l'abondance. Elle avoit pris beaucoup de goût à notre société. Elle partit le premier de ce mois avec son père.

Croyez, mon fils, qu'aucun Grignan n'a dessein de vous faire des finesses, que vous êtes aimé de tous, et que si cette bagatelle avoit été une chose sérieuse, on auroit été

persuadé que vous y auriez pris bien de l'intérêt, comme vous avez toujours fait.

M. de Grignan est encore à Marseille; nous l'attendons bientôt, car la mer est libre, et l'amiral Russel, qu'on ne voit plus, lui donnera la liberté de venir ici.

Je ferai chercher les deux petits écrits dont vous me parlez. Je me fie fort à votre goût. Pour ces lettres à M. de la Trape, ce sont des livres qu'on ne sauroit envoyer, quoique manuscrits. Je vous les ferai lire à Paris, où j'espère toujours vous voir; car je sens mille fois plus l'amitié que j'ai pour vous, que vous ne sentez celle que vous avez pour moi. C'est l'ordre, et je ne m'en plains pas.

Voilà une lettre de madame de Chaulnes, que je vous envoie entière, par confiance en votre sagesse. Vous vous justifierez des choses où vous savez bien ce qu'il faut répondre, et vous ne ferez point d'attention à celles qui vous pourroient fâcher. Pour moi, j'ai dit ce que j'avois à dire, mais en attendant que vous me répondissiez vous-même sur ce que je ne savois pas; et j'ai ajouté que je vous manderois ce que cette

Duchesse me mandoit. Écrivez-lui donc tout bonnement comme ayant su de moi ce qu'elle écrit de vous. Après tout, vous devez conserver cette liaison; ils vous aiment, et vous ont fait plaisir; il ne faut pas blesser la reconnoissance. J'ai dit que vous étiez obligé à l'Intendant. Mais je vous dis à vous, mon enfant, cette amitié ne peut-elle compatir avec vos anciens commerces, et du Premier-Président, et du Procureur-Général ? Faut-il rompre avec ses vieux amis, quand on veut ménager un Intendant ! M. de Pommereuil n'exigeoit point cette conduite. J'ai dit aussi qu'il vous falloit entendre, et qu'il étoit impossible que vous n'eussiez pas fait des complimens au Procureur-Général sur le mariage de sa fille. Enfin, mon enfant, défendez-vous, et me dites ce que vous aurez dit, afin que je vous soutienne.

Ceci est pour mon bon Président : J'ai reçu votre dernière lettre, mon cher Président, elle est aimable comme tout ce que vous écrivez.

Je suis étonnée que Dupuis ne vous réponde point, je crains qu'il ne soit malade.

Vous voilà trop heureux d'avoir mon fils et notre Marquise. Gouvernez-la bien ; divertissez-la ; amusez-la ; enfin, mettez-là dans du coton, et nous conservez cette chère et précieuse personne. Ayez soin de me faire savoir de ses nouvelles; j'y prends un sensible intérêt.

Mon fils me fait les complimens de Pilois * et des ouvriers qui ont fini le labyrinthe. Je les reçois, et je les aime, et les remercie. Je leur donnerois de quoi boire, si j'étois-là.

Ma fille, et votre idole, vous aiment fort; mais moi par-dessus tout. Adieu mon bon Président ; mon fils vous fera part de ma lettre. J'embrasse votre tourterelle.

N. B. Au dos de cette lettre, de onze pages, sont écrits ces mots, de la main du marquis de Sévigné : *De ma mère, le* 20 *septembre* 1695.

* Jardinier des Rochers.

(131.) *Madame* DE SÉVIGNÉ *à M.* DE COULANGES *.

à Grignan, le 29 mars 1696.

TOUTES choses cessantes, je pleure et je jette les hauts cris de la mort de Blanchefort, cet aimable garçon, tout parfait, qu'on donnoit pour exemple à tous nos jeunes gens. Une réputation toute faite, une valeur reconnue et digne de son nom, une humeur admirable pour lui (car la mauvaise humeur tourmente), bonne pour ses amis, bonne pour sa famille; sensible à la tendresse de madame sa mère, de madame sa grand'mère, les aimant, les honorant, connoissant leur mérite, prenant plaisir à leur faire sentir sa reconnoissance, et à les payer par-là de l'excès de leur amitié; un bon sens avec une jolie figure; point enivré de sa jeunesse, comme le sont tous les jeunes gens qui semblent

* Madame de Sévigné étant morte dans les premiers jours d'avril, il est probable que cette lettre est la dernière qu'elle ait pu écrire. Nous regardons comme une bonne fortune de l'avoir recouvrée.

avoir le diable au corps : et cet aimable garçon disparoît en un moment, comme une fleur que le vent emporte, sans guerre, sans occasion, sans mauvais air ! Mon cher Cousin, où peut-on trouver des paroles pour dire ce que l'on pense de la douleur de ces deux mères, et pour leur faire entendre ce que nous pensons ici ? Nous ne songeons pas à leur écrire ; mais si dans quelque occasion vous trouvez le moment, de ma fille et moi, et messieurs de Grignan, voilà nos sentimens sur cette perte irréparable. Madame de Vins a tout perdu, je l'avoue *; mais quand le cœur a choisi entre deux fils, on n'en voit plus qu'un. Je ne saurois parler d'autre chose. Je fais la révérence à la sainte et modeste sépulture de madame de Guise, dont le renoncement à celle des Rois, ses aïeux, mérite une couronne éternelle. Je trouve M. de Saint-Géran trop heureux ; et vous aussi, d'avoir à consoler Madame sa femme : dites-lui pour nous tout ce que vous trouverez à propos. Et pour madame de Miramion, cette mère de l'Eglise, ce sera une perte

* Madame de Vins avoit perdu son fils unique.

publique. Adieu, mon cher Cousin, je ne saurois changer de ton. Vous avez fait votre jubilé. Le charmant voyage de Saint-Martin a suivi de près le sac et la cendre dont vous me parliez. Les délices dont M. et madame de Marsan jouissent présentement, méritent bien que vous les voyiez quelquefois, et que vous les mettiez dans votre hotte ; et moi je mérite d'être dans celle où vous mettez ceux qui vous aiment ; mais je crains que vous n'ayez point de hotte pour ces derniers.

FIN DES LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

LETTRES

DE

MME DE GRIGNAN.



LETTRES
DE
MADAME DE GRIGNAN.

(1.) *Madame* DE GRIGNAN, *au président* DE MOULCEAU.

Le 13 juin 1684 *.

On m'a mandé de Languedoc que j'y avois un procès, que l'on y poursuivoit vivement M. de Grignan, et que les Commissaires étoient d'étranges gens. Je les ai bien maudits, Monsieur, et puis j'ai su que vous étiez un des plus importans : c'est donc *à* vous à qui j'ai donné tant de malédictions, et vous auprès de qui j'ai cherché des protections pour adoucir votre rigueur, et faire entendre la justice de ma cause.

* Cette lettre est datée de 1688, dans toutes les éditions précédentes et du 23 juin. Ces deux dates sont évidemment fausses. La nomination de madame d'Arpajon à la place de Dame d'honneur suffiroit pour le prouver. La perte du procès de Bussy indique la date positive du 13 ou du 14 juin 1684. On pourroit faire des remarques semblables sur presque toutes les lettres à M. de Moulceau. La chronologie en étoit toute bouleversée. Il est étonnant que M. de Laharpe, qui en fut le premier éditeur, n'eût pas cherché à la rétablir.

C'est à M. d'Argouges *à qui* j'ai l'obligation d'avoir appris que ce Commissaire odieux, et ce M. de Moulceau, tant estimé, n'étoient qu'un. Toute la colère allumée contre le premier a disparu à ce nom, et les armes me sont tombées de la main comme de celles d'Arcabonne quand elle reconnoît Amadis. C'est à M. de Moulceau que j'adresse cette citation de l'opéra ; vous jugez bien, Monsieur, qu'en qualité de Commissaire, je ne vous citerai que des lois. Il y en a une bien établie dans le monde, et sur-tout parmi les honnêtes gens, c'est de ne point les condamner sans les entendre : voilà, Monsieur, en quoi consiste la grâce que j'ai à vous demander. Aujourd'hui les gens de M. le prince de Conti nous demandent une terre que nous possédons depuis trois cents ans. Je sais par M. de Corbinelli que c'est un furieux titre qu'une possession de trois cents ans ; nous vous demandons, Monsieur, le loisir de rassembler nos preuves pour vous convaincre du peu de droit de M. le prince de Conti, et de la bonté du nôtre. Nos gens d'affaires sont ici pour un procès qui m'y arrête : dès qu'ils seront de retour, ce qui sera dans peu, ils vous étaleront nos pancartes, et vous conviendrez que nous ne résistons à un si grand Prince, que par la nécessité où l'on est de con-

server un bien très-légitimement acquis. Il faut sentir une grande justice de son côté, Monsieur, pour ne vous pas craindre, quand il est question de M. le prince de Conti ; et j'avoue que l'on ne peut se croire plus en sûreté que j'y suis, sachant ce que je sais de l'affaire, et vous connoissant comme je vous connois pour le plus juste, le plus éclairé juge, le plus estimable et le plus aimable ami du monde. Je demande pardon de cette douceur à votre dignité de Commissaire, et fais ma protestation qu'elle n'est point en vue de vous corrompre, mais de rendre honneur à une vérité que je pense souvent et ne vous dis jamais ; il me semble pourtant que vous devez m'entendre quelquefois par ma mère, et me donner part aux protestations qu'elle vous fait de tems en tems de vous honorer infiniment.

La comtesse de Grignan.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Ma fille a fort bien dit, mais elle a oublié de vous dire que M. d'Argouges lui a dit en ma présence qu'elle vous dît de sa part de lui donner du tems ; songez donc que c'est M. d'Argouges qui vous en prie, mais n'y songez qu'en cas que la considération de cette comtesse de Grignan eût besoin de ce secours. Je vous avoue

que j'ai eu envie de rire, quand j'ai vu que ce Commissaire où il nous renvoyoit, étoit ce cher ami que nous aimions et que nous estimions si parfaitement. Madame la duchesse d'Arpajon est nommée dame d'honneur. C'est madame de Maintenon qui a rempli cette place, cette place qu'elle avoit refusée. Le Roi a dit que madame de Rochefort étoit trop jeune, et a dit à madame la Dauphine que madame d'Arpajon avoit une parfaite beauté, une parfaite réputation, qu'elle étoit douce, complaisante, sûre, qu'il ne connoissoit pas par lui-même toutes ses bonnes qualités, mais par quelqu'un à qui il se fioit autant qu'à lui-même. La voilà donc transportée de joie, au-dessus du vent et de tous les procès de M. d'Ambres, en état de bien marier sa fille. C'est ainsi que la Providence a rangé cette grande affaire que M. de Louvois vouloit faire tomber à mademoiselle de la Motte, M. de Créqui et la voix publique à la duchesse de Créqui. Voilà qui est fait, et c'est l'ouvrage de madame de Maintenon, qui s'est souvenue fort agréablement de l'ancienne amitié de M. de Beuvron et de madame d'Arpajon pour elle, du temps qu'elle étoit madame Scarron.

La jeune duchesse de Vantadour est dame d'honneur de Madame : la jeunesse n'a point

fait de tort à celle-là ; elle fait les délices du Palais-Royal ; Monsieur en a parlé comme s'il étoit honoré qu'elle eût bien voulu cette place. Enfin, notre *ami* a si bien fait à force de raisonner, de conclure, d'écrire et de philosopher, que M. de Bussy perdit hier son procès tout du long. Sa fille obligée à reconnoitre le mari et l'enfant, est condamnée à donner cent francs d'aumônes. Ce procès mettra notre *ami* en vogue. Bussy bondit dans les rues, sa fille est forcenée dans son lit. Dieu l'a ainsi réglé de toute éternité. Amen.

La marquise de Sévigné.

(2.) *Au comte* DE BUSSY.

à Paris, ce 10 août 1685.

C'EST en effet me témoigner une très-grande reconnoissance, Monsieur, et fort au-dessus de ce que je mérite à l'égard de Madame votre fille, de m'envoyer un ouvrage aussi beau que celui de votre Généalogie. Je savois en gros votre bonne maison ; mais j'aime à connoître en particulier chaque honnête homme de votre race. Vous nous avez supprimé votre éloge *, de

* Comme madame de Sévigné a remarqué ailleurs en écrivant à sa fille qu'il se louoit beaucoup trop, on ne peut guère prendre ceci que pour une sorte d'ironie bien voilée.

peur d'effacer Mayeul et sa postérité. Cette honnêteté que vous avez eue pour eux seroit louable, si nous n'y perdions trop. Je suis fort contente de l'Epître dédicatoire et du portrait de ma mère : je l'ai bien reconnue dans celui-là. Je souhaiterois d'être telle que vous me représentez ; mais je ne veux rien désirer, puisque vous m'avez fait grâce, et que par un effet de votre amitié, je tiens une si jolie place parmi les gens que vous immortalisez. C'est cela, Monsieur, qui s'appelle une obligation : aussi en serez-vous remercié par ma mère. C'est tout ce que j'ai de meilleur à mettre en œuvre pour vous marquer à quel point j'y suis sensible.

(3.) *Au même.*

à Paris, ce 26 août 1688.

Vous me demandez qui sont les gens contre qui je plaidois, Monsieur ? Je suis si lasse d'entendre nommer mes ennemis que je ne puis me résoudre à vous dire leurs noms ; je veux même l'oublier, et mon procès aussi. Il est vrai que je me suis acquis bien de l'estime parmi les Procureurs, mais je ne puis atteindre jusqu'à madame de Montataire : elle demande et obtient, et je ne fais que me défendre. Cette différence dans le succès en met dans notre bonheur. Vrai-

ment, Monsieur, vous vous êtes bien mépris quand vous me croyez le vol pour les cœurs, et non pas pour le procès, c'est Dieu merci tout le contraire. Ne me faites donc plus l'injustice de ne pas compter au nombre de mes perfections celle d'entendre la procédure à merveilles. Mais, Monsieur, dans le tems que j'espère jouir du repos que ma capacité m'a acquis, un bruit de guerre m'épouvante. J'ai un fils qui s'avise d'avoir dix-sept ans; on dit que c'est le bel âge, non pas pour plaider, mais pour aller à la guerre; et c'est ce qui m'oblige de souhaiter qu'il fût plus vieux pour soutenir les fatigues, ou plus jeune pour n'y être pas exposé. Mais c'est un mal à quoi il n'y a point de remède. Au milieu du trouble comme du repos, je suis très-sensible à toutes les marques de votre estime et de votre amitié, je vous en demande la continuation, et je vous assure que je vous honore et je vous aime fort.

(4.) *Au même* *.

à Aix, ce 4 janvier 1689.

J'AUROIS été pour le moins aussi aise de voir votre nom, Monsieur, sur la liste des chevaliers de l'Ordre, que vous l'avez été d'y voir celui de M. de Grignan, et je n'aurois pas été plus en peine de vos preuves que vous l'avez été des siennes. Je vous assure, Monsieur, que je sens avec bien du chagrin qu'étant si ancien lieutenant-général d'armée, vous ne soyez point du nombre de ceux qui ont été honorés de cette charge. Je dois sentir cette peine par reconnoissance de la joie que vous avez eue de notre bonheur. Mais je n'aurois pas besoin d'y être poussée par-là, il me suffit de l'intérêt que je prends à vous et à tout ce qui vous touche. Ce que vous me mandez de votre soumission dans vos adversités aux ordres de la Providence, et de l'usage que vous faites en ces rencontres de votre philosophie et de votre christianisme, me paroissent de si véritables biens et si dignes d'estime, que je ne sais pas si ce ne seroit point une ma-

* C'est la réponse à une lettre par laquelle il lui fait compliment de la grâce qu'a obtenue son mari. Elle n'est pas très-intéressante, mais on en a si peu de cette Dame, que nous nous serions reprochés de la supprimer.

tière plus raisonnable de vous faire des complimens, que de toutes les grâces passagères que l'on peut recevoir dans le monde. Cependant comme ce n'est pas la coutume, je me contenterai de vous louer et de vous admirer, et je n'appuierai mes complimens que sur les grâces que le Roi a faites à Messieurs vos enfans. Je vous en aurois parlé plutôt si je l'avois su; mais je suis au bout du monde, et la situation de la Provence n'est que trop faite pour me justifier à tous ceux qui n'entendent point parler de moi dans les occasions où ils savent bien que je ne garderois pas le silence. Ne m'en croyez donc pas moins sensible à ce qui vous arrive; puisque personne ne peut vous honorer plus que je fais.

(5.) *à M. de Coulanges.*

à Grignan, le 17 décembre 1690.

Oui, nous sommes ensemble, nous aimant, nous embrassant de tout notre cœur; moi, ravie de voir ma mère venir courageusement me chercher du bout de l'univers, et du couchant à l'aurore; il n'y a qu'elle au monde capable d'exécuter de pareilles entreprises, et d'être auprès de son enfant, *tout comme Niquée voyant son amant.* Vous avez donc donné votre

approbation à son voyage, mon cher cousin; je vous en remercie; je donne la mienne à votre retour en récompense. Vous ne me mandez que vos espérances d'avoir votre congé, et M. le duc de Chaulnes m'en apprend la certitude; les mains vides sont sans appas; et je voudrois bien qu'il apportât des bulles; il me semble que c'est votre affaire autant que la sienne; la part que vous y avez prise par votre chanson célèbre, vous engage à sortir honorablement de cette affaire. Ne vous chargez point de celle d'apporter un chien à Pauline, nous ne voulons aimer ici que des créatures raisonnables; et de la secte (1) dont nous sommes, nous ne voulons pas nous embarrasser de ces sortes de machines; si elles étoient montées pour n'avoir aucune nécessité malpropre, à la bonne heure; mais ce qu'il en faut souffrir, nous les rend insupportables; vous serez assez bien reçu, sans avoir besoin de faire des présens pour gagner le cœur de votre future épouse; il vous est très-fidèle, et rien ne vous empêchera de finir la noce que l'absence du père, qui médite un prompt départ, et qui seroit parti, il y a six semaines, sans une maladie assez considérable; mais, mon cher cousin, songez-vous bien qu'à votre retour vous ne serez plus voisin de l'hôtel de Chaulnes,

(1) Madame de Grignan étoit Cartésienne.

que vos tableaux sont dérangés, que vous ne pouvez jamais trouver à les remettre dans la perfection où ils étoient ? J'ai eu une véritable peine de l'inconstance de madame de Coulanges : vous m'en consolez, en me faisant envisager qu'elle pourroit vous faire trouver dans le Temple des sociétés délicieuses ; mais après tout, ni M. le cardinal de Bouillon, ni messieurs de Vendôme, ne sont d'un grand secours dans cette grande maison, plus faite pour leurs équipages que pour eux ; il faut donc chercher sa consolation dans le peu de tems que vous serez au Temple, et songer qu'au bout de trente-cinq ans (1), vous retournerez à Rome ; vous serez encore bien jeune en ce tems-là, si vous continuez. J'ai bien de l'impatience de voir toutes vos poésies de Rome ; apportez-moi, si vous pouvez, celles de M. le duc de Nevers ; elles sont d'un goût si relevé et si singulier, qu'on ne peut s'empêcher de blâmer le soin qu'il prend de les cacher si cruellement. Quoi, vous êtes admis dans les sacrés mystères de ce solitaire ménage ! Je vous admire d'avoir osé attaquer le caprice du mari, et la délicatesse de la femme ; je savois bien qu'elle étoit adorable ; mais je vous avoue que je ne croyois pas que ce fût pour vous, ni que les

(1) Madame de Coulanges avoit fait un bail de 35 ans.

louanges que vous lui donnez, lui convinssent. Il ne vous falloit pas une moins délicieuse société, pour vous tenir lieu de tout ce que vous avez perdu, en perdant M. le prince de Turenne et M. le cardinal de Bouillon. Le bruit court que ce dernier est plus triste à Paris qu'à Rome : son neveu et lui ont pourtant été bien reçus. N'avez-vous pas été bien affligé de M. de Seignelai? Il y a de belles réflexions à faire sur cette tragique destinée; son cabinet, mon cher cousin, est encore plus dérangé que le vôtre. Que madame de Seignelai est à plaindre, et qu'elle a perdu de choses à quoi elle s'étoit attachée, et dont elle n'avoit pas imaginé d'être jamais séparée! aussi n'est-elle pas consolable, à ce qu'on nous mande. Vous ne me direz pas, du moins par une lettre, tout ce que vous avez pensé sur cette mort; le public en dit assez. Je vous fais mes complimens sur ce que je viens d'apprendre que votre neveu (*le comte de Sanzei*) est capitaine de dragons; j'y prends un véritable intérêt; c'est un chemin pour être colonel; et quand il sera parvenu à ce degré, il sera plus à son aise. Adieu, mon cher cousin, jusques au revoir. J'échauffe mes chambres, autant que je puis; mais en sortant de Rome, tout vous paroîtra à la glace jusques à nos conversations, pour peu que vous en ayez eu avec M. et ma-

dame de Nevers. Je suis toute à vous, et vous embrasse. Tout ce qui est ici, vous dit, *ora pro nobis* (1). Ma mère vous écrit.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Il n'y a pas de quoi glaner après ma fille; elle a en vérité tout dit, et mieux que je n'eusse pu faire. Je ne vous dis plus que nous sommes ensemble, et que nous vous recevrons ensemble; que je suis ravie d'avoir fait ce voyage, et que vous l'ayez approuvé, comme les bonnes têtes; que la manière dont on m'a reçue, et dont je suis aimée, mériteroit que je fusse venue encore de plus loin. Je vous ai mandé toutes ces choses-là, il n'y a pas dix jours; j'écrivis aussi à notre gouverneur; je lui soutins qu'il étoit cause de ce voyage en quittant notre Bretagne, et en me donnant l'envie de venir au-devant de lui, et d'avoir cet avantage sur madame de Chaulnes, en sorte que je n'avois pu y résister. Je vous disois aussi combien je hais ce temple égaré, séparé, mal placé, la déesse aura beau chanter: *Venez tous dans mon temple;* je n'irai pas souvent, quoique je le désire toujours. Enfin, mon intérêt sur cet éloignement de quartier, me

(1) Allusion à ce que M. de Coulanges appeloit ses *litanies;* c'étoit l'énumération qu'il faisoit dans ses lettres de toutes les personnes qui étoient à Grignan.

rend si injuste que j'en hais la belle vue, et cette campagne toujours étalée, qui conte tous les secrets et tous les charmes du printems, comme toutes les horreurs de l'hiver; en mille ans, vous ne me feriez pas aimer cette fausse campagne, et j'aimerois quasi autant me retirer, avant la fin du bail, dans ma terre de la Visitation (1), que d'y demeurer trente-cinq ans. Je n'ai donc plus qu'à vous dire, mon très-cher, que je n'ai point reçu cette lettre dont vous me parlez, où le cardinal de Bouillon et l'abbé de Polignac avoient écrit; je la regrette fort; j'y aurois fait au moins une prompte réponse. Je me réjouis que Sanzei soit capitaine, il ira son chemin, je le souhaite, et que vous m'aimiez toujours. Je ne suis jamais surprise que vous soyez aimé; mais j'admire votre bonheur de l'être de M. et de madame de Nevers, rien n'est meilleur, chacun en son espèce.

(1) C'est-à-dire, dans le lieu où elle avoit dessein de se faire enterrer, si elle mouroit à Paris.

Apostille de madame DE GRIGNAN.

VOUS n'avez qu'à vous imaginer, mon très-cher, que je vous dis les mêmes choses que ma mère, et vous trouverez que j'écris fort bien, et que le surplus ne seroit pas fort délicieux, après

qu'elle a traité si légèrement et si vivement tous les chapitres. Il faut pourtant que je vous dise deux mots sur le sujet de ma Princesse. Quoi ! ce n'est plus ce même joli visage, dont j'ai gardé si précieusement le portrait ! c'est dommage, en vérité, qu'il ait disparu. Voilà le beau chef-d'œuvre des Espagnols, de martyriser les gens, en sorte qu'ils ne sont plus connoissables. Je mets la contrainte, dans laquelle vous me mandez que vit cette pauvre femme à Rome, au rang des cruautés de l'inquisition. Elle m'a priée, en m'écrivant par vous, de lui faire réponse à Bruxelles : ce commerce est à peu près comme celui qu'on auroit à Québec; mais quoiqu'il ne soit pas fort prompt, je vous assure qu'il est fort tendre de ma part, et que je ne saurois m'empêcher d'entrer vivement dans les peines de cette aimable personne. Mais j'ai interrompu ma mère.

Apostille de madame DE GRIGNAN.

TOUS vos enfans sont charmans; ceux que l'on voit, l'emportent sur ceux qu'on ne voit point, et quelque parfait que puisse être le comte de Nicei, dont vous me paroissez faire votre benjamin, nous ne saurions croire qu'il soit préférable à ces jolis enfans que vous nous

envoyez et que nous chantons avec tant de plaisir. Je ne crois pas qu'il y ait rien de pareil dans tous vos ouvrages, à la folie de mettre en œuvre, *le voyez-vous? non, ni moi non plus.* Comme l'original de ce conte est provençal, vous me devez un tribut de tout ce que vous composerez sur ce modèle, dont les copies le surpassent de bien loin. Je vois avec plaisir dans vos lettres à ma mère le souvenir qui vous reste de notre *Rocher;* les épithètes dont vous l'honorez (1), sont des monumens éternels à la gloire des *Adhémars;* si leur château mérite dans votre esprit un rang entre tout ce que vous voyez de châteaux magnifiques, superbes et singuliers, rien ne sauroit être pour lui un si grand éloge. Il est plus beau que vous ne l'avez vu; et si on avoit l'espérance de vous y revoir, il n'y auroit plus rien à désirer.

(1) Le royal château.

(6.) *Au président* DE MOULCEAU.

Le 18 avril 1696.

VOTRE politesse ne doit point craindre, Monsieur, de renouveler ma douleur *, en me

* Madame de Sévigné venoit de mourir dans les premiers jours d'avril, à ce qu'il paroît.

parlant de la douloureuse perte que j'ai faite. C'est un objet que mon esprit ne perd pas de vue, et qu'il trouve si vivement gravé dans mon cœur, que rien ne peut ni l'augmenter, ni le diminuer. Je suis très-persuadée, Monsieur, que vous ne sauriez avoir appris le malheur épouvantable qui m'est arrivé, sans répandre des larmes, la bonté de votre cœur m'en répond; vous perdez une amie d'un mérite et d'une fidélité incomparables; rien n'est plus digne de vos regrets : et moi, Monsieur, que ne perdrai-je point, quelles perfections ne réunissoit-elle point, pour être à mon égard, par différens caractères, plus chère et plus précieuse! Une perte si complète et si irréparable ne porte pas à chercher de consolation ailleurs que dans l'amertume des larmes et des gémissemens. Je n'ai point la force de lever les yeux assez haut pour trouver le lieu d'où doit venir le secours; je ne puis encore tourner mes regards qu'autour de moi, et je n'y vois plus cette personne qui m'a comblée de biens, qui n'a eu d'attention qu'à me donner tous les jours de nouvelles marques de son tendre attachement, avec l'agrément de la société. Il est bien vrai, Monsieur, il faut une force plus qu'humaine pour soutenir une si cruelle séparation et tant de privation. J'étois bien loin d'y être préparée : la par-

faite santé dont je la voyois jouir, un an de maladie qui m'a mise cent fois en péril, m'avoient ôté l'idée que l'ordre de la nature pût avoir lieu à mon égard. Je me flattois, je me flattois de ne jamais souffrir un si grand mal; je le souffre, et le sens dans toute sa rigueur. Je mérite votre pitié, Monsieur, et quelque part dans l'honneur de votre amitié, si on la mérite par une sincère estime et beaucoup de vénération pour votre vertu. Je n'ai point changé de sentiment pour vous depuis que je vous connois, et je crois vous avoir dit plus d'une fois qu'on ne peut vous honorer plus que je ne fais.

(7.) *à madame* DE SIMIANE, *sa fille.*

à Paris, le 5 janvier 1697.

J'AI eu la force, il est vrai, ou plutôt le courage d'aller à Versailles, la fatigue m'en a paru plus grande que celle du voyage de Provence à Paris; la raison en est sensible, je ne songeois pendant mes deux cents lieues, qu'à prendre mes aises, et il faisoit un tems humain; au lieu qu'à Versailles, je n'ai pas été un moment sans quelque incommodité, et il faisoit un froid excessif; j'en fus saisie au point qu'il m'ôta la respiration, et que je demeurai comme la sœur de

Don Bertrand à la porte de la princesse : voilà ma grande aventure dans ce voyage. Avez-vous envie de savoir comme j'ai trouvé la Princesse (1)? Elle est assez jolie, de grands yeux, la physionomie vive et italienne, de beaux cheveux de la couleur des vôtres, un visage un peu long et trop petit pour ses traits ; mais l'âge (2) proportionnera tout. Dispensez-moi de vous redire ses paroles, elles ne viennent pas jusqu'aux mortelles comme moi. Ma belle-fille a fort réussi, vous connoissez son air sage et noble, son air assuré et modeste, ne s'embarrassant d'aucune nouveauté ; elle a paru dans ce caractère, et en a été fort louée. Vous voudriez bien que je vous disse comme j'ai trouvé madame la Duchesse (3) ; j'y consens volontiers ; mais il vous en coûtera d'apprendre comme est redevenue ma Princesse. La vôtre a le plus joli, le plus brillant, le plus aimable petit minois que j'aie jamais vu ; un esprit fin, amusant, badin au dernier point. Rien n'est plus plaisant que d'assister à sa toi-

(1) Marie-Adélaïde, princesse de Savoie, qui étoit partie de Turin le 7 octobre 1696 pour venir épouser M. le duc de Bourgogne. La cérémonie du mariage ne se fit que le 7 décembre suivant.

(2) Cette Princesse n'avoit alors que onze ans et quelques jours.

(3) Louise-Françoise de Bourbon, femme de Louis, duc de Bourbon.

lette, et de la voir se coiffer; j'y fus l'autre jour, elle s'éveilla à midi et demi, prit sa robe de chambre, vint se coiffer, et manger un pain au pot; elle se frise et se poudre elle-même, elle mange en même tems; les mêmes doigts tiennent alternativement la houppe et le pain au pot; elle mange sa poudre et graisse ses cheveux; le tout ensemble fait un fort bon déjeuné et une charmante coiffure; elle est d'ailleurs toute comme elle étoit : voilà la vôtre; voici la mienne (1). Sa chambre est parfumée; c'est l'air de Vénus qui descend des cieux, accompagnée des grâces qu'une divinité pourroit avoir dans le commerce des mortels; sa beauté n'a jamais été dans un si haut degré de perfection; les remèdes l'ont rafraîchie et engraissée; avec ces deux avantages survenus à tous ceux qu'on lui connoît, vous m'avouerez que la Princesse de votre mère pourroit bien être celle de tout le monde. La duchesse du Lude (2), au comble de la gloire, est terrassée par un rhumatisme plus puissant que tout son bonheur; elle crie jour et nuit, elle a la fièvre; elle est privée de tous ses

(1) Marie-Anne de Bourbon, veuve depuis le 9 novembre 1685, de Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti.

(2) Madame du Lude avoit été nommée dame d'honneur de madame la duchesse de Bourgogne.

délicieux devoirs du jour et de la nuit, et peut envier tout ce qui la trouve digne d'envie, elle est la matière d'un traité de morale tout entier. Mademoiselle de Bagnols vous a-t-elle mandé son mariage avec M. de Poissi (1)? Ils se conviennent fort; c'est un grand parti que M. de Poissi; madame de Bagnols aimeroit mieux M. de Villars (2); M. de Bagnols n'est pas de même goût. Vous devez être bien aise d'avoir avec vous madame de Pracontal; on dit qu'elle est bien aimable; elle est assez raisonnable pour prendre en gré tous les lieux où son mari et son devoir la réduiront; je comprends qu'on peut être étonné de trouver parmi les dames de Montelimar ce qui conviendroit si fort ailleurs; mais on broute où l'on est attaché. Adieu, ma fille, je vous embrasse.

(1) Claude de Longueil, marquis de Poissi, président à mortier au parlement de Paris, n'épousa point mademoiselle de Bagnols : il se maria le 27 février 1698 avec Charlotte-Roque de Varangéville. Mademoiselle de Bagnols épousa le comte de Tillières en 1703.

(2) Louis-Hector, marquis, puis duc de Villars, pair et maréchal de France.

(8.) *à madame* DE COULANGES.

à Marseille, le 5 février 1703.

N'AVEZ-VOUS pas été bien fâchée, Madame, du malheur de ce pauvre chevalier de Sanzei (1)? Vous êtes si bonne pour cette famille, que vous avez assurément partagé la douleur de madame de Sanzei et de ses enfans. J'ai prié M. de Coulanges de vous faire mes complimens sur cette funeste aventure. J'espérois voir ici le comte de Sanzei, il a mandé qu'il ne pouvoit se résoudre à venir à Marseille, où il verroit le tombeau de son frère; cette délicatesse est juste, et me fait pardonner qu'il manque à la parole qu'il m'avoit donnée de passer un mois avec nous. Il est dans des montagnes (2), qui ne lui donnent aucune idée de tempête ni de naufrage; il a seulement à se garantir des précipices dont il est environné.

Le courrier que vous avez chargé d'une de

(1) Le chevalier de Sanzei, capitaine de frégate, périt le premier jour de l'an 1703, par une tempête épouvantable, à la vue du port de Bayonne, sans qu'il fût possible de le secourir.

(2) Il étoit à Gap, en Dauphiné, où il étoit occupé à faire un bon régiment d'un assez mauvais, qui lui avoit été donné.

vos lettres pour moi, n'est arrivé que depuis deux jours, et je n'ai donc pu vous dire plutôt que j'ai été aussi peu à portée d'accepter le portrait du Roi d'Espagne (1), que le portrait du Roi de France; les grâces que S. M. Catholique a faites à M. de Grignan sont d'une autre nature et d'un plus grand prix, parce qu'elles sont moins communes. Il a permis que M.r de Grignan eût l'honneur de le loger, et de le défrayer dans son séjour à Marseille; ce sont des honneurs singuliers, qui se mettent parmi les titres des maisons; et voilà les sortes de grâces qui viennent jusques à nous. Rien n'est pareil à M. de Marcin, et à l'admiration qu'il a laissée en ce pays. On ne sauroit faire une figure plus agréable auprès du Roi Catholique que celle qu'il y faisoit. Sa vivacité et son bon esprit le rendoient maître de tout auprès de S. M., et sa politesse et son attention à faire plaisir, le rendoient maître encore de tous les cœurs. La magnanimité de refuser la grandesse, ne nous paroît pas aussi récompensée qu'elle mérite; je croyois que nous le verrions du nombre des maréchaux (2). Comment gouvernez-vous le

(1) Le bruit avoit couru que le Roi d'Espagne avoit donné à madame de Grignan son portrait enrichi de diamans.

(2) Le Roi fit une promotion de dix maréchaux de

maréchal de Villars ? Vous n'auriez pas mal marié Madame votre nièce (1), si vous en aviez été la maîtresse. Le commandement des armées vaut bien la solidité des châteaux du comte de Tillières ; on pouvoit même en faire l'horoscope sans témérité ; il a toujours pris la route et le vol de tous ceux qui arrivent. Je ne plaindrai guère madame de Villars, si elle est mécontente de sa destinée, et d'aller à Strasbourg ; la voilà bien malade d'être la Reine de tant de guerriers ; elle représentera Armide, et les enchantera tous. On nous a mandé que madame de Villars la mère, avoit eu une nouvelle attaque ; c'est celle-là qui me fait pitié ; mais non, car elle se prépare à ce moment si certain et si oublié. M. de Coulanges croit donc aimer Ormesson ; il en fait ses délices, comme le chevalier de Grignan de Mazargues (2), où il est avec des ouvriers, qui, à juste prix, lui font un joli jardin, chose inconnue en ce pays-ci. Si vous vouliez, Madame, une chambre dans cette

France le 14 janvier 1703, et le comte de Marcin ne fut élevé à cette dignité qu'en 1704, et lorsqu'il fut choisi pour aller commander l'armée de France en Souabe, sous les ordres de l'électeur de Bavière.

(1) Mademoiselle du Gué-Bagnols, comtesse de Tillières.

(2) Jolie Terre aux environs de Marseille, échue par une fille de la maison d'Ornano dans celle de Grignan.

bastide, vous vous délasseriez de la vue de vos bois, et vous verriez différens amphithéâtres richement meublés de dix mille maisons de campagne rangées comme avec la main ; vous verriez la mer d'un côté dans toute son étendue ; et de l'autre, resserrée dans des bords qui forment un canal fort magnifique ; c'est assurément une jolie solitude. Je ne sais si M. le Chevalier se résoudra de la quitter pour Paris, et vous comprenez bien, Madame, qu'il nous attache, et que ce ne sera pas sans peine que nous le laisserons dans sa solitude, quoiqu'il l'aime, et qu'il en fasse un très-bon usage ; il s'est fait bâtir dans un couvent de Carmes, qui est à Mazargues, un logement pour lui, avec une tribune, où il est souvent. Il n'y a rien à craindre dans ce lieu que de vivre trop long-tems ; on n'y voit que des personnes qui meurent à cent dix ans ; on ne connoit point les maladies ; le bon air, les bonnes eaux font régner non-seulement la santé, mais la beauté. Dans ce canton, vous ne voyez que de jolis visages, que des hommes bien faits, et les vieux, comme les jeunes, ont les plus belles dents du monde. S'il y a un peuple qui arrive à l'idée du peuple heureux, représenté dans Télémaque, c'est celui de Mazargues ; ils sont laborieux à l'excès, le terroir est cultivé et travaillé comme un jardin ;

aussi tout le peuple est riche autant qu'il convient, c'est-à-dire, qu'il abonde dans le nécessaire, sans que personne sorte de son état; tous les hommes sont habillés en matelots, et les femmes en paysannes; la gaîté suit nécessairement la santé et l'abondance; de sorte que les jours de repos, après avoir prié Dieu dans l'innocence de leurs cœurs, ils dansent si parfaitement, qu'aucun bal ne sauroit faire tant de plaisir à voir. Ne croyez pas, Madame, que j'aie dessein d'insulter à vos bergers et bergères d'Ormesson par une description du siècle d'or, je ne veux que donner de l'émulation à M. de Coulanges, et l'engager à me représenter par quelque jolie chanson son hameau et ceux qui l'habitent. Je vous rends grâces du plaisir que vous voulez bien me donner de croire que vous me souhaitez autant que madame de Lesdiguières; je vous assure que je profiterai jusques à l'indiscrétion du plaisir d'être avec vous, quand je serai à Paris : je ne sais pas précisément le tems. Chambon (1) est charmé de vos bontés, et très-reconnoissant; vous lui avez obtenu un peu de liberté; il m'a écrit une lettre pleine de sentimens, que l'on trouve apparemment dans les cachots de la Bastille, et que Dieu y met pour la consolation des malheureux. Il

(1) Médecin célèbre, natif de Grignan.

n'aura rien perdu à sa prison, s'il y a gagné la piété et la soumission où il me paroît. Je suis toute à vous, Madame, et vous honore infiniment.

FIN DES LETTRES DE MADAME DE GRIGNAN.

LETTRES
CHOISIES
DE MME DE SIMIANE.

LETTRES

CHOISIES

DE MADAME DE SIMIANE.

I.

à Aix, le 30 avril 1731.

Est-il possible, Monsieur, que vous vous soyez souvenu de la misérable petite breloque que j'avois pris la liberté de vous demander? J'en suis ravie, non pas pour elle, dont je ne me soucie, en vérité, point du tout, mais parce que cette attention de votre part me marque la continuation de l'honneur de votre amitié, qui me flatte et m'est extrêmement précieuse. Je vous remercie donc, et vous prie de ne plus penser à cette boîte. Nous sommes gens qui donnons dans la mode, et qui ne voulons point de vieilleries : c'est bien assez d'être soi-même une antique, sans en orner ses poches.

Vous m'avez envoyé, Monsieur, une lettre charmante de notre Prince. Je ne devrois pas en souhaiter souvent de pareilles : elles réveillent tous mes regrets. J'ai besoin d'oublier et d'être oubliée ; le dernier est un ouvrage aisé:

cependant je ne puis m'empêcher de vous supplier de faire ma cour à ce grand Prince quand vous en aurez l'occasion.

Vous ne me dites rien de madame d'O.... ; je compte pourtant que vous avez la bonté de parler quelquefois de moi avec elle, et de lui rendre de bons témoignages de mes sentimens.

Je n'ai jamais eu trop bonne opinion de l'affaire de Madame de.... : malgré sa grande confiance, il faut voir ce que cela deviendra.

Vous me surprenez, Monsieur, en m'annonçant un certain oncle ; je croyois les projets de ce côté-là bien éloignés, et d'un autre côté le frère n'a pas besoin de secours, ni de conseil de famille. Je vous rendrai compte de tout cela dans peu : voici le tems de Belombre qui s'approche, dont je suis ravie.

J'arrive d'Avignon, où j'ai été faire une petite course. Je suis dans les horreurs de ma maison de ville, les ouvriers me font enrager. Revenez, Monsieur, ce sera à la grande satisfaction de vos amis, et sur-tout de moi qui vous honore, et qui suis avec un très-sincère attachement, etc.

II.

à Aix, le 24 décembre 1731.

Je ne pourrois en quatre pages d'écriture répondre aux quatre lignes que je reçois de vous, Monsieur : je n'ai jamais rien vu de si joli, de si galant : comment faites-vous pour rendre si agréable un compliment si commun, si trivial, si répété ? expliquez-le-moi, je vous en prie. Désespérée de ces lettres de bonne année, il me prend envie de souhaiter toutes sortes de guignons à ceux à qui j'écris, afin de varier un peu la phrase. Je n'ai pas la force de commencer par vous ; ainsi, Monsieur, apprenez que je vous souhaite de bonnes années sans nombre, tous les bonheurs que vous méritez, et que je suis avec un attachement très-parfait, etc.

On ne parle que de votre passion pour Frère Côme, et de la sienne pour vous ; je vous en félicite, Monsieur.

III.

Du 16 mars 1732.

J'ai reçu, Monsieur, tous les dessins que vous avez eu la bonté de m'envoyer : nous

allons exécuter : vous êtes le maître de la salle à manger de Belombre, faites-y tout ce qu'il vous plaira, mais dans le plus simple. Il me prend des inquiétudes terribles, que tant de délicatesse dans les ornemens n'en requièrent dans les mets qui seront servis dans toutes les salles à manger. J'ai peur qu'il ne m'arrive quelque confusion, dont vous serez le premier spectateur, s'il vous plaît. Adieu.

M. de B.... est arrivé en bonne santé à Paris, sans encombre. Sa chaise s'est cassée à Nevers, il a été obligé d'y en acheter une. Mon Dieu! qu'un petit Gentilhomme à lièvre est heureux dans sa gentilhommerie! rien ne le trouble, il n'espère rien, il ne craint rien, ses jours coulent dans l'innocence; il est sans passion et sans ennui, il n'a soin que de ses guêtres, elles font tout son équipage; quand elles se coupent, une aiguillée de fil en fait l'affaire. Je le place dans les montagnes du Forez et du Vivarais, afin que les nouvelles ne parviennent à lui qu'au bout de deux ou trois ans. Il me semble que je le vois d'ici, tant mon imagination se remplit vivement de cette idée. Qu'il y a loin de lui à M. le G. P. Je vous prie de lui faire valoir que, malgré mon goût et ma subite inclination pour ce paisible Forestier, je l'aime encore davantage dans le moment : c'est tout

ce que je puis dire de plus fort. Adieu, Monsieur : honorez toujours de votre amitié la personne du monde qui vous est le plus sincèrement dévouée.

IV.

Du 25 juin 1732.

On me dit hier au soir que vous aviez une place de conseiller d'honneur dans le Parlement. Je vous en fais mon compliment, Monsieur. C'est à vous à y mettre une juste valeur, et à la proportionner à cet objet. Il me semble que cette place vous étoit due de droit, et que cet événement est des plus simples ; mais je veux bien que vous sachiez que, depuis les plus petites jusqu'aux plus grandes choses, tout ce qui vous regarde me touche et m'intéresse infiniment. Les grandes nouvelles de Paris ôtent la parole : c'est à cela que j'attribue votre long silence.

Vous avez un bon cœur, Monsieur ; vous avez des entrailles ; vous savez ce que c'est qu'un vieux et ancien domestique d'un père et d'une mère tendrement aimés. Voilà un pauvre vieillard affligé que je vous présente, Monsieur ; il n'étoit pas domestique, mais excellent sculpteur, qui a travaillé toute sa vie aux châteaux

de Grignan et de la Garde : c'est un ouvrier qui a été admirable, et de pair avec les plus fameux. Il travaille encore à quatre-vingts ans qu'il possède ; au surplus, bon et honnête homme. Ce misérable père a un fils qui le soulageroit dans sa vieillesse ; il s'est avisé de donner un soufflet à son sergent, le voilà aux galères pour la vie. Il est venu à moi tout en larmes, je lui ai dit toute l'impossibilité de ravoir ce fils ; il le sait, il m'a montré cette lettre que je vous envoie de l'abbé de Suse, aumônier du Roi. Je vous conjure, Monsieur, de vouloir accueillir charitablement et cordialement ce pauvre homme, cela le consolera : dites-lui que vous lui accordez votre protection ; et puis dans la suite nous verrons s'il y auroit quelque moyen de le servir réellement. Il sera content de cela, et vous me ferez un sensible plaisir. Quand je vois un vieux bonhomme que j'ai vu toute ma vie chez mon père, que je le vois fondre en larmes devant son portrait, je vous avoue que s'il me demandoit mon bien, je crois que je le lui donnerois, et je vous avertis que je vous fatiguerai beaucoup au sujet de ce fils galérien ; prenez courage et armez-vous de patience.

Ce ne sera plus que le 7 que j'aurai l'honneur de vous voir, Monsieur ; je vous dirai les raisons ;

elles sont trop longues pour une lettre qui l'est déjà beaucoup, mais que je ne finirai pas sans vous dire que M. le chevalier de Castellane, d'accord avec mon traître de valet-de-chambre, après m'avoir empêchée d'entrer dans ma nouvelle maison pendant huit jours, sous prétexte de la couleur que l'on mettoit au plancher, m'y menèrent il y a deux jours, et que je trouvai la maison meublée depuis la cave jusqu'au grenier, sans qu'il y manquât un clou, toutes les fenêtres et cheminées du rez-de-chaussée posées; enfin, affaire de Fées; voyez si cela se peut souffrir; c'est un enchantement de toutes les façons; et Belombre m'est un peu obligé cette année.

Adieu, Monsieur : j'ai un extrême désir d'avoir l'honneur de vous embrasser.

V.

Du 28 juillet 1732.

MONSIEUR l'Intendant revient donc de son Rocher; s'il est aussi brûlant que les nôtres, je le plains beaucoup. Sait-il bien, cet aimable Intendant, qu'il y a long-tems que nous ne l'avons vu, et qu'il ne faut pas mettre les gens en goût, et puis les planter là? On a cent choses à lui dire, encore plus à entendre. Sait-

il bien encore qu'il est attendu vendredi à Belombre, et que les draps sont déjà dans son lit? Ce sont mes nouvelles, j'ai cru devoir les lui communiquer.

VI.

Du 30 novembre 1732.

Je n'ai point vu le pauvre S.... Monsieur, il ne me trouva point chez moi, et quand j'envoyai chez lui en rentrant, il étoit malade et prêt à se coucher. Je suis véritablement en peine de lui : son père n'est point trop mal; mais je crois qu'une petite absence et un peu de repos lui étoient absolument nécessaires. Son département et ses fonctions me semblent pénibles; l'air contagieux d'un hôpital n'est pas sain; vous avez de la bonté pour lui, vous voulez le conserver, vous en avez trouvé le seul moyen, je vous en remercie.

Que vous dirois-je de plus, sinon que nous l'aimons tendrement, et que nous le regrettons au-delà de toute expression, et que je n'ai d'autre consolation en le perdant, que de penser que vous le connoîtrez bien, et que vous l'aimerez à proportion, et que vous trouverez en lui tout ce que vous cherchez dans un ami sincère, sage et fidèle. L'âge ne fait rien à l'affaire,

ses bonnes qualités ont soixante ans ; il vous consolera de vos peines et de l'ingratitude des faux amis. Les attachemens sont la source de toutes les miennes : c'est une expérience que je fais depuis que je suis au monde, et il y a long-tems. J'ai passé par toutes sortes de peines, d'indigences, de tribulations : tout m'a secouée ; mais rien ne m'a abattue, que ce qui a attaqué mon cœur du côté de l'amitié. Ménagez donc ma sensibilité, Monsieur ; et puisque je vous aime, aimez-moi un peu avec tous mes défauts ; mon sauvage, ma retraite, mon divorce avec le monde, que tout cela ne vous rebute point ; gardez-moi pour les momens où le goût de la solitude et des réflexions vous prendra ; ne serai-je pas bien flattée de vous voir venir à moi, quand vous voudrez être à vous ? J'avois dans ma jeunesse une amie du premier ordre pour la sagesse, le bon conseil, le bon esprit, la vertu, et je ne la voyois presque jamais ; parce que j'étois toujours comme les gens ivres : mais dès que mon ivresse passoit un peu, ou qu'il m'arrivoit quelque encombre, je courois à elle ; elle en badinoit, et me savoit très-bon gré de mes retours, dont elle connoissoit tout le prix. Ayez la bonté de ne pas croire que je veuille faire de comparaison ; à Dieu ne plaise, je n'ai de tout cela que la solitude.

J'oublie avec vous, Monsieur, que j'ai fort mal aux yeux. Adieu donc, Monsieur, jusqu'au retour de ma vue.

VII.

Du 12 juin 1733.

C'est un tableau que tout ce que vous dites du pays où vous êtes, Monsieur; il me semble que j'y suis; gens affairés de riens; gens parlant beaucoup et ne disant rien; gens affectueux qui ne sentent rien; gens écoutans qui n'entendent rien; gens enfin fort aimables qu'il ne faut point aimer; gens sociables, qu'il faut, s'il vous plait, quitter bientôt pour venir commencer avec gens simples, rustres, brutaux, si vous voulez, mais francs et sincères, et qui désirent beaucoup votre retour. Ma lettre, Monsieur, est donc allée tout de suite à R..... J'aime mieux qu'elle y soit lue qu'à Versailles. Je n'ai point été surprise de la bonne réception qu'on a faite dans la rue.... à celle que vous avez eu la bonté d'y porter; c'étoit déjà une grande avance d'être présentée par vous: mais d'ailleurs le cœur de cet ami n'est pas équivoque; il est de la bonne et vieille roche, et des meilleurs. Je ferai peut-être bientôt usage de son habileté et de son autorité; peut-être aussi que

M. P..... finira tout : c'est un autre ami à qui j'ai des obligations sans nombre. Il semble qu'il ne soit à Paris que pour mes affaires. Celles qui me tourmentent à présent sont effrayantes ; car il s'agit d'une vieille tante qui veut former opposition au paiement du prix d'une terre que j'ai vendue en Bretagne de son gré, de son consentement, et je craindrois quelque confiscation de la part des acquéreurs ; ce qui n'avanceroit pas les affaires de cette tante, et gâteroit fort les miennes : vous savez ce que c'est que les consignations. Tout ceci est une terreur qui sera peut-être vaine : il ne faut point en parler, s'il vous plaît, pour ne pas réveiller le chat qui dort.

M. le marquis D.... a passé ici ; il y arriva à huit heures du matin, il a dîné, soupé et couché chez moi, et repartit le lendemain pour Marseille, et tout de suite à Toulon, où il est.

J'ai été charmée de la pension de notre pauvre Comtesse : je m'imagine que vous n'y avez pas nui ; car vous êtes un bon ami, Monsieur, sans faire semblant de rien, *vous ai destapat :* entendez-vous ces paroles? Vous ne me dites rien de Mademoiselle votre sœur ; je ne veux savoir que ce qu'il vous plaira, pourvu que vous sachiez que je m'intéresse sincèrement à tout ce qui vous regarde.

Il n'y a rien de nouveau en ce pays-ci. Missions, processions, confessions, restitutions, réconciliations : voilà ce qui nous occupe, et voici bientôt le tems de Belombre, qui m'occuperoit bien agréablement, s'il ne m'y manquoit rien. Mais hélas !..... hélas !..... Adieu, Monsieur, regrettez-nous la centième partie de ce que nous vous regrettons; je suis chargée de vous en assurer de la part de toute la société.

VIII.

Du 17 juin 1733.

Monsieur le chevalier de C..... me rendit bien fidèlement votre lettre à sept heures du matin, Monsieur : elle me fit grand plaisir. Il me faudroit un chevalier de C.... pour vous porter ma réponse : mais comme le vôtre n'a pas voulu retourner à Paris, me voilà fort embarrassée, et obligée de tout ravaler et de tout garder pour une allée de Belombre, ou pour le coin de mon feu à Aix. Ce que je puis bien dire tout haut, c'est la joie que j'ai qu'un grand personnage m'honore toujours de son amitié, et que les nuages que je craignois, et auxquels je donnois des causes extraordinaires, ne soient qu'un effet tout naturel. Avec cette certitude, e souffrirai tous les silences et les apparences.

d'oubli, et l'oubli lui-même ; n'est-il pas bien dû aux pauvres absens? il y a long-tems que l'on sait qu'ils ont tort. Mais revenons à notre affaire. Quand on ne peut rien dire, que dit-on ? je vous le demande. Je n'ai pas assez d'esprit pour fournir à une conversation forcée ; quand mon cœur ne s'ouvre pas, mon esprit se bouche. Des nouvelles ? hélas ! la ville d'Aix n'en fournit point ; la mission est finie, la comédie lui succède demain, nous partons tous pour nos campagnes. La pauvre petite Castellane a eu la fièvre ; sœur Lutine en a été bien malade, elle est hors d'affaire. M. de B..... a la fièvre double-tierce, et Mademoiselle de..... épouse de M. de N.... c'est comme si le P. G.... épousoit Mademoiselle C..... Voilà pourquoi c'est une nouvelle. Et voici une commission : car vous croyez peut-être, Monsieur, que vous serez tranquillement à Paris sans être chargé de rien pour moi ; ne vous en flattez pas. Vous saurez donc que dans un certain petit cabinet de ma maison d'Aix, cabinet où l'on va de ma chambre, cabinet soi-disant mon oratoire, il y a une petite tablette en encoignure, à plate terre, qui me sert de bibliothèque ; elle a trois pans et demi de hauteur : je voudrois une jolie serrure et une jolie clef anglaise ou façon d'Angleterre ; je vous supplie de m'en apporter une

avec toutes ses appartenances. Cette encoignure est cintrée et fort jolie ; vous vous en souviendrez peut-être. Je suis fort pressée de cette serrure, et je ne la veux que de votre main : vous voyez tout ce que cela veut dire. Que je vais vous regretter à Belombre, Monsieur ! cela ne se peut décrire.

IX.

Du 17 juillet 1733.

Je voudrois, Monsieur, que vous vissiez Belombre sans vous : le chevalier de Castellane, qui est un épilogueur, dit que cela n'est pas possible. Pour moi, que le miracle de S. Denis baisant sa tête n'a jamais pu étonner, je trouverois tout simple que vous fissiez la triste expérience de voir la mélancolie d'un lieu où vous n'êtes point. Tout vous y redemande, tout crie après vous, il n'y a pas une feuille de mes arbres qui ne se plaigne de votre absence ; le fleuve en murmure. Mais ceci est trop commun, et j'ai vu le murmure des fleuves dans je ne sais combien de livres, à la différence que c'étoient des fictions, et que pour nous cela est très-vrai. Je voudrois bien que ce Chevalier, avec sa physique, me vînt dire que, dans une telle occasion, les choses inanimées ne sentent

rien. Comme il lui plaira ; mais pour les choses animées, je réponds de leur sensibilité et de leur malaise. Mais, Monsieur, à votre absence se joignent les aventures les plus sinistres et les plus affligeantes. Vous n'ignorez pas la mort funeste de ce pauvre G....., assassiné à table au milieu de son repas et de ses amis. Cette catastrophe a mis la consternation dans tout le pays. M. de....., qui prend des eaux à..., en est désespéré. Pour moi, je n'en reviens point; je regrette mon ami, mon conseil, l'homme du monde le plus vertueux et le plus aimable. Vous comprenez bien qu'avec quelques dispositions aux réflexions, ceci les augmente infiniment, et détache bien de la vie.

Nous sommes ici les solitaires de la Thébaïde : j'ai quelque peine de tems en tems d'imaginer que ma jeunesse s'ennuie peut-être ; mais je pense tout d'un coup que l'amitié dans les cœurs bien faits, tient lieu des grands plaisirs, quand ce n'est pas pour toujours que l'on habite des déserts. Le mois de septembre ramenera les voisins, et alors je serai moins inquiète de mes Chevaliers et de D...., c'est la seule compagnie que j'ai eue, et on m'a fait le plaisir à Marseille de me servir à ma mode. B.... me fait espérer de venir dans la semaine prochaine. Les grandes compagnies iront à B.... L.... y est furieuse-

ment invité, et ne sauroit résister, la tentation est trop forte. Nous ne faisons donc rien pour le pauvre garçon, Monsieur? Sûrement ce n'est pas votre faute, mais une étoile maligne sur laquelle il a marché, comme dit fort bien je ne sais pas qui.

Le P. de R.... viendra aussi au mois de septembre passer ses huit jours, si vos ordres ne l'arrêtent. Hé bien! Monsieur, tout est-il fait? dites-moi un peu des nouvelles de votre noce. Je ne sais rien, je n'entends rien dire; je le veux bien, pour beaucoup de choses, mais non pas pour ce qui vous regarde: vous, oui vous, Monsieur, que j'honore, que j'estime, et que j'aime tendrement, puisqu'il faut le dire.

Tout Belombre vous salue très-humblement, et même Pouponne.

X.

Du 25 février 1734.

Je voudrois bien trouver quelque façon de vous témoigner ma reconnoissance, Monsieur, qui convînt, et qui fût assortie à toute celle que j'ai dans le cœur pour le bien que vous venez de faire au pauvre petit Bernard; vous en serez content, c'est un bon sujet, il répondra par

son zèle à toutes vos bontés. Voilà qui nous acquittera un peu tous. Soyez bien persuadé, s'il vous plaît, que vous n'obligez pas une ingrate, et que vos bienfaits me pénètrent à un point *qui vous acquiert mon moi tout entier. Si avec cela Varages est écrivain, je ne sais plus où donner de la tête. Ma grand'mère disoit en pareil cas, que quand on étoit obligé à quelqu'un à un certain point, il n'y avoit que l'ingratitude qui pût tirer d'affaire. Je ne sens point encore cette façon de penser à votre égard, Monsieur.*

Madame votre sœur est jolie, gentille, aimable au dernier point ; elle se conduit très-bien, elle a bien des devoirs à remplir, elle s'en acquitte, c'est beaucoup ; car tout cela n'est pas toujours ce qui plairoit à son âge. Soyez content, Monsieur, et jugez bien d'une petite âme, dont les fonctions sont raisonnables ; elle me fait l'honneur de venir quelquefois passer les soirées avec moi, et il ne paroît pas alors qu'elle désire d'être mieux ; l'esprit de couvent s'efface, le sien paroît : elle en a ; et pourquoi n'en auroit-elle pas? le monde, la bonne compagnie perfectionneront tout : elle est en bonnes mains, elle est fort aimée dans sa famille : et je dirois trop, si elle avoit quelque petite chose sujette à correction ; car on

ne l'apercevroit pas, et ce seroit alors un malheur. En tout, c'est une fort jolie femme, et le tems manifestera les qualités solides dont je la crois pourvue, sans aucune flatterie ; vous savez combien je suis à elle et à vous, je le lui ai déjà bien témoigné, et je le ferai encore : il n'y a pas lieu à la confiance sitôt, et il est même du bon esprit de ne la donner qu'à propos. Soyez content encore une fois. J'entends murmurer d'un second voyage à Paris, Monsieur, cela est-il vrai ? Quoi ! Belombre seroit encore abandonné cette année ! quelle inhumanité? Si vous ne pouvez pas venir nous voir jusqu'au départ des galères, j'irai vous rendre une visite, et par occasion à mes lilas.

Adieu, Monsieur : aimez-moi toujours, vous le devez un peu, c'est moi qui vous en réponds.

XI.

Du 11 juin 1734.

Je vous félicite, Monsieur, je vous félicite, Mesdames ; convenez que vous êtes bien heureux au milieu d'un carnage et d'une tuerie sans exemple, de ne voir pas une égratignure à votre cher enfant, à votre cher mari, à votre cher beau-frère. J'ai bien partagé toutes vos inquiétudes, je partage bien sincèrement votre

joie. La pauvre madame d'O.... étoit mourante, elle est enchantée. Mais quel combat, quelle espèce de victoire ! auroit-on le courage de chanter un *Te Deum ?* il faut au moins que ce soit sur l'air du *De profundis*. Dès qu'on demande des nouvelles de quelqu'un : il est mort, voilà la réponse.. Je suis en peine du petit..... donnez-m'en, je vous prie, des nouvelles ; et ce pauvre C.... ô mon Dieu, et tant d'autres, et M. de M.... voilà qui est effroyable ! Vous serez bien généreux de donner une larme aux malheureux, ayant pardevers vous une si grande fortune. Nous n'avons pas laissé ici de donner un grand bal la même nuit de cette nouvelle, et sous les fenêtres des affligés. Nous sommes tout héroïques, et nous ne nous soumettons pas aux foiblesses humaines. Adieu, Monsieur, adieu, Mesdames; jouissez tranquillement de vos prospérités et d'une bonne santé : je vous fais à tous ma très-humble révérence; j'ai bien envie d'être à Belombre.

XII.

Du 24 septembre 1734.

Je date mes regrets de plus loin que Marseille, Monsieur : j'ai quelque envie même de n'y pas comprendre le tems de dissipation, de tumulte,

d'embarras d'esprit et de corps, et de transporter tout à Belle-Isle et à Belombre, séjours de la paix et de la tranquillité; et à qui appartiennent de droit les chagrins de la séparation. Tout ce qui s'est passé depuis, n'a fait que fortifier en moi le goût de la retraite, de l'aimable et petite société, des mœurs douces, et de l'amitié pure et sincère. Je suis persuadée que vous pensez tout de même; et c'est ce qui m'attache encore plus à vous, Monsieur. N'appelez point cela mes bontés, je vous en prie, vous m'obligeriez à parler des vôtres, nous ne finirions plus, et nous tomberions dans les complimens : langage que le cœur n'entend point. Vous connoissez le mien pour vous, au moins je m'en flatte; ainsi recevez-en toutes les marques qu'il peut vous en donner, qui sont bien bornées quant aux effets, mais bien étendues par la bonne volonté. Je suis très-fâchée sans être étonnée, des dernières folies du pauvre C... je l'ai toujours cru hors de son bon sens. Je crois qu'il faut songer bien sérieusement à mettre son adversaire en sûreté, tôt ou tard ce misérable périroit. Ce sera donc jeudi que nous aurons l'honneur de vous voir, Monsieur; il y aura un petit dîner chez moi, vous en userez comme il vous plaira, et M. le duc d'Enville aussi. Je n'ai pas bien compris s'il va à B.... ou si vous

y allez tout seul. On disoit que notre courrier étoit arrivé, vous me l'auriez dit. Tout est en mouvement ici, vous n'en doutez pas, et que tous les esprits ne soient bien agités dans l'attente de ce qui sera réglé et arrangé. Nous en dirons davantage jeudi. Souvenez-vous, s'il vous plaît, de Ferrand, et continuellement de nous, mère, fille et cousin. La fille souffre toujours. Cette lettre écrite dès ce matin, je reçois à midi la vôtre, Monsieur, par un garde qui va à B.... Me voilà éclaircie sur le fait de M. d'Enville. Je vous attends mercredi de pied ferme depuis la première aube du jour jusqu'à la dernière. Pouvez-vous croire, Monsieur, qu'il y ait quelque heure du jour ou de nuit où ma porte ne vous soit ouverte?

XIII.

Du jeudi gras, 7 février 1735.

Monsieur l'Intendant veut-il bien me donner un petit moment d'audience? sans quoi plus de monstres, plus de boîtes, plus de greffes, et ma disgrâce par-dessus le marché: or, écoutez donc, s'il vous plaît. Ce Belombre me tient en cervelle cruellement, et le silence profond de M. me désespère; il n'y a que vous,

Monsieur, qui puissiez redonner un peu de mouvement à son esprit, à ses doigts, et à sa langue. Vous savez ou vous ne savez pas, et vous le saurez quand il vous plaira, qu'il y a de grands projets de bâtimens pour le Belombre, bâtimens si absolument nécessaires *à ma vie, à ma vie*, remarquez bien *à ma vie*, que s'ils ne se font point, il faut renoncer à la campagne cette année. J'ai prié, crié, supplié que l'on commençât cet ouvrage, afin qu'il pût être sec, et en état d'en pouvoir jouir. Un maçon malade, ceci, cela ; en un mot, je n'entends parler de rien. Pour l'amour de Dieu, envoyez querir notre cher Pène, et ayez la bonté de mettre un peu toute cette besogne en train ; mais ne l'oubliez pas, et faites-moi un quart de réponse. Je ne parle plus de chemin, c'est l'affaire de madame la Première-Présidente, et si elle ne s'en tire pas bien, elle aura affaire à moi. Je vous prie de lui dire de ma part que tout languit ici en son absence, jusqu'à moi qui n'en jouis point, mais qui l'aime et la respecte de tout mon cœur, et M. le Premier-Président aussi ; pour lui, je vous assure que Madame est bienheureuse de ma caducité. M. d'A.... arriva à midi avec le déluge ; il ne sortit point de l'arche, il dîna et soupa bien, joua avec les poupées de Pouponne, et hier à six heures du

matin, onze chevaux de poste lui portèrent le rameau d'olive qui le fit partir, mais je le crois actuellement dans quelque bourbier. Vous avez des fêtes, vous avez des bals, vous avez des plaisirs, et vous avez mon très-fidèle attachement, Monsieur.

XIV.

Du 28 avril 1735.

Vous m'accablez, Monsieur, vous n'avez point de charité et fort peu d'équité : pouvez-vous douter du plaisir que je m'étois fait de vous aller voir ; d'être chez vous en toute liberté ; de jouir de toutes vos bontés, de votre belle maison, de cette jolie niche jaune ; de causer avec vous aux heures que vous auriez eues libres ; d'être sûre que je suis avec un ami de qui je puis tout dire, et de qui j'aime à tout écouter ? Hélas ! Monsieur, c'est là le seul bonheur de ma vie. Je ne vous parle plus de mes lilas, ils n'étoient que prétexte. Et qu'est-ce que je préfère à tout cela ? de vilaines affaires qui sont à Paris, qui sont dans leurs crises, pour lesquelles il faut d'un courrier à l'autre être alerte pour ne pas perdre l'instant de la conclusion. D'ailleurs, le sieur B. M.... vous dira dans quel état il m'a trouvée ; un accès de

goutte et de rhumatisme ; il n'y a point de moine plus chargé de chemises de laine que je ne le suis ; je suis flanelle de la tête aux pieds, les doigts en souffrance. Enfin, c'est un état déplorable, mais c'est la moindre de mes raisons. B. M.... a mis mes pieds en état de marcher ; c'est quelque chose ; il n'y a pas moyen de nommer ce pauvre garçon sans vous le recommander, Monsieur. Il vient de perdre sa femme qu'il adoroit ; il a sept petits enfans ; rien ne peut le consoler, ni adoucir tant de peines, que l'honneur de votre protection ; il en a besoin plus que jamais ; il est pénétré de vos bontés, et j'y ai pour lui une entière confiance ; mais je me satisfais en vous le recommandant tout de nouveau.

Convenez, Monsieur, qu'il y a bien loin de M. de Marseille à M. de Saint-Papoul, et que ce seroit un beau miracle de les rapprocher. Dieu sait qui a raison. Les hommes se partagent, la vérité est dans le fond de son puits, et nous aurions grand besoin qu'elle parût, et qu'elle vînt nous éclairer. Appliquez, Monsieur, ce que nous en connoissons et ce que nous pouvons en avoir en nous, aux sentimens tendres et fidèles que je vous ai voués. Le Chevalier, Pouponne, madame de Vence, vous disent des choses infinies.

XV.

Du 3 juin 1735.

COMMENT vous portez-vous, Monsieur ?
Comment croyez-vous vous porter ?

Deux questions distinctes et séparées sur lesquelles je vous supplie de satisfaire ma tendre curiosité.

Si votre santé, Monsieur, si vos affaires, si vos plaisirs, si vos distractions même vous permettent de jeter un coup-d'œil de votre cabinet sur Belombre, oserois-je vous demander votre avis, et tout de suite votre secours pour l'exécution du projet que j'ai formé pour mon nouveau salon, qui ne vous plaît pas, dont je suis moult attristée ? Le voici ; puisqu'il ne mérite pas votre approbation, il ne mérite pas de meubles; d'ailleurs, je ne veux point en faire davantage. J'ai donc imaginé un lambris, une peinture, tout ce qu'il vous plaira, dans le goût de votre petit arrière-appartement, un peu plus orné, et différent de ma salle à manger. Je crois que cela vaudra mieux que tout blanc. Vous voudriez peut-être des moulures, des encadrures : vous avez raison; mais cela coûte trop : je suis dans une réforme étonnante ; j'en ai assez fait. Ayez donc la bonté de parler

un peu avec M. Pène de tout ceci, et si tout de suite cette besogne pouvoit être faite avant mon arrivée à Belombre, c'est-à-dire, avant le commencement de juillet, cela me seroit bien agréable, si vous vous en mêlez, Monsieur. Oui, sans doute, sinon je prendrai patience. Pardon mille fois.

Avez-vous lu Pope? avez-vous lu Hyacinthe? avez-vous la clef des portraits du marquis de C....? ne trouvez-vous pas cet ouvrage admirable d'un homme de vingt-deux ans? Nous avons tout cela ici, et un chevalier de L.... arrivé depuis deux jours, fort aimable, et que vous devriez venir voir. Mille bonjours.

Monsieur, permettez-moi de mettre ici ce billet pour M. P.... Ne m'aimez-vous pas toujours un peu?

XVI.

Du 16 janvier 1736.

Voici, Monsieur, une grande affaire, mais affaire des plus sérieuses qui aient passé par vos mains, et sur laquelle il faut, s'il vous plaît, ne me point éconduire : écoutez bien.

Voici une lettre de l'abbé P.... qui est bien jolie; elle est déjà ancienne, dont je suis honteuse. Je n'y ai point répondu, cela est trop

fort pour moi : j'avois chargé le Marquis de.... de ce service, et de me faire une jolie épître, il ne laisse pas de versifier assez bien ; mais soit paresse, soit que mon style soit trop relevé, et qu'il n'ait pas

Fait les Muses à son badinage,

il a planté là cet ouvrage. On crie cependant à A.... où j'ai annoncé une réponse, et dit qu'on se donnât patience. Mais qui la fera cette réponse ? Ce sera M. d'H...., oui, lui-même. Il connoît les acteurs, il sait l'aventure du pont S. G...., contée par M. de R...., de belles bastinades qui en passant firent de grands éclats de rire, en voyant lui et L. B.... qui se redressoit, qui se campoit sur sa canne, qui rajustoit sa perruque.

L'aventure de D.... est que passant un jour maigre à dîner au moulin du Vernègue, on lui offrit du gras aussi-bien qu'à toute la compagnie, qui le refusa ; et alors la maîtresse du logis en colère, leur dit : Messieurs, vous faites bien des façons ; il y a là-haut un père Capucin qui n'en fait pas tant, et qui mange, à lui tout seul, une bonne perdrix et une bécasse. Or, ledit Révérend avoit la face large comme la lune, et vous le connoissez bien.

Pour Pouponne, cela s'entend ; le Baron,

le Chevalier et mon estomac, vous entendez tout cela.

Il faut donc, et je vous en supplie, nous tirer de ce mauvais pas; souhaitez une bonne année dans son goût à cet Abbé, de la part de tous les nommés, et sur-tout ne rien faire de trop beau, car il ne nous faut qu'un badinage; et celui qui a mis l'Euvonne dans un seau, est seul capable de répondre à cette lettre. Mais il nous la faut bientôt, et comme cet ouvrage doit être celui d'une imagination vive et prompte, les premiers traits font notre affaire. Ne dites pas *non*, pour l'amour de Dieu. On ne vous déclarera point si vous voulez, et je m'engage d'avance à adopter l'ouvrage. Adieu, Monsieur : ne craignez point les négligences : c'est moi qui parle, et vous savez nos priviléges.

Renvoyez-moi la lettre de l'Abbé, je vous en prie : personne ne sait tout ceci.

XVII.

Du 25 janvier 1736.

O Monsieur! quel présent! le beau présent! le magnifique présent! le rare présent! Dieu vous le rende. Je ne m'attendois pas ni à la promptitude, ni à la perfection de cette faveur. J'en fais de toute façon et en tout sens le cas

que je dois, et vous en remercie de toute l'étendue de mon cœur.

Vous avez défendu à M.... de passer à Aix, mais non pas de revirer de bord. Le diable le bat un peu, il va à Marseille, où tout est, dit-on, en mouvement, pour être employé à une expédition. Je souhaite que mon Cousin le soit, puisqu'il le désire avec tant d'ardeur. Le voilà, il vous dira lui-même ses pensées.

Me voici pour vous donner mille tendres bonjours. Je crois qu'il est inutile de vous recommander mon Cousin, et de vous prier de lui rendre dans l'occasion présente vos bons et utiles services. Vous savez, Monsieur, qu'il mérite un peu vos bontés, et vous n'ignorez pas l'intérêt que j'y prends.

XVIII.

Du premier mars 1736.

Voici de beaux monstres tout nouveaux et tout frais, Monsieur; je les confie à un M...., qui promet de vous les rendre ce soir. Dites-moi, s'il vous plaît, s'il l'aura fait, et si vous avez été content de ceux-ci.

J'ai bien envie de m'adresser à vous, Monsieur, pour une commission; certaine bastide

meublée au bord de la mer me fait prendre cette liberté, parce que j'y ai vu ce qu'il me semble qu'il me faudroit : ce sont des rideaux de fenêtre bien gros, bien vilains, bien chauds, bien à bon marché, pour une chambre au franc et froid nord, qui n'est destinée que pour des cousins sans façon, ou des gens d'affaires. Il ne s'agit que d'être couché et de ne pas transir de froid. Je ne veux donc rien au-dessus de quatre ou cinq sols le pan, mais chaud, bon, grossier, etc. vous m'entendez. Elles sont deux ces fenêtres, et j'irai peut-être jusqu'à la portière, si vous en usez bien avec moi. Avant que de cacheter ceci, mon tapissier me donnera la largeur et hauteur des fenêtres et porte. Je suis un peu honteuse de vous donner pareille commission; mais le Tasse dit de Renaud : *Alte non téme, humili non sdegna.*

Je m'enfuis, je ne saurois soutenir ma confusion.

XIX.

Du 8 juillet 1736.

Je crois, Monsieur, que si vous pensez à moi par fois, vous pensez bien que je pense beaucoup à vous dans la conjoncture présente. Mon Dieu! quelle aventure! ce sont des occasions

où il faudroit être ensemble et parler continuellement. On s'intéresse de toutes parts, on souffre, on craint, on ne sait où l'on en est, on ne s'arrête pas en chemin, on perce dans l'avenir, on rencontre ses amis par-tout, et M.... à chaque pas; Dieu soit loué. Je vous assure que cette vie est pénible à passer. Je ne sais plus où j'en suis de mon départ. J'attends, je ne sais pas quoi, ni qui; mais enfin, j'attends quelques jours. Je suis déroutée sur votre départ aussi, il m'étoit important de vous voir dans Marseille même, je ne vois plus qu'un étang.

Cependant, Monsieur, j'ai une grâce à vous demander : c'est une réitération, vous me ferez réellement plaisir de me l'accorder. Madame de Vence se vante que vous ne lui refusez rien; et moi, glorieuse, je ne veux pas m'aider d'elle.

La voilà cette grâce dans ce petit mémoire que je vous prie de lire. Je ne croyois pas, la première fois que j'eus l'honneur de vous en parler, m'y intéresser autant que je le fais aujourd'hui. Je vous donne mes bons et tendres bonjours, Monsieur. Je dîne demain avec M. et Madame de...., j'ai beau vous y inviter, vous ne m'écoutez pas.

XX.

Du 28 août 1736.

Il est vrai, Monsieur, que vous m'avez permis d'aller loger chez vous: il est vrai que j'y aurois été dans la grande perfection ; il est vrai que je n'y ai point été : voici mes raisons. Premièrement, vous n'y étiez point, je n'en devrois pas dire d'autres. Plus on aime le maître, moins on peut souffrir sa maison quand il n'y est pas. Tout rappelle tristement l'absence, ce grand et immense palais m'a fait peur, je m'y serois trouvée ou crue toute seule, mes vapeurs exigeoient quelque petite société les soirs. Eh ! le moyen de fermer votre porte ? eh ! le moyen de l'ouvrir ? Il faut pourtant qu'une porte soit ouverte ou fermée, vous le savez. Ce jardin charmant a trouvé mon imagination frappée de certaines vieilles erreurs de serein qui m'ont effrayée ; bref, j'ai trouvé chez madame de Gessant tout ce qui m'étoit nécessaire. Je vous en ai, Monsieur, les mêmes obligations ; vos reproches sont très-aimables. Mademoiselle..... m'en a fait aussi. Enfin je vous remercie de tout mon cœur, je quitte tout ceci demain, je vais recevoir votre ami d'Orvès à Belombre ; j'y serai au moins autant que lui, et plus, si ma

santé ne devient pas plus mauvaise. J'aurai Boismortier les soirs avec la permission du maître. Il faut me tâter le pouls, il faut me dire que je n'ai rien ; il faut, en un mot, me traiter en enfant : cela est pitoyable ; ma première enfance étoit bien plus raisonnable que celle-ci. Vous me mandez de si grandes et si belles nouvelles, qu'il n'y a pas moyen de les croire tout d'un coup. Je m'arrête aux amours de Daphnis et Chloé, c'est-à-dire, F.... et V.... Je crois cela, par exemple, et j'attendrai encore quelque tems pour tout le reste.

XXI.

Du 5 septembre 1736.

Vous n'avez fait tout cela que pour en venir à notre ami le lait ; c'est votre foible ; c'est votre fort ; c'est votre endroit sensible ; c'est un baume qui adoucira tous les aigres, qui calmera le sang quelquefois agité ; mais c'est quelque chose aussi qui ôte, je crois, un peu de l'extrême vigueur du corps. N'en usez donc que quand vous aurez courageusement embrassé le célibat, ou n'en usez pas trop si vous en devez sortir. Voilà mon avis. Je suis à Belombre, Monsieur, et actuellement il est survenu une pluie abondante sans tonnerre ; j'y suis avec notre cher

D'.... ; nous parlons beaucoup de vous : à cela on répond, je suis en bonnes mains : cela est vrai ; mais aussi ne vous flattez pas qu'on ne dise pas quelque mal de vous. Ces mains ne seroient plus si bonnes, ni amies, si elles ne semoient que des fleurs. Ce qui doit vous faire plaisir, c'est que vos belles, grandes et solides qualités se présentent toujours, et que les petits défauts se font chercher et trouver avec peine : moyennant quoi nous vous aimons et nous vous estimons beaucoup, et vous devez nous aimer et nous compter au nombre de vos fidèles amis.

Je m'associe pour raison avec mon ami D'.... J'ai tout plein de mérite et de vertus quand je suis là. Votre jardinier est en faction chez vous, Monsieur : lui et son fils donneront quelque coup-d'œil au jardin de Belombre ; ce sera pour récréer votre vue autant que la mienne, et je ne laisse pas de vous être bien obligée de toutes les facilités et permissions que vous nous donnerez sur cela.

J'ai reçu dans une boîte remplie de toutes sortes de nippes masculines, les deux plus jolies petites serrures d'Angleterre qui en soient jamais venues : il y manque deux vis et les écussons ; mais nous tâcherons d'imiter messieurs les Anglois.

Il est arrivé un accident à mes pauvres petits livres que vous avez eu la bonté de donner à M. Vital. On lui a saisi à la douane de Lyon, et les siens, et les miens, par des ordres, tout frais moulés, d'examiner tout ce qui est imprimé. Tout est donc dans cette douane, il n'a pas eu le tems d'attendre. Il a recommandé cette affaire à un marchand de Lyon dont il ne sait même pas le nom. Bref, j'ai écrit à M. P...., et je n'ai qu'une chose à craindre; c'est qu'il ne soit pas à Lyon; en ce cas, j'aurai recours à vous, Monsieur. Ces petits livres sont rares, chers et précieux, et destinés à Pouponne. Voilà de grandes raisons de vouloir les retrouver.

Vous ne savez donc encore rien de votre destinée, Monsieur? mais, mon Dieu! que vous parlez bien sur tout cela, et sur les hommes, et sur la confiance en la pureté de la conscience et des intentions! Comment la délicatesse et la sensibilité peuvent-elles pénétrer dans une âme munie de principes si justes et si vrais! Quand irez-vous à votre charmante maison, ou pour mieux dire, château? Je le désire pour vous, et que tous les bonheurs du monde vous arrivent, mais sur-tout celui de penser quelquefois que ceux de ce bas-monde ne sont pas les véritables;

et je vous laisse avec ce petit trait de morale, Monsieur, et vous embrasse sans façon de tout mon cœur.

Tous les habitans de Belombre vous font la très-humble révérence.

FIN DES LETTRES DE MADAME DE SIMIANE.

LETTRES
CHOISIES
DE MME DE MAINTENON.

LETTRES
CHOISIES
DE MME DE MAINTENON.

(1.) *à Mademoiselle* DE L'ENCLOS.

Le 8 mars 1666.

VOTRE approbation me console de la cruauté de mes amis : dans l'état où je suis je ne saurois me dire trop souvent que vous approuvez le courage que j'ai eu de m'y mettre. A la Place-Royale on me blâme ; à Saint-Germain on me loue ; et nulle part on ne songe à me plaindre ni à me servir. Que pensez-vous de la comparaison qu'on a osé me faire de cet homme à M. Scarron (1) ? O Dieu ! quelle différence ! sans fortune, sans plaisirs, il attiroit chez moi la bonne compagnie ; celui-ci l'auroit haïe et éloignée : M. Scarron avoit cet enjouement que tout le monde sait, et cette solidité d'esprit que

(1) Madame de Maintenon portoit encore le nom de Scarron, et venoit de refuser un mariage, par répugnance de s'unir à un homme sans mœurs, et qui du côté de l'esprit, étoit si peu propre à la consoler de l'époux qu'elle regrettoit.

presque personne ne lui a connue ; celui-ci ne l'a ni brillant, ni badin, ni solide; s'il parle, il est ridicule : mon mari avoit le fond excellent ; je l'avois corrigé de ses libertés ; il n'étoit ni fou, ni vicieux par le cœur ; d'une probité reconnue ; d'un désintéressement sans exemple ; C*** n'aime que ses plaisirs, et n'est estimé que d'une jeunesse perdue : livré aux femmes, dupe de ses amis, haut, emporté, avare et prodigue; au moins m'a-t-il paru tout cela. Je vous sais bon gré de ne l'avoir pas reçu, malgré les recommandations de la Châtre ; il n'auroit pas senti que la première fois devoit être la dernière. Assurez ceux qui attribuent mon refus à un engagement, que mon cœur est parfaitement libre, veut toujours l'être, et le sera toujours : je l'ai trop éprouvé, que le plus heureux mariage ne sauroit être délicieux ; et je trouve que la liberté l'est. Faites, je vous prie, mes complimens à M. de la Rochefoucault ; dites-lui que le livre de *Job* et le livre des *Maximes* sont mes seules lectures. Vous ne serez pas remerciée, puisque vous ne voulez pas l'être ; mais la reconnoissance ne perd rien au silence que vous m'imposez (1). Que je vous dois de choses, ma très-aimable !

(1) Parvenue à la faveur, madame de Maintenon se ressouvint de son amie, et lui fit dire qu'elle prendroit

(2.) *à madame* DE CHANTELOU.

à Paris, 11 juillet 1666.

Je n'irai point en Portugal, madame, c'est une chose décidée (1). Ces jours passés, madame de Thianges me présenta à sa sœur, lui disant que je devois partir incessamment pour Lisbonne. Pour Lisbonne? dit-elle; mais cela est bien loin : ma chère enfant, il faut rester ici; Albret (le maréchal d') m'a parlé de vous, et m'a dit votre mérite. Il auroit mieux fait, disois-je en moi-même, de lui parler de ma misère. Je la lui peignis, mais avec dignité; elle m'écoutoit avec attention, quoiqu'elle fût à sa toilette. Je lui dis que ma pension étoit supprimée, que j'avois sollicité en vain M. Colbert; que mes amis avoient inutilement présenté des placets au Roi; que j'étois obligée de chercher hors de ma patrie une subsistance honnête, que la longueur du voyage ne m'effrayoit pas, ayant dans mon enfance fait celui de l'Amérique : en-

soin de sa fortune, si elle se prêtoit à réformer sa conduite. Ninon répondit qu'elle n'ambitionnoit point la fortune au prix d'un masque.

(1) Madame Scarron, privée de sa pension, s'étoit vue dans la nécessité d'accepter une place chez la princesse Almera, en Portugal.

fin madame de la Fayette auroit été contente du vrai (1) de mes expressions, et de la brièveté de mon récit. Madame de Montespan me parut touchée, et m'en demanda le détail dans un mémoire qu'elle se chargea de présenter au Roi : je la remerciai très-affectueusement : j'écrivis à la hâte mon placet, et j'en fus aussi contente que si notre abbé (Têtu) y avoit mis du sien. Je le lui fis remettre par la bonne Dame. Le Roi l'a, dit-on, reçu avec bonté; peut-être la main qui l'a offert l'aura rendu agréable. M. de Villeroi s'est joint à elle : c'est presque le seul homme de ma connoissance que je n'avois pas prié de me servir, et le seul qui m'ait servie. Enfin, ma pension est rétablie sur le même pied que la feue Reine me l'avoit accordée. Deux mille livres, c'est plus qu'il ne faut pour ma solitude et pour mon salut. A mon lever, j'ai trouvé un billet de M. d'Albret qui m'annonce cette nouvelle, et me l'annonce par ordre exprès. Je crois que vous en faire part est la meilleure réponse à votre lettre d'adieu. J'irai demain remercier madame de Montespan et M. de Villeroi.

(1) Expression favorite de madame de la Fayette.

(3.) *à madame d'Heudicourt.*

Le mariage dont on vous a parlé n'a été proposé que d'une manière très-vague (1), et c'est bien assez. Cet homme n'étoit pas fait pour moi; il n'a ni bien ni mérite; et il ne m'a pas fallu un grand effort pour refuser un Duc. J'ai remercié madame de Montespan, et rejeté la cause de mon refus sur ma tendresse pour les Princes. Je l'en ai si bien persuadée, que je suis sûre qu'elle se repent à présent d'avoir recouru à ce moyen pour m'éloigner. Elle ne se doute pas que je l'aie pénétrée, et elle m'en aime davantage. Ce matin elle a exigé que je lui donnasse ma parole de ne la point quitter: je lui ai tout promis, j'ai tout oublié, nous nous sommes embrassées: désormais nous vivrons en paix; elle m'a offert d'en signer le traité. On est bien malheureux de vivre dans un pays où la bonne foi de l'amitié dépend des sermens: il faut se faire à tout: j'ai déjà renoncé à mes

(1) Soit dégoût du passé, soit pressentiment sur l'avenir, madame de Montespan prit ombrage de madame de Maintenon, et chercha à l'éloigner, en lui proposant un Duc très-pauvre en mariage; mais madame de Maintenon pénétra aisément ses vues, et refusa une alliance qui ne promettoit point le bonheur.

goûts, à mes plaisirs ; il me faudra encore renoncer à mes sentimens ; mais ne craignez pas que je perde jamais ceux qui m'attachent à vous.

(4.) *à madame* DE *S. G***.*

Vous voulez savoir, Madame, ce qui m'a attiré un si beau présent : la chose du monde la plus simple. On croit dans le monde que je le dois à madame de Montespan ; on se trompe : je le dois au petit Duc. Le Roi s'amusant avec lui, et content de la manière dont il répondoit à ses questions, lui dit : « Vous êtes bien rai» sonnable. Il faut que je le sois, répondit l'en» fant, j'ai une gouvernante qui est la raison » même. Allez lui dire, reprit le Roi, que vous » lui donnerez ce soir cent mille francs pour vos » dragées ». La mère me brouille avec le Roi, son fils me réconcilie avec lui : je ne suis pas deux jours de suite dans la même situation ; je ne me fais point à cette vie, moi qui me croyois capable de me faire à tout. On ne m'envieroit pas ma condition, si l'on savoit de combien de peines elle est environnée, combien de chagrins elle me coûte. C'est un assujettissement qui n'a point d'exemple ; je n'ai ni le tems d'écrire, ni de faire mes prières ; c'est un véritable escla-

vage. Tous mes amis s'adressent à moi, et ne voient pas que je ne puis rien, même pour mes pareus. On ne m'accordera point le régiment que je demande depuis quinze jours; on ne m'écoute que quand on n'a personne à écouter. J'ai parlé trois fois à M. de Colbert; je lui ai représenté la justice de vos prétentions : il a fait mille difficultés, et m'a dit que le Roi seul pouvoit les résoudre. J'intéresserai madame de Montespan; mais il faut un moment favorable, et qui sait s'il se présentera? S'il ne s'offre point, je chargerai notre ami de votre affaire, et il parlera au Roi : je compte beaucoup sur lui.

(5.) *à mademoiselle des G***.*

Madame Durfort ne vous a pas dit la millième partie des sentimens que j'ai pour vous. Croyez qu'ils ne peuvent être exprimés par la bouche la plus éloquente. Je n'oublierai jamais les sûretés que vous m'avez données des vôtres, dans un tems où les Villars avoient perfidement alarmé mon amitié. Tout ce que je souhaiterois, ce seroit de voir à madame de Montespan un cœur fait comme le vôtre : je serois la plus heureuse personne du monde, dans un pays où, pour peu de grandeur qu'on ait, on en a toujours

plus que de bonheur : mais il est inutile de m'en flatter ; je l'ai prise par tous les endroits imaginables ; le fond en est mauvais : elle n'est bonne que par boutades, et sa vertu même est un caprice ; pas deux jours de suite de même tenue. Je suis aussi fatiguée de tous ces éclaircissemens, qui m'attachent toujours plus, que de toutes ces brouilleries qui me consument. Nous sommes bien aujourd'hui ; qui sait comme nous serons demain ? J'aimerois mieux un peu de malheur fixe que beaucoup de bonheur sans consistance. J'ai beau renoncer à tous mes goûts, à tous mes sentimens, on m'accuse de choses horribles. On fera la Saint-Hubert à Villers-Coterets ; on m'a donné quatre cents louis pour des habits. Tout ce que la Bretigni m'a envoyé est du meilleur goût ; mais qu'est-ce que toutes ces vanités, tous ces plaisirs, pour qui est dégoûté du monde et de ses œuvres ? J'envie bien votre tranquillité ; vous pouvez servir Dieu en paix : rien ne manqueroit à votre félicité, si quinze jours passés à ma place pouvoient vous instruire de son prix. Rien n'est comparable à ce que je souffre, et je demande tous les jours à Dieu qu'il me donne une âme moins sensible.

6.) *à M. d'Aubigné.*

On n'est malheureux que par sa faute; ce sera toujours mon texte, et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, au voyage d'Amérique, aux malheurs de notre père, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, et vous bénirez la Providence, au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un et l'autre du point où nous sommes aujourd'hui; nos espérances étoient si peu de chose, que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, et nos souhaits ne seroient pas remplis! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort; soyons contens. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu; mais n'ayons pas des vues trop vastes. Nous avons le nécessaire et le commode; tout le reste n'est que cupidité: tous ces désirs de grandeur partent du vide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées, vous pouvez vivre délicieusement sans en faire de nouvelles: que désirez-vous de plus? Faut-il que des projets de richesse et d'ambition vous coûtent la perte de votre repos et de votre santé? Lisez la *Vie de S. Louis*,

vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des désirs du cœur de l'homme : il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répète, vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand ce ne seroit que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur ; si vous la rendez moins bilieuse et moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage de réflexions seules ; il y faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie et réglée. Vous ne penserez pas bien, tant que vous vous porterez mal : lorsque le corps est dans l'abattement, l'âme est sans vigueur. Adieu, écrivez-moi plus souvent, et sur un ton moins lugubre.

(7.) *à madame* DE MONTESPAN (1).

1677.

MADAME, voici le plus jeune des auteurs qui vient vous demander votre protection pour ses ouvrages. Il aurait bien voulu, pour les mettre

(1) Cette lettre servoit d'épître dédicatoire à un livre publié en 1678, sous le titre d'*Œuvres diverses d'un Auteur de sept ans*. M. le duc du Maine, dont l'éducation étoit confiée aux soins de madame de Maintenon, en étoit l'auteur supposé.

au jour, qu'il eût huit ans accomplis : mais il a eu peur qu'on ne le soupçonnât d'ingratitude, s'il eût été plus de sept ans au monde sans vous donner des marques publiques de sa reconnoissance. En effet, Madame, il vous doit une bonne partie de tout ce qu'il est. Quoiqu'il ait eu une naissance assez heureuse, et qu'il y ait peu d'auteurs que le ciel ait regardés aussi favorablement que lui, il avoue que votre conversation a beaucoup aidé à perfectionner en sa personne ce que la nature avoit commencé. S'il pense avec quelque justesse, s'il s'exprime avec quelque grâce, et s'il sait faire déjà un assez juste discernement des hommes, ce sont autant de qualités qu'il a tâché de vous dérober. Pour moi, Madame, qui connois ses plus secrètes pensées, je sais avec quelle admiration il vous écoute, et je puis vous assurer avec vérité qu'il vous écoute plus volontiers que tous ses livres. Vous trouverez dans l'ouvrage que je vous présente quelques traits assez beaux de l'Histoire ancienne : mais il craint que, dans la foule des événemens merveilleux qui sont arrivés de nos jours, vous ne soyez guère touchée de tout ce qu'il pourra vous apprendre des siècles passés : il craint cela avec d'autant plus de raison, qu'il a éprouvé la même chose en

lisant les livres. Il trouve quelquefois étrange que les hommes se soient fait une nécessité d'apprendre par cœur des auteurs qui nous disent des choses si fort au-dessous de ce que nous voyons. Comment pourroit-il être frappé des victoires des Grecs et des Romains, et de tout ce que Florus et Justin lui racontent? Ses nourrices, dès le berceau, ont accoutumé ses oreilles à de plus grandes choses. On lui parle, comme d'un prodige, d'une ville que les Grecs prirent en dix ans : il n'a que sept ans, et il a déjà vu chanter, en France, des *Te Deum* pour la prise de cent villes. Tout cela, Madame, le dégoûte un peu de l'antiquité : il est fier naturellement, je vois bien qu'il se croit de bonne maison ; et avec quelque éloge qu'on lui parle d'Alexandre et de César, je ne sais s'il voudroit faire quelque comparaison avec les enfans de ces grands hommes. Je m'assure que vous ne désapprouverez pas en lui cette petite fierté, et que vous conviendrez qu'il ne se connoît pas mal en héros ; mais vous avouerez aussi que je ne me connois pas mal à faire des présens, et que, dans le dessein que j'avois de vous dédier un livre, je ne pouvois choisir un auteur qui vous fût plus agréable, ni à qui vous prissiez plus d'intérêt qu'à celui-ci.

(8.) *à madame* DE SAINT-GÉRAN.

Premier avril 1679.

LA paix est signée : madame de Montespan dit très-sérieusement que, si elle tenoit le prince d'Orange, elle l'étrangleroit de ses mains. Elle m'accuse d'aimer le Roi : ce crime, lui ai-je répondu en riant, je l'ai de commun avec vous. Mais, a-t-elle répliqué, ne vous mettez pas en tête qu'il aime une personne..... Elle n'a pas achevé, et c'est la première fois que je l'ai vue se moquer dans ses transports (1). Votre faveur, a-t-elle ajouté, ne durera qu'autant que la mienne. Je lui ai répondu avec fermeté, qu'à mon âge on ne pouvoit faire ombrage à un esprit bien fait ; que ma conduite, dont elle avoit été témoin dix ans de suite, démentoit ses injurieux soupçons ; que j'avois si peu songé au dessein qu'elle me prêtoit, que je l'avois souvent priée de m'obtenir la permission de me retirer ; que je ne souffrirois plus désormais ses

(1) Aux inégalités de l'enfance, madame de Montespan joignoit aussi le goût des amusemens de cet âge. Six souris attelées par elle à un petit carrosse de filigrane, mordoient impunément ses jolies mains, sans pour cela cesser d'être aimables.

hauteurs ; que ses inégalités abrégeroient mes jours par les chagrins qu'elles me causoient. Et qui vous retient ici ? m'a-t-elle dit. La volonté du Roi, lui ai-je répondu, mon devoir, ma reconnoissance, l'intérêt de ma famille. Cette conversation n'a pas été poussée plus loin ; je me suis retirée, et me voici dans mon cabinet à gémir sur mes peines, et à m'en consoler avec vous. Madame du Fresnoi se venge sur moi de la diminution de son crédit. Rongée de soucis, je suis obligée de paroître gaie et contente ; il faut que je dévore mes larmes. Oh ! quand pourrai-je du moins pleurer en liberté !

(9.) *à mademoiselle* DE L'ENCLOS.

Versailles, 12 novembre 1679.

CONTINUEZ, Mademoiselle, à éclairer de vos conseils M. d'Aubigné ; il a bien besoin des leçons de Leontium : les avis d'une amie aimable persuadent toujours plus que ceux d'une sœur sévère. Madame de Coulanges m'a donné des assurances de votre amitié, qui m'ont bien flattée. Ce que vous entendez dire de ma faveur n'est qu'un vain bruit ; je suis étrangère dans ce pays, sans autre appui que des personnes

qui ne m'aiment pas, sans autres amis que des amis intéressés, et que le souffle le plus léger de la faveur tournera contre moi; sans autres parens, que des gens qui demandent sans cesse, et qui ne méritent pas toujours. Vous jouissez d'une liberté entière; je vis dans un esclavage continuel. Croyez-moi, ma belle Mademoiselle (car vous ne cesserez jamais de l'être), les intrigues de la Cour sont bien moins agréables que le commerce de l'esprit. Mes complimens à nos anciens amis. Madame de Coulanges et moi, nous célébrâmes hier votre santé à Maintenon, et n'oubliâmes pas la chambre des élus. Continuez, je vous prie, vos bontés à d'Aubigné. Je suis et serai toute ma vie, etc.

(10.) *Au Roi.*

Sire, la Reine n'est pas à plaindre; elle a vécu, elle est morte comme une sainte : c'est une grande consolation que l'assurance de son salut! Vous avez, Sire, dans le ciel une amie qui demandera à Dieu le pardon de vos péchés et les grâces des justes. Que Votre Majesté se nourrisse de ces sentimens! Madame la Dauphine se porte mieux. Soyez, Sire, aussi bon chrétien que vous êtes grand Roi.

(11.) *à madame* DE LA MAISON-FORT.

Il ne vous est pas mauvais de vous trouver dans des troubles d'esprit, vous en serez plus humble, et vous sentirez par votre expérience, que nous ne trouvons nulle ressource en nous, quelque esprit que nous ayons. Vous ne serez jamais contente, ma chère fille, que lorsque vous aimerez Dieu de tout votre cœur : ce que je ne dis pas par rapport à la profession où vous vous êtes engagée. Salomon vous a dit, il y a long-tems, qu'après avoir cherché, trouvé et goûté de tous les plaisirs, il confessoit que tout n'est que vanité et affliction d'esprit, hors aimer Dieu et le servir. Que ne puis-je vous donner toute mon expérience! que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées! ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer, et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber? J'ai été jeune et jolie, j'ai goûté des plaisirs, j'ai été aimée par-tout; dans un âge un peu avancé, j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit, je suis venue à la faveur : et je vous proteste, ma chère fille, que

tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connoitre autre chose, parce qu'en tout cela rien ne satisfait entièrement. On n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu, mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois : alors on sent qu'il n'y a plus rien à chercher, qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre : on a des chagrins; mais on a aussi une solide consolation, et la paix au fond du cœur au milieu des plus grandes peines.

(12.) *à madame la duchesse* DE BOURGOGNE.

1700.

N'ESPÉREZ pas un parfait bonheur, il n'y en a point sur la terre; et s'il y en avoit, il ne seroit pas à la Cour.

La grandeur a ses peines, et souvent plus cruelles que celles des particuliers : dans la vie privée, on se fait aux chagrins; à la Cour, on ne s'y habitue pas.

Votre sexe est encore plus exposé à souffrir, parce qu'il est toujours dans la dépendance. Ne soyez ni fâchée ni honteuse de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui sont dans l'ordre de la Providence.

Que M. le Duc soit votre meilleur ami et votre seul confident : prenez ses conseils, donnez-lui les vôtres ; ne soyez, vous et lui, qu'un cœur et qu'une âme.

N'espérez pas que votre union soit parfaite : les meilleurs mariages sont ceux où l'on souffre tour-à-tour avec douceur et avec patience ; il n'y en eut jamais sans quelque contradiction.

Soyez complaisante sans faire valoir vos complaisances ; supportez les défauts de l'hymen, ceux du tempérament et de la conduite, la différence des opinions et des goûts : c'est à vous à être soumise ; et c'est en vous soumettant à M. le duc de Bourgogne, que vous régnerez sur lui. Prenez sur vous le plus que vous pourrez ; sur lui, jamais.

N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez : les hommes sont, pour l'ordinaire, moins tendres que les femmes, et vous serez malheureuse, si vous êtes délicate en amitié : c'est un commerce où il faut toujours mettre du sien.

Demandez à Dieu de n'être point jalouse. N'espérez pas faire revenir un mari par les plaintes, les chagrins et les reproches ; le seul moyen est la patience et la douleur. L'impatience aigrit et aliène les cœurs ; la douceur les

ramène. En sacrifiant votre volonté, ne prétendez rien sur celle de votre époux ; les hommes y sont encore plus attachés que les femmes, parce qu'on les élève avec moins de contrainte. Ils sont naturellement tyranniques ; ils veulent les plaisirs et la liberté, et que les femmes y renoncent : n'examinez pas si leurs droits sont fondés ; qu'il vous suffise qu'ils soient établis : ils sont les maîtres, il n'y a qu'à souffrir et obéir de bonne grâce.

Parlez, écrivez, agissez, comme si vous aviez mille témoins ; comptez que tôt ou tard tout est su : il est très-dangereux d'écrire.

Ne confiez à personne rien qui puisse vous nuire s'il est redit : comptez que les secrets les mieux gardés ne le sont que pour un tems, et qu'il n'est point de pays où il y ait plus d'indiscrétion que celui-ci (la Cour), où tout se fait avec mystère.

Aimez vos enfans, voyez-les souvent, c'est l'occupation la plus honnête qu'une princesse et qu'une paysanne puissent avoir ; jetez dans leurs cœurs les semences de toutes les vertus, et, en les instruisant, songez que de leur éducation dépend le bonheur d'un peuple qui mérite d'être aimé de ses Princes. Exposez-vous au monde selon les bienséances de votre état :

si vous êtes inaccessible, vous ne serez pas aimée.

Détruisez, autant que vous le pourrez, la vanité, l'immodestie, le luxe, et encore plus les calomnies, les médisances, les railleries offensantes, et tout ce qui est contraire à la charité.

N'épousez les passions de personne ; c'est à vous à les modérer, et non pas à les suivre. Regardez comme vos véritables amis ceux qui vous porteront toujours à la douceur, à la paix, au pardon des injures ; et, par la raison contraire, craignez et n'écoutez pas ceux qui voudront vous exciter contre les autres, sous quelque apparence de zèle et de raison qu'ils couvrent leurs intérêts ou leurs ressentimens.

Défiez-vous des personnes intéressées, vaines, ambitieuses, vindicatives; leur commerce ne peut que vous nuire. N'ayez jamais tort : ne vous mettez point en état de craindre la confrontation. Donnez toujours de bons conseils, si vous osez en donner. Excusez les absens, et n'accusez personne. Encore une fois, n'entrez point dans les passions des courtisans : vous leur plairez moins dans le tems de leur faveur ; ils vous estimeront quand leur accès sera

passé. Une Princesse ne doit être d'aucun parti, mais établir par-tout la paix.

Sanctifiez toutes vos vertus en leur donnant pour motif l'envie de plaire à Dieu.

Aimez l'État, aimez la Noblesse qui en est le soutien, aimez les peuples ; protégez les campagnes à proportion du crédit que vous aurez ; soulagez-les autant que vous pourrez.

Aimez vos domestiques, portez-les à Dieu ; faites leur fortune, mais ne leur en faites jamais une grande. Ne contentez ni leur vanité, ni leur avarice, et que votre sagesse mette à leur désir la modération qu'ils devraient y mettre eux-mêmes.

En protégeant quelqu'un qui vous est connu, songez au tort que vous faites à l'homme de mérite que vous ne connoissez pas.

Ne soyez point trop attachée au plaisir ; il faut savoir s'en passer, et sur-tout dans votre état, qui est un état de contrainte et de peine.

On ne donne presque jamais aux Princes qu'une maxime, qui est celle de la dissimulation : elle est fausse, elle fait tomber dans de grands inconvéniens.

Ne vous laissez pas aller aux mouvemens intérieurs : on a toujours les yeux ouverts sur les Princes ; ils doivent donc toujours avoir

34.

un extérieur doux, égal, et médiocrement gai. Cependant montrez que vous êtes capable d'amitié. Votre amie est malade, ne cachez point votre inquiétude; elle meurt, montrez votre affliction. Soyez tendre aux prières des malheureux; Dieu ne vous a fait naître dans ce haut rang que pour vous donner le plaisir de faire du bien. Le pouvoir de rendre service et de faire des heureux est le vrai dédommagement des fatigues, des désagrémens de la servitude de votre état.

Soyez compâtissante envers ceux qui recourent à vous pour obtenir des grâces; mais ne soyez pas importune à ceux qui les distribuent ou qui les donnent. N'entrez dans aucune intrigue, quelque intérêt et quelque gloire qu'on vous y fasse envisager : aimez vos parens; mais que la France soit votre seule patrie : la France ne vous aimera qu'autant que vous saurez l'aimer.

Soyez en garde contre le goût que vous avez pour l'esprit : trop d'esprit humilie ceux qui en ont peu. L'esprit vous fera haïr par le plus grand nombre, et peut-être mésestimer des personnes sages.

(13.) *à madame la marquise* D'AVRINCOURT.

Vous n'avez à présent, ma chère fille, que deux choses à faire : servir Dieu et plaire à votre mari. Prodiguez-lui vos complaisances, entrez dans toutes ses fantaisies, souffrez toujours ses bizarreries, et qu'il n'ait jamais à souffrir des vôtres ; s'il est jaloux, ne voyez personne ; s'il vous veut dans le grand monde, mettez-vous-y toujours avec la modération que la vertu demande.

Vous allez être gouvernante : comprenez et faites tout le bien que peut faire la première personne d'une ville. Ayez toujours quelque honnête femme en votre compagnie ; vous êtes trop jeune pour vous livrer au monde, sans avoir un témoin irréprochable de votre conduite: votre mari vous en saura gré, quel qu'il soit: Soyez circonspecte dans vos liaisons avec les femmes : il vaut mieux être vue à l'opéra avec tel homme, qu'avec telle femme au sermon.

Aimez la présence de votre mari ; jamais de mystère avec lui : obéir à ses volontés est le premier devoir du mariage ; élever vos enfans, le second : ayez soin d'eux avant leur naissance,

et ne hasardez pas leur vie et leur salut par des indiscrétions ; n'oubliez rien pour en faire de véritables chrétiens ; rendez-leur l'éducation que vous avez reçue : préparez-vous aux chagrins qu'ils vous donneront. J'espère qu'ils seront dignes de vous ; cependant ne vous dépouillez jamais de votre bien en leur faveur : le monde est si dangereux ! peut-être iront-ils au bal le jour qu'on vous donnera l'extrême-onction.

Retenez-vous sur le jeu : vous avez été souvent témoin des malheurs que l'amour du jeu attire.

Aimez l'ouvrage, la solitude, et ces réflexions qu'on fait soi-même pour se connoître et se corriger. Point de hauteur. Soyez ferme et douce dans votre domestique. Ne donnez jamais dans le ridicule excès des modes : la bienséance veut que vous les suiviez, et la modestie veut que vous ne les suiviez que de loin. Que je n'entende pas dire de vous, ma chère d'Osmond, que vous êtes une femme magnifique. On croit que c'est une louange, n'en tâtez jamais.

Vous avez été élevée dans la plus pure doctrine, vous savez fort bien votre religion, vous avez même de la piété : abhorrez toute nou-

velle opinion, taisez-vous sur cet article, ou ne parlez qu'avec une extrême retenue.

Je ne vous dirai rien de votre devoir de bonne française. Vous avez trop d'obligations au Roi, pour vous départir jamais du respect et de l'amour que ses sujets lui doivent : la reconnoissance vous oblige encore plus étroitement de prier toute votre vie pour sa personne sacrée. On se donne aujourd'hui une grande liberté de parler des défauts des Princes : ne souffrez jamais qu'on parle librement du nôtre devant vous, vous qui le connoissez mieux que personne.

Enfin, ma chère fille, soyez une bonne chrétienne, une bonne femme, une bonne mère, et vos devoirs seront remplis, votre réputation bien établie, et votre salut assuré.

(14.) *à madame* DE CAYLUS.

1705.

De quoi vous plaignez-vous, ma chère nièce? de ce que je ne vous ai pas écrit sur la mort de M. de Caylus? vous savez si je m'y suis intéressée; et nous ne devons pas en être aux complimens : je suis si malade et si vieille, que je me réduis aux lettres nécessaires. Qu'est-ce que

cette dépendance que vous voulez avoir de moi? vous êtes en âge et en possession de vous bien conduire : que voulez-vous changer, à la veille de ma mort? Vous ne serez pas assez folle pour vous remarier : vivez en bonne mère, ne rentrez pas dans le monde; choisissez un certain nombre d'amies, voyez peu d'hommes, et que ce soient d'honnêtes gens : vivez à la vieille mode, ayez toujours une fille qui travaille dans votre chambre quand vous êtes avec un homme; défiez-vous des plus sages, défiez-vous de vous-même; croyez-en une personne qui a de l'expérience, et qui vous aime. Vous êtes encore jeune et belle; au nom de Dieu, ne vous commettez point : occupez-vous de vos enfans, servez Dieu sans cabale, ne méprisez personne, et ne vous entêtez de rien; suivez la vie commune, soyez simple, et pardonnez à ma tendresse cette petite instruction, elle vaut bien un compliment.

(15.) *à madame* DES URSINS.

à Saint-Cyr, ce 18 juillet 1706.

ENFIN, Madame, nous eûmes hier des nouvelles d'Espagne, et toujours fort mauvaises, comme nous devions les attendre. Quel spec-

tacle de voir cette Reine éprouver à dix-huit ans le renversement d'un royaume, errer de ville en ville, chercher quelque lieu où l'on veuille la recevoir ! Mais il est encore plus étonnant, Madame, qu'elle soutienne l'état où elle est, avec la soumission et le courage que vous me mandez. Cependant, Madame, il me paroît bien difficile de se flatter de quelque espérance. Si vous perdez une bataille, tout est perdu dans ce moment. Si vous ne la donnez pas, vous perdez tout, peut-être un peu plus lentement; mais vous perdez tout. Dieu veuille inspirer le Roi et M. de Berwick ! Je soutiens toujours qu'il faut les laisser faire, et qu'on ne peut conduire de si loin. Nous ne l'avons que trop expérimenté. Je ne puis m'empêcher de vous dire, sans que personne m'en ait chargée, que M. et madame d'Albe montrent ici un grand zèle pour les deux Rois. Ils sont aimés et estimés dans ce pays-ci, et disent de bon cœur, *vive Philippe V ! et la Reine !* dont ils content des merveilles. Mesdames Royales sont à Oneille et non à Gènes. Jusqu'ici M. le duc d'Orléans mande de Turin que ce siége sera très-long encore : de sorte, Madame, que je meurs de peur qu'on n'y perde bien des gens, et par les armes, et par les maladies qui viendront bientôt. Quelle cruauté que la guerre ! et pourquoi tous ces Princes se per-

sécutent-ils les uns les autres, et font-ils périr tant d'hommes? Je suis dans une grande tristesse, et je ne vois rien que d'affreux. J'espérerois de votre côté, si nos troupes étoient en bon état quand elles joindront le Roi : mais cela n'est guère vraisemblable. M. le chevalier des Pennes est un monstre : on ne peut l'appeler autrement. Je ferai savoir votre honnêteté par M. le cardinal de Janson, que je dois entretenir à Marly. Le plus malheureux des hommes, Madame, c'est le maréchal de Villeroi. Il refuse la seule consolation qu'il pouvoit avoir par les bontés du maître, qui ne sont point changées pour lui. Le Roi ne pouvoit se dispenser de faire ce qu'il a fait : et vous l'auriez conseillé, si vous aviez été ici. Je suis si accablée de chagrins, que je sens un peu moins cette aventure que je n'aurois fait dans un autre temps. Cependant je suis fâchée du parti d'aigreur et de sécheresse que le maréchal de Villeroi prend avec ses véritables amis. Plût à Dieu, Madame, que vous fussiez bien paisible dans les royaumes d'Italie! Lui seul connoît le dénouement de toutes ces malheureuses affaires. Je crois, Madame, que vous en souffrez beaucoup. Mais je ne saurois croire que vous voulussiez que cette Reine, que vous aimez tendrement, fût seule à Burgos. Je vis l'autre jour madame de Caylus, qui me de-

manda comment notre Cour étoit contente de vous ; et qu'on faisoit courir des bruits à Paris, que vous étiez plus mal que jamais : que ces bruits donnoient de l'inquiétude à M. le duc de Noirmoutier, à qui vous écrivez fort peu. Je lui dis, Madame, ce que j'en sais, et combien je le sais sûrement : et je la chargeai d'en rendre compte à M. votre frère. J'admire la rage et l'inutilité de ces diseurs de nouvelles. Mais, Madame, nous avous présentement bien d'autres maux à souffrir.

Le Roi est en parfaite santé. Notre Princesse est moins incommodée qu'à sa première grossesse. Que je suis fâchée que votre Reine ne soit pas dans le même état! les Castillans en seroient encore plus affectionnés. Je vous estime, Madame, au-delà de toutes les expressions. Je vous aime tendrement, et je ne puis vous le dire aujourd'hui avec un autre tour, ni aussi respectueusement que je le devrois.

(16.) *à madame la duchesse* DE VENTADOUR.

COMPTEZ, ma chère Duchesse, qu'il n'y aura jamais de paix pour ceux qui résistent à Dieu. S'il y a quelque joie au monde, elle est réservée à la conscience pure ; la mauvaise conscience trouve un enfer dans le lieu des plaisirs. Que

Laissez faire Dieu en vous : livrez-vous à la grâce, mais sans mesure et sans condition. Malheur à ces âmes lâches et timides qui osent composer avec Dieu, et qui se partagent entre le monde et lui! pourquoi la piété vous effraieroit-elle? la religion n'a rien de dur : elle ne vous demande rien sans vous donner en même tems la force de l'exécuter.

Il n'est point nécessaire de quitter le monde; mais il faut que le cœur y renonce : paroles amères, si vous ne vous rappelliez le vœu de votre baptême : vous n'êtes chrétienne qu'à ces conditions, et l'on ne fait que vous ramener à votre premier engagement.

Voilà, Madame, ces conseils que vous trouvez si bons : recevez-les comme une preuve bien sûre de l'intérêt que je prends à vous; et pour m'en récompenser, gardez-m'en le secret, et brûlez ma lettre. Je connois le ridicule qu'on y trouveroit : mais je vous assure que je hasarderois pour vous quelque chose de plus que la raillerie du public.

(17.) *à madame* DE DANGEAU.

JE suis étounée de ce que M. le cardinal de Noailles ne s'oppose point aux représentations d'Athalie. Vous croyez bien, Madame, qu'on le trouve très-mauvais à Saint-Cyr. Le changement de M. le duc du Maine me fait une très-grande peine : il étoit déjà grand quand il vint ici : que la suite de sa vie sera différente des commencemens ! Que M. de Sourche est digne d'envie, présentement qu'il n'est plus ! Vous n'avez donc plus de sens ! tant mieux pour ceux qui vous parlent. Je voudrois être en tiers quand vous pleurez avec madame de Chevreuse : ses larmes sont bien sincères. Je vous supplie, Madame, de faire dire par elle à madame la duchesse de Beauvilliers, que je suis bien sensible à ce qu'elle a écrit pour moi à un de nos amis communs. Rien n'égale la résignation du Roi et de la Reine d'Angleterre ; à ce que j'entends dire : je ne sais point encore si la pauvre madame de Barneval est morte. Mais je sais, Madame, ce que votre piété et votre charité vous ont fait faire pour elle : vous êtes aussi bonne aux mourans qu'aux vivans ; et je vois avec regret que nous n'en profitons pas, comme je m'en étois souvent flattée. Comment M. de

Dangeau se tire-t-il de l'état présent du monde, lui qui ne veut rien blâmer?

(18.) *à madame la duchesse* DE VENTADOUR.

14 juin 1713.

Je vous assure, Madame, que l'incommodité du Roi a été moins que rien : il ne dormit pas la nuit, parce que les pois et les fraises l'avoient incommodé : on ne doit pas s'attendre qu'il vieillisse sans quelque incommodité. On ne peut rien ajouter à vos soins pour notre trésor ; et la France sera bien contente de vous, si vous le rendez sain (M. le Dauphin), Il y a lieu de l'espérer : je n'ai jamais vu ni directement, ni indirectement qu'on vous accusât de le négliger ; l'idée qu'on a de vous est bien différente : on croit que vous n'avez d'attention et de vie que pour lui, et qu'outre l'importance dont il est, vous avez une tendresse extrême pour sa très-charmante personne. Il est vrai, Madame, que ma grande expérience me fait croire qu'il est inutile de se presser d'apprendre quelque chose aux enfans ; il ne leur faut pas la moindre contrainte : et puisque vous voulez absolument que je vous donne quelques avis, je vais le faire, pourvu que vous me gardiez le secret, sans nulle exception. Comme on ne peut jamais avoir trop

de raison et de vertu, je crois qu'on ne peut l'inspirer trop tôt. Je voudrois qu'on le dressât un peu au secret, en l'accoutumant à ne pas redire ce qu'on lui aura confié; je voudrois n'exiger rien de lui sans lui en rendre raison, il est dangereux de l'habituer à obéir aveuglément; car, ou il seroit gouverné, ou il voudroit être obéi de même : je voudrois qu'on lui inspirât l'humanité, et qu'on ne lui montrât jamais l'exemple de la moindre tromperie; qu'il songeât à ce qui convient aux autres, et sur-tout qu'il fût reconnoissant. En voilà assez, ma chère Duchesse, pour vous prouver que je ne puis rien vous refuser.

(19.) *A la même.*

16 juin 1713.

Si on voyoit vos dernières lettres, Madame, on admireroit plus celle qui reçoit les avis que celle qui les donne; car il est plus ordinaire de savoir discourir que de prendre ce qu'on nous donne avec votre modestie et votre douceur : c'est une grande vertu en vous, Madame, que Dieu a mise au-dessus de moi. Mais j'ai encore une chose à dire, c'est que, si vous suivez mes idées, votre éducation ne brillera point; tout le mérite sera pour l'avenir, et il n'en paroîtra rien dans le tems présent : feu Monseigneur

savoit à cinq ou six ans mille mots latins, et pas un quand il fut maître de lui. Vous voyez bien, Madame, que le Roi est en bonne santé, puisque je n'ai point commencé par vous en rendre compte : il dîne chez moi. On a une grande passion de voir votre Prince à Saint-Cyr : le jardin est en beauté : il n'y a point de malade, mais il fait encore froid. Ne sauriez-vous guérir le maréchal de ses inquiétudes? Il croit voir mieux que moi l'état du Roi, et croit toujours tout perdu.

(20.) *à mademoiselle* D'AUMALE (1).

18 janvier 1715.

JE voudrois glorifier Dieu en faisant connoître tout ce qu'il a fait pour moi; mais je ne puis tout dire : j'ai tout brûlé, et heureusement je suis hors d'état de rien prouver. Ma vie qui, étant remplie des effets de la Providence, seroit agréable à ceux qui aiment Dieu, seroit fort ennuyeuse à ceux qui y chercheroient des intrigues et des événemens, sans en trouver : cette vie n'est point faite pour ce siècle. Pourroit-on croire que dans ma faveur je ne songeois jamais à moi, et que je n'y étois que pour les autres;

(1) Cette lettre pourroit justifier l'opinion où l'on étoit que le Roi avoit épousé madame de Maintenon.

que, lorsque je m'y croyois obligée, je donnois un conseil contre mon ami, et je demandois une grâce pour mon ennemi? Quand ils le croiroient, quel amusement trouveroient à lire ces choses ceux qui n'aiment que des lectures agréables? Je regarde ma vie comme un miracle, quand je fais réflexion que j'étois née très-impatiente, et que jamais le Roi ne s'en est aperçu, quoique souvent je me sois sentie à bout, et prête à tout quitter. Dans les premiers tems de ma faveur, j'étois outrée quand le Roi ne m'accordoit pas tout ce que je lui demandois pour mes parens : je pleurois quand j'étois seule ; sitôt que le Roi entroit, je changeois de visage, et il me croyoit très-contente. Mon dessein a été d'abord de le retirer des femmes, et ensuite de le donner à Dieu : je n'aurois pu y réussir, si je n'avois été extrêmement complaisante : Dieu seul sait ce que j'ai souffert; j'étois-là pour sanctifier le Roi, et pour souffrir quand il me contrarioit. Voyez, Mademoiselle, si toutes ces choses seroient amusantes à lire : je n'écrirai point ma vie, puisqu'il ne me faudroit point taire toutes les œuvres de Dieu, et qu'encore une fois je ne veux point tout dire.

(21.) *à madame* DE DANGEAU.

JE ne puis vous dire, Madame, combien je suis touchée de votre lettre; elle est pleine d'amitié et de raison : nous pourrons bien ne nous en pas voir moins rarement : car tantôt par l'une, tantôt par l'autre, il se passe bien du tems à concerter un rendez-vous. Je ne m'accommode point du tout de vous avoir dans la maison, et de ne vous pas voir; quand vous avez tant fait que d'en ouvrir la porte, je ne voudrois pas perdre un moment du tems que vous pouvez me donner : mes prières, vous ayant ici, ne seroient pas sans distractions, et il seroit nécessaire pour ménager ma foiblesse de ne pas dire un mot. Je vous écouterois avec plaisir : vous êtes bien humble, si vous me croyez la tête meilleure que la vôtre, je ne connois personne si solide que vous; et si vous y mêlez du badinage, c'est un agrément de plus; mais la conduite n'est pas légère, ni la vertu superficielle : je la trouve seulement un peu trop austère pour vous et pour ceux qui vous aiment : nous en parlerons à la première visite; mais je vous conjure que ce ne soit que dans les premiers jours du carême, le tems sera plus doux, et la nuit ne nous séparera pas si-tôt. Ne perdez point d'occasion, Madame, de

persuader à nos amies de me regarder comme n'étant plus ; je serois très-affligée qu'elles m'obligeassent en venant ici à les refuser. Madame la duchesse de Beauvilliers ne me l'a pas proposé, depuis que je l'en ai fait prier : et elle envoie souvent savoir de mes nouvelles. Rien ne me paroît plus dur dans ma retraite, que de ne plus vivre avec vous, Madame ! et jamais rien ne m'a plus flattée que le goût que je vous ai toujours vu pour moi. Dieu connoît ce qui nous est le plus sensible ; et c'est souvent par là qu'il nous prend ; il faut s'y soumettre. J'avois hier toute la famille des d'Aubignés : ils sont encore effrayés du danger que cette pauvre femme a couru ; je voudrois qu'elle vît quelques personnes raisonnables, et qu'elle se coëffat comme vous ; elle vint ici, il y a quelques jours, avec un petit bonnet qui la rendoit ridicule : elle n'est pas faite pour être coëffée en folle ; et du reste, une femme à souhait pour sa famille. Je conseus de n'être pas oubliée entre M. le maréchal de Villeroi, M. de Dangeau, vous et madame de Caylus : du reste, il ne faut plus nommer mon nom. Adieu, la plus aimable, la plus estimable et la plus respectable des femmes! la manière de le dire n'est pas jolie ; mais c'est le fond de mon cœur.

(*Jeudi.*) Vous n'avez jamais si bien écrit,

Madame ! et j'ai lu votre lettre dès la première fois ; ce qui ne m'a pas empêchée de la relire : seulement je n'ai pu déchiffrer le mot essentiel, et il n'en est aucun que je voulusse perdre.

Je suis bien en peine de la petite nièce : notre médecin fait grand cas de Chirac, et approuve fort qu'on le consulte. Je comprends parfaitement qu'un air de Cour vous ait déplu, quoique vous aimiez celle à qui vous le faisiez ; mais il vaut mieux la voir dans un couvent. Est-il vrai, Madame, que le comte de Mongon soit retiré à Saint-Sulpice pour toujours ? c'est une grande entreprise, et à laquelle plusieurs de ma connoissance ont perdu leur santé ; je suis presque aussi lasse des remontrances (du Parlement) qu'on dit que l'est notre petit Roi.

Je ne sais ce que c'est que M. de Nonan, si ce n'est, que c'est un homme de qualité. La mort de M. de Simiane m'est assez indifférente : il n'en est pas de même de la faute de Brancas, à qui je souhaite toutes sortes de biens. Madame Bouchu sera une très-aimable duchesse : je me souviens même qui est l'archevêque de Cambray, et qu'il partira sans bulles. Je ne démêle point ce que vous me dites de M. d'Argenson, ni pourquoi vous ne pouvez parler de lui gravement : ce n'est point une linotte. C'est à moi, Madame, à dire : adieu ma joie, adieu ma

douceur, adieu tout le plaisir de ma vie, adieu toute ma consolation dans mes peines, adieu l'objet de mon estime et souvent de mon admiration, adieu badinage délicieux ! Je connois la tristesse paresseuse ; mais je n'ai plus celle qui m'en tiroit à coup sûr : après tout, je ne m'en plains pas ; il est tems de souffrir, et d'expier nos plaisirs, quoiqu'assez innocens. Adieu donc, Madame.

(22.) *à mad. l'abbesse* DE GOMER-FONTAINE.

. . . . . IL faut élever vos bourgeoises en bourgeoises, il faut leur prêcher les devoirs dans une famille, l'obéissance pour le mari, le soin des enfans, l'instruction de leur petit domestique, l'assiduité à la paroisse les dimanches et les fêtes, la modestie avec ceux qui viennent acheter, la bonne foi dans leur commerce.

Quoique toutes les âmes soient également précieuses à Dieu, il faut pourtant que l'instruction soit plus étendue pour la fille d'un gentilhomme que pour les filles d'un vigneron. Expliquez-leur librement la différence des conditions, dites-leur que Dieu est le Roi de tous les États ; que dans le ciel les rangs ne seront marqués que par les vertus, et que la plus pieuse de ses sujettes lui est toujours la plus

agréable. Quand la grande demoiselle peignera la petite paysanne, la paysanne servira sans répugnance la demoiselle, et conviendra qu'elle est née pour la servir. L'éducation doit être différente : il suffit à la bourgeoise de savoir ce qui est absolument nécessaire pour être sauvée ; il faut un peu plus éclairer les autres. Il faut que les demoiselles parlent bon françois, et les reprendre quand elles y manquent. Il n'importe que les autres s'expliquent en leur langage, pourvu qu'elles l'entendent assez pour pratiquer ce qui est commandé. Les filles de vignerons seroient ridicules en lisant des vers : ils sont bons aux demoiselles. Il faut parler aux filles de marchands de la fidélité de leur commerce, sur les mesures, sur les poids, sur le profit permis. Cela ne convient point aux autres.

Voici l'essentiel de l'éducation : qu'elles vous voient, en tout, juste, désintéressée, donnant autant de soins à la plus choquante qu'à la plus aimable. Les enfans voient très-bien les vices ou les vertus de leurs maîtresses. Il faut parler à une fille de sept ans aussi sensément qu'à une de vingt : c'est en exigeant beaucoup de leur raison qu'on en hâte les progrès.....

Dites bien doucement à vos riches bourgeoises que, si les choses étoient dans l'ordre, elles se-

roient femmes-de-chambre de ces pauvres demoiselles ; mais dites fortement à ces demoiselles qu'elles doivent baiser avec joie les pieds de ces bourgeoises, et que tout est égal devant Dieu.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE BOSSANGE ET MASSON.





